The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

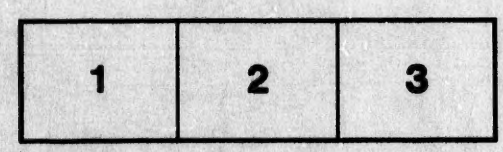
Bibliothèque nationale du Canada

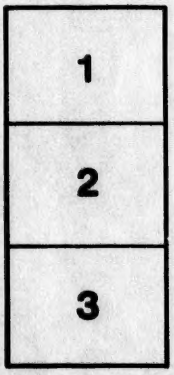
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

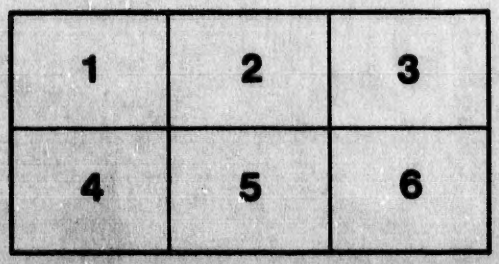
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







RECUEIL

DE

CHANSONS

CANADIENNES ET FRANÇAISES.

DIVISÉ EN DEUX PARTIES.

Fille aimable de la Folie,
La *chanson* naquit parmi nous;
Souple et légère elle se plie
Au ton des sages et des fous.

DE BERNIS.

Montreal:
IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR JOHN LOVELL,
RUE ST. NICOLAS.
A VENDRE CHEZ LES LIBRAIRES.
1859.
Prix.—Un Ecu ou 50 *Cents.*

M1678
R39
***

Tout en publiant ce Recueil, afin de propager le souvenir des Chants Nationaux du Canada et de ceux de la France, l'éditeur a eu aussi en vue de venir en aide à plusieurs typographes qui manquaient d'ouvrage, et il ose espérer que le public lui prouvera qu'il lui sait gré de ses efforts dans ce but philantropique.

Ce petit ouvrage est divisé en deux parties. La première renferme les Chansons Canadiennes que l'on a pu recueillir, et l'on a bien eu soin de ne pas les mêler avec les Chansons Françaises, comme l'on a fait jusqu'à ce jour. Les *Chansons de Voyageurs Canadiens* dont les airs s'adaptent si bien au mouvement cadencé des avirons, sont, de l'aveu de tous les étrangers, inimitables par leur poësie simple et naturelle et par leurs airs empreints à la fois de gaïeté et de mélancolie. Quelques uns de ces Chants peuvent ne pas appartenir au Canada dans leur origine, mais le fait qu'ils sont populaires ici et qu'ils sont la plupart disparus ou ignorés en France, nous justifie de les avoir classés dans la première partie.

La seconde partie renferme les œuvres, choisies au point de vue moral et littéraire, des Chansonniers les plus populaires de la France et les noms de Béranger, de Désaugiers, de Pierre Dupont, de Florian, de Berquin, etc., dispensent de tout éloge.

Montréal, Janvier 1859.

PREMIERE PARTIE.

CHANTS CANADIENS.

LA CANADIENNE.

AIR :—*Connu.*

Vive la Canadienne,
Vole, mon cœur vole,
Vive la Canadienne,
Et ses jolis yeux doux !
Et ses jolis yeux doux,
Tout doux,
Et ses jolis yeux doux !

Nous la menons aux noces,
Vole, mon cœur, vole,
Nous la menons aux noces,
Dans tous ses beaux atours.
Dans tous, etc.

Là, nous jasons sans gêne,
Vole, mon cœur, vole,
Là, nous jasons sans gêne,
Nous nous amusons tous.
Nous nous, etc.

Nous faisons bonne chère,
Vole, mon cœur, vole,
Nous faisons bonne chère,
Et nous avons bon goût.
Et nous, etc.

On passe la bouteille,
Vole, mon cœur, vole,
On passe la bouteille,
Nous chantons nos amours.
Nous chantons, etc.

Mais notre joie augmente,
Vole, mon cœur, vole,
Mais notre joie augmente,
Quand nous sommes bien sâouls.
Quand nous, etc.

Alors toute la terre,
Vole, mon cœur, vole,
Alors toute la terre
Nous appartient en tout.
Nous appartient, etc.

Nous nous levons de table,
Vole, mon cœur, vole,
Nous nous levons de table,
Le cœur en amadou.
Le cœur, etc.

En danse avec nos blondes,
Vole, mon cœur, vole,
En danse avec nos blondes,
Nous sautons en vrais fous.
Nous sautons, etc.

Nous finissons par mettre,
Vole, mon cœur, vole,
Nous finissons par mettre
Tout sans dessus-dessous.
Tout, etc.

Ainsi le temps se passe,
Vole, mon cœur, vole,
Ainsi le temps se passe ;
Il est, ma foi, bien doux.
Il est, etc.

SOL CANADIEN TERRE CHÉRIE.

AIR :—*Connu.*

Sol canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplée;
Ils cherchaient loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers, (*bis.*)
Et leurs enfants de leur vaillance
N'ont jamais flétri les lauriers. (*bis.*

Qu'elles sont belles nos campagnes!
En Canada qu'on vit content!
Salut, ô sublimes montagnes,
Bords du superbe St. Laurent!
Habitant de cette contrée,
Que nature veut embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'énorgueillir.

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.
Ne fléchis jamais dans l'orage,
Tu n'as pour maîtres que tes lois!
Tu n'es point fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie!
Méprise un secours étranger.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BEDARD. (1)

LE HAUT ET LE BAS-CANADA.

AIR :—*De la pipe de tabac.*

Enfin je connais l'Amérique,
Et j'ai vu les deux Canadas :
Je dis sans craindre qu'on réplique,
Qu'au Haut je préfère le Bas.
D'un côté la noire tristesse
Offre l'image du trépas ;
De l'autre la pure allégresse
Fait du Haut distinguer le Bas.

Le matelot dans la tempête,
Perché sur la cîme des mâts,
Dit qu'il perdra bientôt la tête,
S'il ne descend du Haut en Bas.
Vois ce palais mis en poussière
Par le tonnerre et ses éclats,
Et chante, en gagnant ta chaumière,
Qu'on est moins sûr en Haut qu'en Bas.

Fuis le sommet d'une montagne,
Séjour horrible des frimats ;
Choisis la fertile campagne,
Et laisse le Haut pour le Bas.
Vois l'oiseau qui, d'un vol rapide,
Cherche en chantant les doux climats ;
Pour éviter le sol aride,
Vois-le voler du Haut en Bas.

Vois l'orme que, dans sa furie,
Le vent agite avec fracas ;
Son ombrage et l'herbe fleurie
Font au Haut préférer le Bas.
Ses rameaux sentent la secousse
Qu'à ses pieds je ne ressens pas ;
Etendu sur un lit de mousse,
Je plains le Haut, j'aime le Bas.

Si d'une étiquette à la mode
La loi règne dans un repas,
De la table, d'un air commode,
Laissez le Haut, cherchez le Bas.
Là, frétillant sur votre chaise,
Livrez-vous aux plus doux ébats,
Buvez et chantez à votre aise
Que le Haut vaut moins que le Bas.

Mais c'est à Kingston que je rime !
Couronne-nous, Dieu des combats !
Et si tu me prends pour victime,
Pour le Haut je laisse le Bas.
Si cependant ta main propice
Sans m'immoler guide mes pas,
O Dieu ! j'attends de ta justice
D'aller bientôt du Haut en Bas.

J. D. Mermet. (2)

SOUVENIR ET ESPOIR.

Air :—*Te souvient-il de ce jour où la France.*

Dans ce pays qu'illustra sa vaillance
Champlain jadis arbora ses drapeaux ;
Au sein des bois, l'étendard de la France
Sous son égide ombragea nos berceaux.
O patrie,
Si chérie !
Les fleurs qu'un matin vit éclore
Sur ton front
S'uniront
Aux vertus, à l'honneur !
Aux doux reflets de ton aurore
Succèderont, plus beaux encore,
Des jours
Toujours
De gloire et de bonheur

Tel que l'aiglon, à la cîme tremblante,
Au haut des monts suspend son aire altier ;
Tel Québec vit sa ceinture géante
Se déployer au sommet d'un rocher.
O patrie, etc.

Longtemps rebelle, enfin l'homme sauvage
Au joug des lois soumit son front dompté ;
Tel dans nos bois, sous le vent de l'orage,
Le noble chêne incline sa fierté.
O patrie, etc.

Peuple soldat, quand le bruit des alarmes
Le rappelait loin de ses champs heureux,
Le Canadien mêlait au choc des armes
Ses chants d'amour et ses refrains joyeux.
O patrie, etc.

Trois fois l'Anglais, dans sa rage impuissante,
Contre nos rangs arma ses bataillons ;
L'écho bruyant de leur chûte sanglante
Résonne encore aux champs de Carillon.
O patrie, etc.

Plus tard, hélas ! sur nos destins prospères
S'apesantit un voile de douleur :
Mais la fortune en vain trahit nos pères ;
La gloire encor fut fidèle au malheur.
O patrie, etc.

Mais si du sort la faveur incertaine
Au léopard soumit le drapeau blanc,
Sur ses débris il tomba dans la plaine,
Et sa blessure encor saigne à son flanc.
O patrie, etc.

O mon pays, aux pages de l'histoire,
Tes fils un jour sur leurs destins heureux
Verront briller le soleil de la gloire,
Dont les rayons couvrirent leurs aïeux.
O patrie, etc.

M. A. Plamondon.

LE ROSIER DE MAI.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR :—*Connu.*

Par derrièr' chez ma tante
Il y a un bois joli ;
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit.
Gai, lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai !

Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit ;
Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari.
Gai. lon la, etc.

Il chante pour ces dames
Qui n'ont point de mari ;
Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai un joli.
Gai, lon la, etc.

Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai un joli ;
Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici.
Gai, lon la, etc.

Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici ;
Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
Gai, lon la, etc.

Il est dans la Hollande,
Les Hollandais l'ont pris.
Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amèn'rait ici ?
Gai, lon la, etc.

Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amèn'rait ici ?
—Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis :
Gai, lon la, etc.

Je donnerais Québec,
Sorel et Saint-Denis,
Et la belle fontaine
De mon jardin joli :
Gai, lon la, etc.

LE POMMIER DOUX. (3)

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR :—*Connu.*

Par derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole !
Par derrièr' chez mon père,
Il y a un pommier doux ;
Il y a un pommier doux
Tout doux,
Il y a un pommier doux.

La feuille en est verte,
Vole, mon cœur, vole,
La feuille en est verte,
Et le fruit en est doux ;
Et le fruit en est doux,
Tout doux,
Et le fruit en est doux.

Trois filles d'un prince,
Vole, mon cœur, vole !
Trois filles d'un prince
S'sont endormi' dessous ;
S'sont endormi' dessous,
Tout doux,
S'sont endormi' dessous.

La plus jeun' se réveille,
Vole, mon cœur, vole!
La plus jeun' se réveille :
Ma sœur, voilà le jour!
Ma sœur, voilà le jour,
Tout doux,
Ma sœur, voilà le jour!

Ce n'est qu'une étoile,
Vole, mon cœur, vole!
Ce n'est qu'une étoile,
Qu'éclaire nos amours;
Qu'éclaire nos amours,
Tout doux,
Qu'éclaire nos amours.

Nos amants sont en guerre,
Vole, mon cœur, vole!
Nos amants sont en guerre,
Qui combattent pour nous;
Qui combattent pour nous,
Tout doux,
Qui combattent pour nous.

S'ils gagnent la bataille,
Vole, mon cœur, vole!
S'ils gagnent la bataille,
Ils auront nos amours,
Ils auront nos amours,
Tout doux,
Ils auront nos amours.

Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
Vole, mon cœur, vole!
Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,
Ils les auront toujours;
Ils les auront toujours,
Tout doux,
Ils les auront toujours.

LA BELLE FRANÇOISE.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR :—*Connu.*

C'est la belle Françoise,
Allons gai,
C'est la belle Françoise,
Qui veut se marier,
Ma luron lurette,
Qui veut se marier,
Ma luron luré.

Son amant va la voir,
Allons gai,
Son amant va la voir,
Le soir, après souper,
Ma luron lurette,
Le soir, après souper,
Ma luron luré.

Il la trouva seulette,
Allons gai,
Il la trouva seulette,
Sur son lit, à pleurer,
Ma luron lurette,
Sur son lit, à pleurer,
Ma luron luré.

Oh! qu'avez-vous, la belle,
Allons gai,
Oh! qu'avez-vous, la belle?
Qu'avez-vous à pleurer,
Ma luron lurette,
Qu'avez-vous à pleurer?
Ma luron luré.

—On m'a dit hier soir,
Allons gai,
On m'a dit hier soir,
Qu'à la guerr' vous alliez,
Ma luron lurette,
Qu'à la guerr' vous alliez,
Ma luron luré.

—Ceux qui vous l'ont dit, belle
Allons gai,
Ceux qui vous l'ont dit, belle
Ont dit la vérité,
Ma luron lurette,
Ont dit la vérité,
Ma luron luré.

—Viens-t'en me reconduire,
Allons gai,
Viens-t'en me reconduire,
Jusqu'au bord du rocher,
Ma luron lurette,
Jusqu'au bord du rocher,
Ma luron luré.

Adieu, belle Françoise,
Allons gai,
Adieu, belle Françoise,
Moi, je te marierai,
Ma luron lurette,
Moi, je te marierai,
Ma luron luré.

Au retour de la guerre,
Allons gai,
Au retour de la guerre,
Si j'y suis respecté,
Ma luron lurette,
Si j'y suis respecté,
Ma luron luré.

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN.

AIR :—*De la pipe de tabac.*

Souvent de la Grande-Bretagne
On vante et les mœurs et les lois ;
Par leurs vins, la France et l'Espagne
A nos éloges ont des droits.
Admirez le ciel d'Italie,
Louez l'Europe, c'est fort bien ;
Moi, je préfère ma patrie :
Avant tout je suis canadien.

Sur nous quel est donc l'avantage
De ces êtres prédestinés ?
En sciences, art et langage,
Je l'avoue, ils sont nos aînés.
Mais d'égaler leur industrie
Nous avons chez nous les moyens ;
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons canadiens.

Vingt ans, les Français de l'histoire
Ont seuls occupé le crayon ;
Ils étaient fils de la victoire,
Sous l'immortel Napoléon.
Ils ont une armée aguerrie,
Nous avons des vrais citoyens ;
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons canadiens.

Tous les jours, l'Europe se vante
Des chefs-d'œuvre de ses auteurs.
Comme elle, ce pays enfante
Journaux, poëtes, orateurs.
En vain le préjugé nous crie :
Cédez le pas au monde ancien ;
Moi, je préfère ma patrie :
Avant tout je suis canadien.

Originaire de la France,
Aujourd'hui sujet d'Albion,
A qui donner la préférence,
De l'une ou l'autre nation ?
Mais n'avons-nous pas, je vous prie,
Encor de plus puissants liens ?
A tous préférons la patrie :
Avant tout soyons canadiens.

LE CARILLON DE LA NOUVELLE FRANCE. (4)

UN FRANÇAIS.

Messieurs, quand nous avons appris
Vos pompeuses approches,
Il est vrai, nous n'avons pas pris
De flambeaux, ni de torches ;
Mais pour bien mieux vous honorer,
D'abord nous avons fait sonner
Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

On dit que le cérémonial,
Vous parut incommode :
C'est Vaudreuil notre général,
Qui l'a mis à la mode ;
Car dès qu'on voit de vos soldats,
Il veut qu'on sonne à tour de bras
Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous vous plaignez que tous nos airs,
Vous écorchent l'oreille,
Cependant ces brillants concerts,
S'accordent à merveille ;
Montcalm en marque les accents,
Et ses troupes les contre-temps
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous espériez dans notre fort,
Manger une salade ;
Nous vous avons servi d'abord
Une fine poivrade,
Vous la trouviez d'un si haut goût,
Que vous n'entendiez plus les coups
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous avez bien senti les sons
Différents de nos cloches,
Pour en distinguer tous les tons,
Vous étiez un peu proches.
Il ne fallait point avancer,
Quand vous avez vu commencer
Le carillon (*vis*) de la Nouvelle-France.

Vous n'avez pas vu le plus beau
De nos cérémonies,
Si les troupes qu'avait Rigaud
Se fussent réunies,
Vous eussiez vu le Canadien
Sauter et joindre le tocsin
Au carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous avez dans ce jour perdu
Vos chapeaux et vos tuques,
Si les indiens eussent paru
Vous perdiez vos perruques,
Vous eussiez crié, mais en vain ;
L'on n'eut point arrêté le train
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

UN ANGLAIS.

Merci, messieurs, de vos honneurs
Laissons les railleries,
Le diable emporte les sonneurs
Avec les sonneries.
Quand tout le monde est déconfi,
L'on n'a pas tort de crier : fi !
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

LE VOLTIGEUR, 1812.

AIR :—*Le jeune Edmond allait, etc.*

Sombre et pensif, debout sur la frontière,
Un voltigeur allait finir son quart;
L'astre du jour achevait sa carrière,
Un rais, au loin, argentait le rempart.
Hélas! dit-il, quelle est donc ma consigne?...
Un mot anglais que je ne comprends pas!
Mon père était du pays de la vigne :
Mon poste! non! je ne te laisse pas!

Un bruit soudain vient frapper son oreille :
Qui vive!... point. Mais j'entends le tambour.
Au corps-de-garde est-ce que l'on sommeille?
L'aigle déjà plane aux bois d'alentour.
Hélas! etc.

C'est l'ennemi, je vois une victoire..
Feu! mon fusil : ce coup est bien porté;
Un Canadien défend le territoire,
Comme il saurait venger la liberté.
Hélas! etc.

Quoi! l'on voudrait assiéger ma guérite!
Mais, quel cordon! ma foi! qu'ils sont nombreux!
Un voltigeur, déjà prendre la fuite!
Il faut encor que j'en tue un ou deux.
Hélas! etc.

Un plomb l'atteint : il pâlit, il chancelle;
Mais son coup part, puis il tombe à genoux.
Le sol est teint de son sang qui ruisselle
Pour son pays de mourir qu'il est doux!
Hélas! etc.

Ses compagnons, courant à la victoire,
Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang;
Le jour déjà désertait sa paupière;
Mais il semblait dire encore en mourant :
Hélas! etc. F. X. GARNEAU.

LA FONTAINE EST PROFONDE.

J'm'en vais à la fontaine
O gai, vive le roi.
J'm'en vais à la fontaine,
O gai, vive le roi.
Pour pêcher du poisson,
Vive le roi, la reine,
Pour pêcher du poisson,
Vive Napoléon.

La fontaine est profonde ; } *bis.*
O gai, vive le roi.
Je m'suis coulé au fond,
Vive le roi, la reine,
Je m'suis coulé au fond,
Vive Napoléon.

Que donneriez-vous belle ? } *bis.*
O gai, vive le roi.
Qui vous tir'rait du fond,
Vive le roi, la reine,
Qui vous tir'rait du fond,
Vive Napoléon.

Tirez, tirez, dit-elle : } *bis.*
O gai, vive le roi.
Après ça nous verrons ;
Vive le roi, la reine,
Après ça nous verrons,
Vive Napoléon.

Quand la bell' fut tirée ; } *bis.*
O gai, vive le roi.
S'en fut à sa maison ;
Vive le roi, la reine,
S'en fut à sa maison ;
Vive Napoléon.

S'asseoit sur sa fenêtre ; } *bis.*
O gai, vive le roi.
Compose une chanson ;
Vive le roi, la reine,
Compose une chanson ;
Vive Napoléon.

Ce n'est pas ça la belle ; } *bis.*
O gai, vive le roi.
Que nous vous demandons ;
Vive le roi, la reine,
Que nous vous demandons ;
Vive Napoléon.

Votr' petit cœur en gage ; } *bis.*
O gai, vive le roi.
Savoir si nous l'aurons ;
Vive le roi, la reine,
Savoir si nous l'aurons ;
Vive Napoléon.

Mon petit cœur en gage ; } *bis.*
O gai, vive le roi.
N'est pas pour un baron ;
Vive le roi, la reine,
N'est pas pour un baron ;
Vive Napoléon.

Ma mère l'a promis ; } *bis.*
O gai, vive le roi.
A un joli garçon ;
Vive le roi, la reine,
A un joli garçon ;
Vive Napoléon.

LA GLISSADE.

Chers amis, glissez, glissez;
La pente
Est douce et coulante,
En des sentiers bien lissés
Glissez, courez, glissez.

Plus d'une côte il faut descendre,
Dans le rapide cours du tems;
Malheur à qui se laisse prendre
Par le dégel du chaud printems.
La prudence est la neige,
Qui doit tout applanir;
Partout elle protège,
N'allez pas la bannir.
Chers amis, etc.

Si vous glissez sur une glace,
Ce plaisir n'est que des hivers;
Donnez-lui partout une place,
Dans vos amusements divers.
La descente est aimable,
Mais il faut remonter;
Le gain est moins louable
Quand il faut escompter.
Chers amis, etc.

Dans la vertu la pente est douce
Et même l'on glisse en montant,
Sans se faire aucune secousse,
L'on va toujours comme en partant.
Jamais dans cette route
L'on ne craint de cahots;
Jamais un affreux doute
Ne ramène au chaos.
Chers amis, etc.

La joie a ses chastes délices,
Mais dans sa pente il faut du soin ;
Elle fait glisser dans les vices,
Chers amis, n'allez pas si loin.
Evitez ces glissades,
Célèbres en débris,
Tournez aux palissades,
Regagnez vos lambris.
Chers amis, etc.

Dans les sentiers de la science
Viendra s'offrir plus d'un rocher ;
Il faut beaucoup de patience,
Pour en sortir sans s'accrocher.
Mais enfin l'on évite
Tant de difficultés,
Pourvu que l'on invite
Toutes ses facultés.
Chers amis, etc.

La tortueuse politique
N'offre partout que guet-à-pens ;
Combien de ce chemin critique
Sont revenus à leurs dépens.
Là n'est pas toujours neige
Tout ce qui paraît blanc,
Souvent ce n'est qu'un piége ;
L'on n'en sort jamais franc.
Chers amis, etc.

AMOUR.

ROMANCE.

AIR :—*Connu.*

A quoi pense la jeune fille,
Celle qui rit, chante et s'habille,
En se regardant au miroir ;
Qui, posant les mains sur les hanches,
Dit : oh ! mes dents sont bien plus blanches
Que le lin de mon blanc peignoir ?

Elle se promet, folle reine,
De régner fière et souveraine.
Au milieu des parfums du bal;
Elle compose son sourire,
Afin que d'elle on puisse dire :
Son amour à tous fut fatal!

A quoi pense cette autre blonde,
Quand sa chevelure l'inonde
Comme un vêtement de satin?
Dès l'aube, avant qu'elle se lève,
Sa lèvre sourit au doux rêve
Qu'elle fait du soir au matin!

Quelle sera sa destinée?
Est-ce que cette fille est née,
Chaste fleur, pour tomber un jour?
Voyez! la pure fiancée!
Elle court où va sa pensée!
Elle se perd par trop d'amour!

Celle-là, brune paresseuse,
Laisse sa prunelle rêveuse
Errer par le ciel de la nuit!
Voici qu'une étoile qui passe
Fait parcourir un large espace
A son grand œil noir qui la suit!

Elle se penche à la fenêtre,
Et se dit : Il la voit peut-être!
Que ne puis-je voler ainsi!
Etoile d'amour, je t'envie!
Je voudrais vivre de ta vie,
Pour ne plus soupirer ici!

J. Lenoir.

LE PETIT ROGER BON TEMPS.

AIR :—*Mon mari est bien malade.*

Je suis un petit bonhomme
Qui n'ai pas plus de dix ans ;
C'est à bon droit qu'on me nomme
Le petit Roger Bon-Temps,
Car je suis gai,
Gai, gai, gai,
Et pétillant
Gai, gaîment.

Pour moi tout se change en fête
Et devient amusement ;
J'ai le jeu seul dans la tête,
C'est mon plus cher élément.

Malgré moi du badinage
Je prends toujours le chemin,
Je fais du bruit ,du tapage,
Comme nul autre gamin.

Pour sauter, chanter et rire,
Je suis toujours sur le ton ;
J'ai mon but, lorsque j'attire
Le plaisir dans mon canton.

Il n'est pas dans ma nature
De forcer trop mes talents ;
Mais jamais je ne murmure,
Quand on rit à mes dépens.

Mon horreur pour le silence
Me fait passer pour badin ;
" Honni soit qui mal y pense,"
J'ôse y risquer mon latin.

Aujourd'hui chacun m'engage,
A n'être plus si bruyant ;
Je le veux, je serai sage,
Je le promets en riant.

 CH. TRUDELLE.

L'HIVER AU CANADA.

AIR ;—*Hirondelle gentille.*

Je vois de la Nature
Se faner la parure
Regret amer !
Des oiseaux le ramage
Cesse dans le bocage
Voici l'hiver.

Le soleil est plus pâle ;
On entend la raffale
Siffler dans l'air ;
La tempête de neige
De flocons nous assiége
Voici l'hiver.

Une couche de glace
Sur le fleuve s'entasse
Jusqu'à la mer,
Et la traîne est lancée
Sur la neige glacée
Voici l'hiver.

On patine et l'on glisse
Sur le flot qui se lisse
En cristal clair ;
On pêche sous sa voûte,
En trouant cette croûte,
Pendant l'hiver.

C'est l'époque où l'on chasse
Le caribou qui passe
Comme un éclair ;
Le sauvage en raquette
Suit l'orignal qu'il guette
Pendant l'hiver.

C'est la saison folâtre
Des bals et du théâtre,
Plaisir fort cher.
On fait de la musique
On joue au whist, on chique,
Pendant l'hiver.

Quand arrive décembre
On embrâse sa chambre
D'un feu d'enfer.
Sous sa lourde capote
Le citadin grelotte,
Durant l'hiver.

On prend double semelle ;
Une chaude flanelle
Couvre la chair.
De rhum ou de genièvre
On humecte la lèvre,
Durant l'hiver.

C'est alors qu'on s'enrhume,
Que chez l'habitant fume
Le poële en fer.
Là six jours par semaine
On file de la laine,
Pendant l'hiver.

Alors aussi l'on pense
Au parent à distance
A l'ami cher.
Et près du feu qui brille
On écrit, on babille
Durant l'hiver.

Hélas pour l'indigence
C'est un temps de souffrance ;
Nud comme un ver,
L'enfant qui vit d'aumône,
Souvent jeûne et frissonne,
Pendant l'hiver.

Si ma muse légère
N'est pour toi somnifère
Comme l'éther,
Ami, lecteur répète,
Avec ma chansonnette,
Voilà l'hiver.

A. Marsais.

AUX FEMMES DE MON PAYS.

AIR :—*Batelier, dit Lisette, etc.*

Oui, nous avons des filles,
Dans notre beau pays,
Douces, pures, gentilles,
Blanches comme des lys !
Toutes restent fidèles,
Et charmantes toujours !
Amis ! gloire à nos belles ! (*bis.*)
Bonheur à nos amours ! (*ter.*)

Jeunes, fraîches amies,
Epouses, mères, sœurs,
Elles charment nos vies,
Elles charment nos cœurs !
Toutes restent, etc.

Bénissons la fortune
Qui fait qu'en ces climats
Et la blanche et la brune
Ignorent leurs appas !
Toutes restent, etc.

Femme de ma patrie,
Vierge au regard si doux,
Canadienne chérie,
Nous te saluons tous !
Nous te serons fidèles !
Sois charmante toujours !
Amis ! gloire à nos belles !
Bonheur à nos amours !

J. LENOIR.

LES TROIS CAPITAINES.

CHANT POPULAIRE CANADIEN.

AIR :—*Connu.*

Nous étions trois capitaines (*bis.*)
De la guerre revenant,
Brave, brave,
De la guerre revenant
Bravement.

Nous entrâm's dans une auberge : (*bis.*)
—" Hôtesse, as-tu du vin blanc,
" Brave, brave,
" Hôtesse, as-tu du vin blanc,
" Bravement ?"

—" Oui, vraiment," nous dit l'hôtesse ; (*bis*)
" J'en ai du rouge et du blanc,
" Brave, brave,
" J'en ai du rouge et du blanc,
" Bravement."

—" Hôtess', tire-nous chopine, (*bis.*)
" Chopinette de vin blanc,
" Brave, brave,
" Chopinette de vin blanc,
" Bravement."

Quand la chopine fut bue, (*bis.*)
Nous tirâm's trois écus blancs,
Brave, brave,
Nous tirâm's trois écus blancs,
Bravement.

" Grand merci!" nous dit l'hôtesse, (*bis.*)
" Revenez y donc souvent,
" Brave, brave,
" Revenez y donc souvent,
" Bravement."

OH! QUI ME PASSERA LE BOIS!

CHANSON POPULAIRE.

AIR :—*Connu.*

" Oh! qui me passera le bois,
" Moi qui suis si petite?
" Ce sera monsieur que voilà?
" Oh! qu'il a bonne mine!... là.

Somm's-nous au milieu du bois?
Somm's-nous à la rive?

" Ce sera monsieur que voilà?
" Oh! qu'il a bonne mine!
Quand nous fûm's au milieu du bois
La bell' se mit à rire?... là.
Somm's-nous, etc.

Quand nous fûm's au milieu du bois,
La belle se mit à rire.
"—Oh! qu'avez-vous, bell', qu'avez-vous?
" Qu'avez-vous à tant rire... là.
Somm's-nous, etc.

" Oh! qu'avez-vous, bell', qu'avez-vous?
" Qu'avez-vous à tant rire?
"—Je ris de toi, je ris de moi,
" De nos foll's entreprises... là.
Somm's-nous, etc.

" Je ris de toi, je ris de moi,
" De nos foll's entreprises,
" Et de m'avoir passé le bois
" Sans petit mot me dire... là.
Somm's-nous, etc.

" Et de m'avoir passé le bois,
" Sans petit mot me dire.
" —Oh! revenez! bell', revenez!
" Je vous donn'rai cent livres... là.
Somm's-nous, etc,

" Oh! revenez! bell', revenez!
" Je vous donn'rai cent livres!
"—Ni pour un cent, ni pour deux cents,
" Ni pour trois, ni pour mille... là.
Somm's-nous, etc.

" Ni pour un cent, ni pour deux cents,
" Ni pour trois, ni pour mille;
" Il fallait plumer la perdrix,
" Tandis qu'elle était prise... là.

" Nous avons passé le bois:
" Nous somm's à la rive!"

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

Imité de l'anglais de T. Moore.

Air à faire.

La cloche tinte au vieux clocher,
Et l'aviron suit la voix du nocher.
Sur le rivage il se fait tard.
Chantons, chantons l'air du départ:
Nagez, rameurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

Pourquoi donner la voile au vent?
Pas un zéphir ne ride le courant.
Quand du bord les vents souffleront,
Vous dormirez sur l'aviron.
Nagez, rameurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

Fier Ottawa, les feux du soir
Nous guideront sur ton mirage noir!
Patrone de ces verts ilots,
Ste Anne, aide-nous sur les flots!
Soufflez, zéphirs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

F. R. Angers.

DANS LES PRISONS DE NANTES.

Dans les prisons de Nantes (*bis.*)
Il y a-t-un prisonnier,
Gai, faluron, falurette!
Il y a-t-un prisonnier.
Gai, faluron, dondé!

Personne ne va l'voir (*bis.*)
Que la fill' du geolier,
Gai, faluron, falurette!
Que la fill' du geolier.
Gai, faluron, dondé!

Elle lui porte à boire, (*bis.*)
A boire et à manger,
Gai, faluron, falurette!
A boire et à manger.
Gai, faluron, dondé!

Un jour, il lui demande: (*bis.*)
—" Bell', que dit-on de moi,
" Gai, faluron, falurette!
" Bell', que dit-on de moi?
" Gai, faluron, dondé!

—" Le bruit court dans la ville (*bis.*)
" Que demain vous mourrez,
" Gai, faluron, falurette!
" Que demain vous mourrez.
" Gai, faluron, dondé!

—" Oh! si demain je meurs, (*bis.*)
" Lâchez-moi donc les pieds,
" Gai, faluron, falurette!
" Lâchez-moi donc les pieds.
" Gai, faluron, dondé!"

La fille encor jeunette (*bis.*)
Les pieds lui a lâché,
Gai, faluron, falurette !
Les pieds lui a lâché.
Gai, faluron, dondé !

Le galant fort alerte (*bis.*)
Vers la mer a filé,
Gai, faluron, falurette !
Vers la mer a filé.
Gai, faluron, dondé !

De la première plonge (*bis.*)
La mer a traversé,
Gai, faluron, falurette !
La mer a traversé !
Gai, faluron, dondé !

Quand il fut sur la côte, (*bis.*)
Il se prit à chanter,
Gai, faluron, falurette !
Il se prit à chanter :
Gai, faluron, dondé !

" Que Dieu béniss' les filles ! (*bis.*)
" Surtout cell' du geolier !
" Gai, faluron, falurette !
" Surtout cell' du geolier !
" Gai, faluron, dondé !

" Si je retourne à Nantes, (*bis.*)
" Oui, je me marierai,
" Gai, faluron, falurette !
" Oui, je me marierai.
" Gai, faluron, dondé !

" Je prendrai pour ma femme (*bis.*)
" La fille du geolier,
" Gai, faluron, falurette !
" La fille du geolier,
" Gai, faluron, dondé !"

UN SOUVENIR DE 1837.

AIR :—*Combien j'ai douce souvenance.*

Dans le brillant de la jeunesse
Où tout n'est qu'espoir, allégresse,
Je vis captif en proie à la tristesse,
Et tremblant je vois l'avenir
Venir.

De longtemps ma douce patrie
Pleurait sous les fers asservie ;
Et, désireux de la voir affranchie,
Du combat j'attendais l'instant
Gaîment.

Mais advint l'heure d'espérance
Où j'entrevoyais délivrance ;
Eh ! mon pays, en surcroit de souffrance,
Mars contraria tes vaillants
Enfants.

Et moi, victime infortunée
De cette fatale journée,
Le léopard sous sa griffe irritée
Sans pitié me tient mains et pieds
Liés.

La reverrai-je cette amie
Naguère qui charmait ma vie,
Souvent en moi son image chérie
Fait soupirer dans sa douleur
Mon cœur.

Adieu ! ma natale contrée,
Qu'à jamais je vois enchaînée,
Fasse le ciel qu'une autre destinée
T'accorde un fortuné retour
Un jour !

G. E. CARTIER. (5)

O CANADA! MON PAYS! MES AMOURS!

AIR :—*Je suis Français, mon pays avant tout !*

Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est si beau que son pays ;
Et de le chanter, c'est l'usage ;
Le mien je chante à mes amis. (*bis.*)
L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint-Laurent le majestueux cours ;
A son aspect le Canadien s'écrie : } *bis.*
O Canada ! mon pays ! mes amours ! }
Mon pays, mon pays, mes amours ! (*bis,*)

Maints ruisseaux et maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs ;
Et de nos montagnes altières,
De loin on voit les longs penchants.
Vallons, côteaux, forêts, chutes, rapides,
De tant d'objets est-il plus beau concours ?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Les quatre saisons de l'année
Offrent tour-à-tour leurs attraits.
Le printemps, l'amante enjouée
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets.
Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête
A recueillir le fruit de ses labours,
Et tout l'automne et tout l'hiver, on fête.
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à chanter, à s'égayer.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier,
A son pays il ne fut jamais traître,
A l'esclavage il résista toujours ;
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles ;
Je crois bien que l'on ne ment pas ;
Mais nos Canadiennes comme elles
Ont des grâces et des appas.
Chez nous la belle est aimable, sincère ;
D'une Française elle a tous les atours,
L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire.
O Canada ! mon pays ! mes amours !

O mon pays ! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri ;
Mais l'étranger souvent parjure,
En ton sein, le trouble a nourri.
Puissent tous tes enfants enfin se joindre,
Et valeureux voler à ton secours !
Car le beau jour déjà commence à poindre.
O Canada ! mon pays ! mes amours !

G. E. Cartier.

NICOLET.

O Nicolet qu'embellit la nature,
Qu'avec transport toujours je te revois !
Sous les frimas comme sous la verdure,
Tu plais autant que la première fois.

L'air tempéré, l'horison sans nuage,
Pour t'embellir, tout s'unit à la fois :
Le front paré d'un éternel feuillage,
Ne peux-tu pas plaire comme autrefois ?

Je le revois ce modeste hermitage,
Où m'enivra le plaisir autrefois ;
Quand protégeant tous les jours le jeune âge,
Je fus heureux pour la première fois.

Mais quel revers loin de cette retraite
A dispersé les amis de mon choix ?
En vain mon cœur y recherche et regrette
Ce que j'aimai pour la première fois.

P. Laviolette.

LES FRANÇAIS EN CANADA.

AIR :—*Vieux français.*

Fils éloignés d'une même patrie,
Par le destin, séparés, dispersés,
Nous pleurions tous cette mère chérie,
Sa vieille gloire et nos beaux jours passés !...
Mais dans les cieux un grand nom luit encore
Sur un drapeau par un aigle emporté ;
Pour nous alors l'étendard tricolore } *bis.*
Est l'arc-en-ciel de la fraternité ! }

A l'exilé sur ces plages lointaines
Qui cherche un baume à de vives douleurs :
" Mêlons nos pleurs et partageons nos peines,"
Lui dirons-nous en montrant nos couleurs ;
" Des vieux soldats, des fils du grand empire
" Se sont unis sous un nom respecté !
" Sur leur bannière ils ne veulent écrire
" Que Bienfaisance, Amour, Fraternité !"

Loin du pays qui nous donna la vie,
Nous retrouvons des frères, des amis,
Un noble sang et même sympathie,
Des souvenirs par nos aïeux transmis !...
Jetons ensemble un soupir vers la France...
Disons un vœu que l'espoir a dicté,
Lorsque vers vous tout notre cœur s'élance,
Serrons nos mains avec fraternité !

Toi dont la main nous jetait tant de gloire,
Protège-nous sous l'abri de ton nom !
Le temps n'est plus qui voulait la victoire ;
Notre seul but est la paix, l'union.
Laissons l'envie attaquer la bannière
Qui nous guida vers l'immortalité ;
Pour le grand homme ayons une prière !...
Et parmi nous de la fraternité !

N. AUBIN.

L'AVENIR.

Canada, terre d'espérance,
Un jour songe à t'émanciper;
Prépare-toi, dès ton enfance,
Au rang que tu dois occuper;
Grandi sous l'aile maternelle,
Un peuple cesse d'être enfant:
Il rompt le joug de sa tutelle,
Puis, il se fait indépendant,
O terre américaine,
Sois l'égale des rois:
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Rougi du sang de tant de braves,
Ce sol, jadis peuplé de preux,
Serait-il fait pour des esclaves,
Des lâches ou des malheureux?
Nos pères, vaincus avec gloire,
N'ont point cédé leur liberté;
Montcalm a vendu la victoire,
Son ombre dicta le traité.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois:
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Vieux enfants de la Normandie,
Et vous, jeunes fils d'Albion,
Réunissez votre énergie,
Et formez une nation:
Un jour, notre mère commune
S'applaudira de nos progrès,
Et guide, au char de la fortune,
Sera le garant du succès.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois:
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Si quelque ligue osait suspendre
Du sort le décret éternel,
Jeunes guerriers, sachez défendre
Vos femmes, vos champs et l'autel.
Que l'arme au bras chacun s'écrie :
" Mort à vous, lâches renégats ;
" Vous immolez votre patrie ;
" Vos crimes nous ont fait soldats."
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Sur cette terre encor sauvage
Les vieux titres sont inconnus ;
La noblesse est dans le courage,
Dans les talents, dans les vertus.
Le service de la patrie
Peut seul ennoblir des héros ;
Plus de noblesse abâtardie,
Repue aux greniers des vassaux !
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

Mais je vois des mains inhumaines
Agiter un sceptre odieux,
De fureur bouillonne en nos veines,
Le noble sang de nos aïeux ;
Dans les forêts, sur les montagnes
Le bataillon s'apprête, et sort ;
La faulx qui rasait nos campagnes
Soudain se change en faulx de mort.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois :
Tout te fait souveraine,
La nature et tes lois.

F. R. Angers.

LA FRONTIÈRE. (6)

CHANT NATIONAL.

AIR :—*Nouveau.*

" Sous votre Reine et notre République,
Il n'est qu'un peuple, un peuple en Amérique :
Les mêmes chants, enfans, nous ont bercés,
La même audace, hommes, nous a poussés.
Race Saxonne, en souveraine altière,
Doit commander à tout le genre humain.
Frères Saxons ! qu'on se donne la main,
Car il n'est plus (*bis*) aujourd'hui de [frontière." } *bis.*

Ainsi parlait aux fils de l'Angleterre,
Ainsi parlait, sur cette noble terre,
Qu'ont illustrée et Montcalm et Champlain,
Un vieux savant, petit fils de Franklin.
Il n'oubliait rien qu'une race entière !
Ce bon savant, ne savait-il donc pas,
Qu'à ses aïeux, par autant de combats,
Les Canadiens (*bis*) ont tracé la frontière ? } *bis.*

Sans le secours généreux de la France
Dont son aïeul implora la vaillance,
L'Américain, si jaloux des Français,
Eut pu chanter la gloire des Anglais.
Race Saxone, à son amour entière,
D'un pôle à l'autre aurait pu s'embrasser,
Et ses enfants entr'eux se caresser :
Car ils n'auraient (*bis*) jamais eu de fron- [tière. } *bis.*

On nous offrit un jour l'indépendance ;
Mais du congrès sachant l'intolérance,
Le Canadien, fidèle à ses drapeaux,
Sut repousser les *Grecs* et leurs cadeaux ;
Montgomerie et sa cohorte entière
Sous nos remparts trouvèrent leur tombeau ;
Le reste fut chassé comme un troupeau,
Et peu d'entre eux (*bis*) revirent la fron- [tière ! } *bis.*

Dans son pays qu'il sauvait à l'empire,
Pour récompense, on voulut le proscrire;
Pauvre colon, le Canadien toujours,
Sous les mépris a prodigué ses jours;
Mais quand sonna la trompette guerrière,
Comme autrefois, séduit par sa valeur,
A la vengeance il préféra l'honneur: } *bis.*
Salaberry (*bis*) sut garder la frontière.

Pleins de l'orgueil que la richesse inspire,
Nos voisins ont, dans leur triste délire,
Mis les vertus au nombre des tyrans:
Ils ont pitié de nous, gens ignorans.
Mais si tu veux leur faire une barrière,
Peuple, sois bon, pieux, modeste et gai,
Oui, sois Français, et, comme à Château- } *bis.*
[guay.
Ils trouveront (*bis*) encore une frontière.

J. B. Bonhomme.

CHANSON PATRIOTIQUE.

Air:—*Brûlant d'amour et partant pour la guerre.*

Riches cités, gardez votre opulence:
Mon pays seul a des charmes pour moi:
Dernier asile où règne l'innocence,
Quel pays peut se comparer à toi?
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais: j'ai perdu le bonheur!

Combien de fois, à l'aspect de nos belles,
L'Européen demeure extasié!
Si par malheur il les trouve cruelles,
Leur souvenir est bien tard oublié.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais: j'ai perdu le bonheur!

Si les hivers couvrent nos champs de glaces
L'été les change en limpides courants,
Et nos bosquets fréquentés par les grâces
Servent encor de retraite aux amants.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur !

Oh ! mon pays, vois comme l'Angleterre
Fait respecter partout ses léopards ;
Tu peux braver les fureurs de la guerre,
La liberté veille sur nos remparts.
Dans ma douce patrie,
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur !

A. N. Morin.

LE CHOUAN.

Air :—*C'qui m'amuse dans un spectacle, ou de Manon Giroux.*

C'qui m'plait dans la politique
C'est dans les changemens,
C'est pour ça qu' j'aime la Clique
Et ses arrangemens,
Si chacun la laissait faire,
A son opinion,
Ça irait sans commentaire,
Avec son *Union*.

D'abord viendrait l'Ordonnance
D'fair' tout en anglais ;
On s'déf'rait par c'tt' observance
De tous les Français,
Par ma foi qu' ça s'rait commode
Pour nos bons Chouans,
Qui aim'raient si fort la mode
D' n'êtr' plus Canadiens.

Et puis nos biens et puis nos terres
Et puis nos contrats,
Et puis nos droits et puis nos douaires,
Tous tomb'raient à bas.
V'là jug's, avocats, notaires,
Au bout d'leu' latin.
Il n'y aurait qu' les honoraires
Qui iraient leu' train.

Les aînés de nos familles
Emport'raient tout l'bien,
Les cadets, garçons et filles ;
Pour eux n'auraient rien ;
L'aîné dev'nu gros compère
Roulerait gros train ;
L'cadet, comme en Angleterre,
Parfois mourrait d'faim.

Oui, c'est c'qui pourra bien faire
Pour ceux du commun ;
Mais ceux au-d'ssus du vulgaire
N'vivront pas à jeûn.
Ils feront la Propagande
Pour nous anglifier ;
Nous n'aurons comme en Irlande
Qu'un' dîme à payer.

Puis pour ceux qui de la Bible
N'aim'ront pas l'métier ;
Pour eux il n'est pas possible
D'vivre en roturier.
Il faudra bien qu' la Province
Leu' fass' des r'venus,
Et les bons sujets du Prince
Paieront un peu plus.

Si l'Canadien rest' tranquille,
Tout' ces bell's chos' là
S'en viendront tout à la file,
Qu' ça s'ra beau d'voir ça.
Mais j'parirais cent pistoles,
Qu'il y aura du train ;
Qu'il y aura bien des paroles
Et d'autr' chos' p't' êtr' bien.

La Clique est si pacifique
Qu'il n'y tiendrait pas ;
Elle a quitté l'Amérique
A cause du tracas.
Le Yankee d'humeur revêche,
Parlant de fair' feu,
Ell' vint ici comm' un' flêche
Reprendre son jeu.

J'crains qu'ici ma chère Clique
N'fass' pas long séjour ;
Et qu' sa belle politique
N'vire mal un jour.
Si le Canadien l'emporte
Ma foi 'l'y a du sort,
La Clique vint par la porte
Par laquelle ell' sort.

Chers patrons, si mon Vaud'ville
Vous amuse un peu,
Et que d'une main facile
On m'donn' son aveu ;
De cette clique célèbre
Que j'chant' aujourd'hui,
J'donn'rai l'oraison funèbre
Dans quelqu' temps d'ici.

NOS JOURS DE GLOIRE.

AIR :—*Nouveau.*

Quand nos aïeux partaient pour les combats,
La force et le courage
Les précédaient, guidant toujours leurs pas
Au plus fort du carnage.
Ils ont été les plus braves soldats :
Ils n'ont point su s'éloigner de l'orage ;
Et Carillon, Lacolle et Châteauguay
Ont pour jamais consacré leur mémoire.
O souvenirs de sublime beauté !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Il fut un temps où bientôt nous pensions
Abattre l'insolence
De cent faquins que nous entretenions
Oisifs dans l'opulence.
Il fut un homme aux yeux des nations
Qui les flétrit de sa mâle éloquence.
Que de lauriers il aurait pu cueillir !
Que tu fus belle alors, ô notre histoire !
Et, devant nous, quel brillant avenir !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

A nos malheurs en fût-il de pareils,
Le jour où la démence
Seule régnant partout dans nos conseils,
Brisa notre puissance ?
Oh ! dites-moi, où sont donc les soleils,
Qui nous donnaient jadis tant d'espérance,
Ceux qui devaient par leurs sages travaux,
Au char du peuple enchaîner la victoire ?
Ceux qui disaient : " Oh ! nos jours seront [beaux !"
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Pourtant, courage, enfants de mon pays!
Oh! par votre vaillance,
Toujours, toujours soyez les dignes fils
De la Nouvelle-France.
Courage, espoir! Retrempons-nous, amis,
Et malgré tout soyons pleins d'assurance;
Ah! pour gémir il suffit du passé!
Ne rêvons pas une page plus noire!
Et puis, qui sait si le destin lassé
N'amène point de nouveaux jours de gloire?

ZOÉ.

AIR:—*Connu.*

A l'ombre d'un tilleul en fleurs,
Sous le beau ciel de la Provence,
Zoé, les yeux baignés de pleurs,
Chantait sa plaintive romance:
"Petits oiseaux, cessez vos chants [d'amour:
"Celui que j'aime est loin de ce séjour." } *bis.*

"Le front ceint des brillans lauriers
"Cueillis par sa jeune vaillance,
"Va-t-il, au milieu des guerriers,
"Oublier nos sermens d'enfance?
"Petits oiseaux, etc.

"Il a quitté ces doux climats,
"Porté sur l'aîle de la gloire;
"Et sa Zoé ne le suit pas,
"Aux lieux chéris de la victoire!
"Petits oiseaux, etc.

Bientôt Zoé ne chanta plus
Sa douce et plaintive romance:
Un tombeau, des pleurs superflus,
Rappellent encor sa constance!
Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour:
Celui qu'elle aime a fui de ce séjour!

J. LENOIR.

CHANT NATIONAL.

AIR :—*La victoire en chantant, etc.*

Amis, d'un nouvel an nous saluons l'aurore :
Quels destins vient-elle éclairer ?
Comme au temps d'autrefois, reverrons-nous
Le bonheur assis au foyer ? [encore
L'abondance au sein des campagnes,
Les douces vertus au hameau,
Et l'horizon de nos montagnes
Briller des feux d'un jour plus beau ?
Héritiers d'un passé de gloire,
Soyons unis, et le destin,
Au temple où se grave l'histoire,
Inscrira le nom Canadien. } *bis.*

Jadis de nos aïeux, sous les drapeaux de France,
Le bras repoussa l'étranger :
Tel qu'au sein des autans lorsque l'aigle s'élance,
L'aiglon protège l'aire altier.
Du devoir esclaves dociles,
Plus tard, sous un sceptre nouveau,
Au champ d'honneur, loin de nos villes,
Leur sang acheta le repos.
Héritiers, etc.

Mais des fronts couronnés la douce gratitude,
Hélas ! n'est plus une vertu :
Bientôt le front vainqueur subit un joug plus
L'heure des dangers n'était plus. [rude ;
Dès lors une race rivale,
Du pouvoir séides constants,
Par l'injustice et la cabale,
Insulte à nos droits impuissants.
Héritiers, etc.

Des tyrans ici bas, le règne est éphémère :
Le jour viendra ; le peuple attend :
D'outrages, de mépris, il repaît sa colère !
La digue enfin cède au torrent.
Après les sombres jours d'orage,
Au ciel brille un feu plus serein :
Amis, espérons ; du courage !
Dieu garde un heureux lendemain !
Héritiers, etc.

MARC-AURÈLE PLAMONDON.

A MON AMIE.

Astre éclatant, qui dores ma chaumière,
Tu viens des jours m'apporter le plus beau ;
Répands ici tes gerbes de lumière,
L'objet aime pour moi n'est plus nouveau :
Je le possède... il est là... qui soupire...
Son cœur se gonfle à l'approche du mien ;
Doux est son feu, plus doux est son empire...
C'est un ange-gardien.

Il fut un temps (ah ! pardonne à mes larmes !)
Où renonçant pour toujours au bonheur,
Je ne vis plus dans l'attrait de tes charmes
Que le néant... la nuit de mes douleurs.
Quand tu cessais de nous prêter tes flammes,
J'errais pensif... devine le lien
Qui dans ce temps avait reçu mon âme ?
C'était l'ange-gardien.

Absence, hélas ! que tu me fus cruelle...
Ton souvenir se rattache à mes pas...
Près d'Héloïse aimable pastourelle,
Oseras-tu me livrer des combats !
Non ! désormais plus de sollicitude :
Je m'abandonne à l'unique soutien
Qui calmera ma sombre inquiétude...
A cet ange-gardien.

A. ROMUALD CHERRIER.

LE P'TIT BONHOMME VIT ENCORE.

Souvent notre plus doux penchant
Est condamné par la sagesse ;
Elle nous commande sans cesse
De résister au sentiment ;
Contre nos goûts elle murmure ;
Mais veut-on vaincre la nature,
On s'aperçoit qu'au moindre effort
Le p'tit bonhomme vit encor !

Ariste, cet aimable acteur,
Par scrupule quitte la scène,
Il résiste au goût qui l'entraîne,
C'est un dévôt plein de ferveur ;
Mais qu'on lui parle de théâtre,
Il devient gai, même folâtre,
Son penchant le trahit d'abord,
Le p'tit bonhomme vit encor !

Lycas, déjà sur le retour,
Se livre à la philosophie,
Il veut, et pour toute la vie,
Briser les chaînes de l'amour ;
Il voit Aminte et dans son âme
Soudain se rallume la flamme,
Du plaisir il sent le transport ;
Le p'tit bonhomme vit encor !

Orgon né fourbe et sans esprit,
A d'un trompeur le caractère ;
La mort dit · j'en fais mon affaire,
Et la fièvre aussitôt le prit :
Il s'adresse au docteur Pankrève,
C'est tout dire il faut bien qu'il crève ;
Eh ! bien, il a trompé la mort,
Le p'tit bonhomme vit encor !

Le vieux Cléon, dans le barreau,
Est convaincu d'être faussaire ;
Certes, il doit pour cette affaire
Gambiller au bout d'un cordeau ;
Sa jeune épouse sollicite,
A son juge elle rend visite ;
Femme jolie est un trésor ;
Le p'tit bonhomme vit encor !

Les exploits d'un guerrier fameux
Causaient une terreur secrète ;
On vous le tue dans la gazette,
Et tout le monde dit : tant mieux ;
Mais, tandis qu'on se félicite,
Voilà que le mort ressuscite ;
Certes la gazette avait tort ;
Le p'tit bonhomme vit encor !

La guerre a fait couler le sang
Dans tous les coins de ma patrie ;
Jamais l'affreuse tyrannie
Ne fit périr tant d'innocents ;
Pour moi que les destins prospères,
Ont sauvé du sort de mes frères,
Je dis, en bénissant mon sort ;
Le p'tit bonhomme vit encor !

JOSEPH QUESNEL.

LES COMÈTES.

AIR :—*Il est un Dieu, devant lui je m'incline, etc.*

Levez les yeux vers la céleste voûte,
Où sont mouvants tous ces globes divers.
Dans l'infini chacun d'eux suit sa route
Que lui traça le Roi de l'univers.
Qui peut compter ces soleils, ces étoiles,
Pour notre esprit brillante obscurité ?
Quel homme doit un jour lever les voiles
De la Divinité ? (*bis*)

Au firmament constellé de planètes,
Astres lointains sur nos têtes épars
Courent parfois de rapides comètes
Brillants flambeaux qui frappent nos regards.
Dans ce moment j'en vois une apparaître,
Sujet, pour tous, de curiosité.
C'est un augure, un envoyé peut-être
De la Divinité. (*bis*)

Une comète, en l'an mil-huit-cent-onze,
Egalement vint aux cieux rayonner.
A cette époque on entendait le bronze,
Dans les combats de l'Europe tonner.
Riche et splendide alors fut la vendange,
Le météore à tort si redouté
Etait sans doute un bon génie, un ange
De la Divinité. (*bis*)

Un an passé, semblable phénomène
Epouvanta plus d'une nation.
La fin du monde était, crut-on, prochaine ;
Mais fausse encor fut la prédiction,
Car aujourd'hui ce globe sublunaire,
Sans s'être en route un instant arrêté,
Roule avec nous sous le bras tutélaire
De la Divinité. (*bis*)

Toi qui sans bruit progresses dans l'espace,
Sphinx chevelu, brillant, mystérieux,
Et sur tes pas laisses ta longue trace,
Comme un panache illuminant les cieux.
Qu'annonces-tu ? la paix ou bien la guerre ?
Le choléra ? quelque calamité ?
Fus-tu choisi pour servir la colère
De la Divinité ? (*bis*)

Quel est ton nom comète? est-tu nouvelle,
Sœur remplaçant une sœur qui s'éteint?
Vins-tu depuis ou précédas-tu celle
Qu'on observait au temps de Charles-Quint?
Des Pharaons fus-tu contemporaine,
Ou ton noyau du chaos enfanté
A-t-il surgi sous la main souveraine
De la Divinité? (*bis*)

O sphère ailée, en visitant les mondes,
Du Tout-Puissant connais-tu le dessein?
Apportes-tu les ténèbres profondes,
Le cataclysme et la mort dans ton sein?
D'un choc vas-tu réduire tout en poudre,
Pour nous punir de notre impiété?
Tes flancs là-haut recèlent-ils la foudre
De la Divinité. (*bis*)

Non, ayons foi dans la miséricorde
Dans l'équité du divin Créateur.
En toi je vois un signe de concorde,
Qui nous prédit une ère de bonheur.
Je te salue, ainsi qu'un doux présage
De paix, d'amour et de fécondité
Pour nos moissons, comme un heureux message
De la Divinité. (*bis*)

Oui, l'univers des milliers d'ans encore
Verra tomber cités, peuples et rois,
Avant le jour où les feux de l'Aurore
Resplendiront pour la dernière fois.
En admirant du monde l'harmonie,
J'ai confiance en la longévité
Que lui promet la sagesse infinie
De la Divinité. (*bis*)

A. Marsais.

1835.

A L'HON. LOUIS JOSEPH PAPINEAU.

AIR :—*T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

Noble orateur, sans peur et sans reproches,
Nous célébrons ton retour triomphant.
Vois tout un peuple, au milieu de tes proches,
T'offrir les vœux d'un cœur reconnaissant;
Pour rendre hommage à ton puissant génie,
Tout Canadien vient répéter en chœur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } *bis.*

O Papineau ! reçois le pur hommage
De citoyens que ta voix protégea.
Le Canada publiera d'âge en âge
Que des tyrans ton talent les vengea.
De ton pays entend la voix chérie,
Dans l'avenir redire en ton honneur :
Vive à jamais l'honneur de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } *bis.*

Pour diffamer ton noble caractère,
En vain la haine exerce sa fureur :
Comme un serpent qui rampe sur la terre,
Elle s'enfuit devant ton bras vengeur.
En t'écoutant tu sais forcer l'envie
A répéter ces chants en ton honneur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } *bis.*

Le Mirabeau du nord de l'Amérique
A terrassé les tyrans, leurs amis ;
Il a conquis la couronne civique,
En terminant les maux de son pays.
Tu l'entendras cette terre affranchie,
Te répéter pour prix de son bonheur :
Vive à jamais l'honneur de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } *bis.*

AUX HABITANTS DE QUEBEC.

CHANSON.

AIR :—*De la Marseillaise.*

Québec, je vais chanter ta gloire
Ecrite sur ton front altier,
Cap diamant, haut promontoire
Que jadis découvrit Cartier. (*bis*)
Le cœur d'un vrai Français palpite
D'émotion à ton abord,
Quels grands souvenirs, quel transport,
Ton aspect, en mon âme excite.
Habitants de Québec, aînés du Canada.
Marchez ! (*bis*) au noble but où le ciel vous [guida.

Citoyens pour vous la nature
Fut prodigue de ses splendeurs ;
Le vaste St. Laurent murmure,
A vos pieds, dans ses profondeurs. (*bis*)
Un ciel pur brille sur vos têtes,
Des monts couronnés de forêts,
De beaux lacs, de riches guérets,
Voilà vos trésors, vos conquêtes.
Habitants de Québec, etc.

Au nord, à l'ouest, un sol immense
S'offre à vos bras industrieux.
Dans les champs versez la semence
Que pour vous béniront les cieux. (*bis*)
A la culture de la terre
Joignez les travaux d'ateliers,
Les laboureurs, les ouvriers,
Rendent un empire prospère.
Habitants de Québec, etc.

Sur vos rivages magnifiques
Débarque le peuple émigrant,
Les navires transatlantiques
Sillonnent votre St. Laurent. (*bis*)
Un jour ce fleuve de son onde
Remplira de superbes docks,
Par vos mains creusés dans les rocs
Pour tous les pavillons du monde.
Habitants de Québec, etc.

Déjà courent les flots limpides
Jaillissants dans votre cité.
Vos remparts, vos temples splendides
S'y dressent avec majesté. (*bis*)
Votre fleuve, près de la rive,
Bientôt, sur sa route de fer,
Verra, prompte comme l'éclair,
S'élancer la locomotive.
Habitants de Québec, etc.

Mais l'homme au manuel ouvrage
Ne doit pas borner ses efforts;
Dieu, qui le fit à son image,
Chez lui maria l'âme au corps. (*bis*)
Par le pain de l'intelligence
Nourissez tous vos travailleurs,
Plus instruits ils seront meilleurs,
Le crime naît de l'ignorance.
Habitants de Québec, etc.

Puisse le pavillon de France,
Hélas! trop rare dans ces eaux
Vous réjouir, par sa présence
Aux mâts de ses nobles vaisseaux! [*bis*)
Puissent de la mère-patrie
Les fils avec les Canadiens
Resserrer d'antiques liens
Par le commerce et l'industrie.
Habitants de Québec, aînés du Canada,
Marchez! (*bis*) au noble but où le ciel vous [guida.

A. Marsais.

L'AN 1834.

Encore un an de passé sur le monde;
La liberté fit crouler un tyran.
Si je vois bien dans la sphère profonde,
L'astre des rois s'éclipse à son couchant.
Peuples, pour nous, c'est un heureux présage,
Quand le loup dort, les bergers sont en paix,
Chantons, le jour de l'esclavage
Va disparaître pour jamais.

La liberté, fuyant de ses domaines,
Errait en pleurs dans l'ombre des forêts :
Elle entendait au loin le bruit des chaînes,
Et la torture armer ses chevalets.
Mais de ces temps de pleurs et de misères,
Le règne, enfin, pour le peuple est passé.
Chantons au bruit confus des verres,
Car notre règne est commencé.

Les rois voulaient à la jeune Amérique
Faire aussi don et du sceptre et des fers ;
Mais le lion broyant leur rouille antique,
De leurs débris parsemait les déserts.
Ces hochets d'or sont bons pour des esclaves,
Se disait-il dans sa juste fureur.
Chantons ! et que la voix des braves
Répète ce refrain en chœur.

O Canada ! ton ciel est plein d'orages !
Mais ne crains point l'approche des tyrans ;
L'aquilon seul dans son char de nuages
Renverserait leurs pavois chancelants.
Seul l'homme libre admire nos tempêtes,
Et sait braver en tout temps leur courroux.
Chantons ! car jamais dans nos fêtes
L'alguazil entrera chez nous.

F. X. Garneau.

CHANT NATIONAL.

Dans ce banquet patriotique,
Unis sous le même drapeau,
A la fraternité civique
Dédions un refrain nouveau.
Saint Jean-Baptiste nous protège,
Il nous entend de l'immortel séjour ;
Sous sa bannière un peuple est son cortège,
Chantons ! sa fête est notre jour !

Peu fier des pompes souveraines
Qui frappent ses yeux éblouis,
Le peuple, sans parures vaines,
Ne chôme que pour son pays.
Saint Jean-Baptiste, etc.

Au bord natal, celui qui l'aime,
Il veut vivre et finir ses jours.
Il cesserait d'être lui-même
S' il ne devait l'aimer toujours.
Saint Jean-Baptiste, etc.

Quand sur lui, muette victime,
L'oppresseur impose sa main,
Il attend contre qui l'opprime
La justice du lendemain.
Saint Jean-Baptiste, etc.

De nos pères sur ce rivage,
La gloire empreint le souvenir.
Ils ont abhorré l'esclavage,
Comment pourrions-nous le chérir ?
Saint Jean-Baptiste, etc.

Mais qu'importe que l'on sévisse
Contre un peuple deshérité ;
Sa voix n'est que pour la justice,
Et son bras pour la liberté.
Saint Jean-Baptiste, etc.

De ses maux perdant la mémoire,
Il doit en essuyant ses pleurs,
Unir ses souvenirs de gloire
A l'attente des jours meilleurs.
Saint Jean-Baptiste, etc.

F. M. Derome.

A SAINT JEAN-BAPTISTE.

Noble patron, dont on chôme la fête,
Vois tes enfants devant toi réunis ;
Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis.
Comme un signal auquel il se rallie,
Le Canadien, t'adoptant pour patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

Par toi conduits au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé ;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage
Par eux conquis et par nous conservé.
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien, retrouvant son patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer tu guidas le pouvoir.
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron,
Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

F. R. Angers.

LE CANADIEN EXILE.

Un Canadien errant,
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressait ces mots :

" Si tu vois mon pays,
" Mon pays malheureux,
" Va dire à mes amis
" Que je me souviens d'eux.

" Pour jamais séparé
" Des amis de mon cœur,
" Hélas ! oui, je mourrai,
" Je mourrai de douleur.

" Plongé dans les malheurs,
" Loin de mes chers parents,
" Je passe dans les pleurs
" D'infortunés moments."

A. Lajoie.

LE PAIN.

Air :—*Les gueux, les gueux, etc.*

Le pain, le pain
Est du genre humain
Le mets le plus sain.
Vive le pain !

Honneur à l'agriculture !
Sans elle, que serions-nous !
Des animaux sans fourrure,
Sauvages, comme des loups.
Le pain, etc.

L'homme au premier temps du monde,
Ignorait le prix de l'or,
Et de la terre féconde
Le sein était son trésor.
Le pain, etc.

Hélas! le siècle où nous sommes
Est le règne des écus;
Mais, que deviendraient les hommes,
Sans pain, même les Crésus!
Le pain, etc.

Essayez, quand le blé manque,
De vous remplir l'estomac
Avec des billets de banque,
Du rhum ou bien du tabac!
Le pain, etc.

Ugolin aurait sans doute
Préféré, dans sa prison,
Du pain une simple croûte
A l'or conquis par Jason.
Le pain, etc.

Un prince sur sa poitrine
Brille de croix constellé;
Pourtant sa noble origine
Est moins vieille que le blé.
Le pain, etc.

Le blé date ses ancêtres
Bien avant les Pharaons;
Montrez-moi des petits-maîtres
Ayant d'aussi vieux blasons.
Le pain, etc.

Le blé, dans ce long espace,
N'a jamais dégénéré,
Lorsque mainte illustre race
Vit son rejeton taré.
Le pain, etc.

Vers Pékin tournez la vue ;
Là le céleste empereur
Met la main à la charrue,
Chaque an, comme un laboureur.
Le pain, etc.

Oui, la culture des terres
Est le plus ancien des arts ;
Les autres sont secondaires,
Moins dignes de nos égards.
Le pain, etc.

Bien grande est notre folie
D'abandonner nos sillons,
Pour aller dans l'Australie,
D'or exploiter ses filons.
Le pain, etc.

Quand je vois une campagne
Que jaunissent les épis,
Tous les *châteaux en Espagne*,
Ont, à mes yeux, moins de prix.
Le pain, etc.

Et quand au luxe des villes,
Dont nous sommes orgueilleux,
La moisson des champs fertiles
Est un bien plus précieux.
Le pain, etc.

Acceptez-donc mon hommage,
O campagnards canadiens !
Vos bras rudes à l'ouvrage
Sont des cités les soutiens.
Le pain, le pain
Est du genre humain
Le mets le plus sain.
Vive le pain !

A. Marsais.

LE PROGRÈS ET LA REACTION.

AIR :—*Des Scithes et des Amazones, ou mon âme (de Béranger.)*

I.

La Réaction :

Crier Progrès !—C'est d'un impie,
C'est former de coupables vœux.
Il faut que le peuple copie
Les lois, les mœurs de ses aïeux—
Sans jamais chercher rien de mieux.

Le Progrès :

Non, non ! le temps vers l'avenir nous presse,
Et malgré nous nous faisons ce qu'il veut ;
Incessamment l'humanité progresse } *bis.*
Car, mes amis, ici-bas tout se peut, }
Tout se peut, oui vraiment tout se peut. (*bis.*)

II.

La Réaction :

Ça n'se peut pas, c'est du délire,
Du monde vous changez les lois !
Eh quoi ! vous prétendez écrire
Avec des tablettes de bois
Dix mille lettres à la fois ?....(7)

Le Progrès :

GUTTEMBERG vient, soudain l'imprimerie
Répond à tous, "*on peut ce que l'on veut,*"
Et le Progrès à nos oreilles crie :
Vous le voyez, ici-bas tout se peut,
Tout se peut, oui vraiment tout se peut.

III.

La Réaction :

Ça n'se peut pas, quelle chimère !
Quoi ! vouloir régenter l'éclair
Et paralyser le tonnerre
Qui mugit et gronde dans l'air,
Avec une tige de fer ?....

Le Progrès :

FRANKLIN survient et la chose est trouvée ;
Par lui nos toîts sont garantis—il veut !
Et son génie a vaincu la nuée.
Vous le voyez, ici-bas tout se peut,
Tout se peut, oui vraiment tout se peut.

IV.

La Réaction :

Ça n'se peut pas, dans l'atmosphère
(Icare l'a bien démontré)
Quoi ! s'élever et sur la sphère
Jetant un regard pénétré,
On planerait selon son gré ?...

Le Progrès :

Mais MONTGOLFIER en chauffant sa chemise,
Du poids des gazs trouve la règle et veut
Que désormais la chose soit permise ;
Car mes amis ici-bas tout se peut,
Tout se peut, oui vraiment tout se peut.

V.

La Réaction :

Ça n'se peut pas et je m'irrite
D'entendre raisonner si mal ;
Avec de l'eau courir plus vite
Que le plus vigoureux cheval,
Ce rapide et fier animal...

Le Progrès :

Papin survient et bientôt en science
De la vapeur exigeant ce qu'il veut,
Sur nos chemins fait rugir la puissance
Vous le voyez, ici-bas tout se peut,
Tout se peut, oui vraiment tout se peut.

VI.

La Réaction :

Ça n'se peut pas, quoi ! la pensée
Bravant la nuit, le vent, les mers,
Aussi vite qu'elle est tracée
Se répandrait sur l'univers,
Et du ciel irait aux enfers ?...

Le Progrès :

Oui ! mes amis, le fluide magnétique
A l'électrique uni comme on le veut,
Du télégraphe enseigne la pratique,
Vous le voyez, ici-bas tout se peut,
Tout se peut, oui vraiment tout se peut.

VII.

La Réaction :

Ça n'se peut pas, dit un ministre,
Le peuple est né pour le malheur
Et c'est faire une œuvre sinistre
Que d'éclairer pour son bonheur
Son intelligence et son cœur.

Le Progrès :

Mais aux travaux des amis qu'il possède
Le peuple, un jour, empruntant ce qu'il veut,
Répond, passez, l'avenir vous succède.
Vous le voyez, ici-bas tout se peut,
Tout se peut, oui vraiment tout se peut.

MA BOULE ROULANT.

Derrièr' chez nous y a-t-un étang,
En roulant ma boule ;
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli, roulant,
Ma boule roulant,
En roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
En roulant ma boule ;
Le fils du roi s'en va chassant,
Rouli, roulant, etc.

Le fils du roi s'en va chassant,
En roulant ma boule ;
Avec son grand fusil d'argent,
Rouli, roulant, etc.

Avec son grand fusil d'argent,
En roulant ma boule ;
Visa le noir, tua le blanc,
Rouli, roulant, etc.

Visa le noir, tua le blanc,
En roulant ma boule ,
O fils du roi, tu es méchant !
Rouli, roulant, etc.

O fils du roi, tu es méchant !
En roulant ma boule ;
D'avoir tué mon canard blanc,
Rouli, roulant, etc.

D'avoir tué mon canard blanc,
En roulant ma boule ;
Par dessous l'aile il perd son sang,
Rouli, roulant, etc.

Par dessous l'aile, il perd son sang,
En roulant ma boule ;
Par les yeux lui sort des diamans,
Rouli, roulant, etc.

Par les yeux lui sort des diamans,
En roulant ma boule ;
Et par le bec l'or et l'argent,
Rouli, roulant, etc.

Et par le bec l'or et l'argent,
En roulant ma boule ;
Toutes ses plum' s'en vont au vent,
Rouli, roulant, etc.

Toutes ses plum' s'en vont au vent,
En roulant ma boule ;
Trois dam' s'en vont les ramassant,
Rouli, roulant, etc.

Trois dam' s'en vont les ramassant,
En roulant ma boule ;
C'est pour en faire un lit de camp,
Rouli, roulant, etc.

C'est pour en faire un lit de camp,
En roulant ma boule ;
Pour y coucher tous les passants,
Rouli, roulant, etc.

CHANSON DE VOYAGEUR.

J'ai fait une maîtresse n'y a pas longtemps : (*bis*)
Dimanche, j'irai la voir, dimanche j'irai ; } *bis.*
Je ferai la demande à ma bien-aimée. }

Car, si tu viens dimanche, je n'y serai pas, (*bis.*)
Je me mettrai biche dans un beau champ, } *bis.*
De moi tu n'auras pas de contentement. }

VIII. Turn back

La Réaction :

Ça n'se peut pas, de vos sectaires
Les œuvres font dormir debout,
Ce sont d'odieux pamphlétaires
Cherchant un jonc qui n'ait qu'un bout
Ce qui ne se peut pas du tout...

Le Progrès :

Réfléchissez Cassandres du vieil âge
Et vous verrez que le peuple ne veut
Qu'un Progrès mûr, intelligent et sage ;
Et sa raison lui dit : cela se peut,
Car vraiment, ici-bas tout se peut.

F. Vogeli.

NAPOLEON.

Il dort ! ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir !
Il dort ! on entend la victoire
Le rappeler par un soupir.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort !

Il dort, hélas ! il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais !
Il dort, et Clio va redire
Quel fut pour lui le nom français.
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
Pourrait être terrible encor...
Mais le héros que je rappelle,
Il dort ! il dort !

Il dort et sa tête repose
Sur des lauriers dus au vainqueur.
Il dort et son apothéose
Se grave au temple de l'honneur.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort! il dort!

N. Aubin.

LA ROSE ET SON BOUTON.

Vers l'empire de Flore
Nous dirigions nos pas,
Au moment où l'aurore
Arrose ses appas.
La déesse s'avance,
Sautant sur le gazon,
Et portant en cadence
La rose et son bouton.

Dans mon vaste domaine,
Me dit-elle en riant,
Pour la fête prochaine
Vous cherchez un présent ;
Secondant votre zèle,
Ma main vous fait un don;
Des fleurs c'est la plus belle :
La rose et son bouton.

Tendre mère, une rose
Couronne vos vertus,
L'autre demi-éclose,
Vous promet encor plus.
Qu'une amitié sans tache
Forme votre union;
L'amour toujours attache
La rose à son bouton.

Jean Jacques Lartigue.

Si tu te mets biche dans un beau champ, (*bis.*)
Je me mettrai chasseur; j'irai chasser, } *bis.*
Je chasserai la biche, ma bien-aimée.

Si tu te mets chasseur pour me chasser, (*bis.*)
Je me mettrai carpe dans un étang: } *bis.*
De moi tu n'auras pas de contentement.

Si tu te mets carpe dans un étang, (*bis.*)
Je me mettrai pêcheur pour te pêcher; } *bis.*
Je pêcherai la carpe, ma bien-aimée.

Si tu te mets pêcheur pour me pêcher; (*bis.*)
Je me mettrai malade dans un lit blanc; } *bis.*
De moi tu n'auras pas de contentement.

Si tu te mets malade dans un lit blanc, (*bis.*)
Je me mettrai docteur pour te soigner; } *bis.*
Je soignerai la belle, ma bien-aimée.

Si tu te mets docteur pour me soigner, (*bis.*)
Je me mettrai sœur dans un couvent: } *bis.*
De moi tu n'auras pas de contentement.

Si tu te mets sœur dans un couvent, (*bis.*)
Je me mettrai prêtre, j'irai prêcher; } *bis.*
Je prêcherai la sœur, ma bien-aimée.

Si tu te mets prêtre pour me prêcher, (*bis*)
Je me mettrai soleil au firmament: } *bis.*
De moi tu n'auras pas de contentement.

Si tu te mets soleil au firmament, (*bis.*)
Je me mettrai nuage pour te cacher, } *bis.*
Je cacherai la belle, ma bien-aimée.

Si tu te mets nuage pour me cacher, (*bis.*)
Je me mettrai Saint Pierre au Paradis; } *bis.*
Je n'ouvrirai la porte qu'à mes bons amis.

LA GUERRE AMÉRICAINE, 1813.

AIR :—*Du Soldat et d'Henri IV.*

Baptiste, à la fleur de son âge,
De l'honneur suivant le sentier,
A la Fourche plein de courage,
Combattait comme un vieux guerrier :
La balle cruelle
Vient l'atteindre dans le moment
Où la victoire est à nos vœux fidèle ;
Au champ d'honneur, il meurt content.

Un autre aussitôt prend sa place,
Et montre la même valeur.
Le sort couronne son audace :
De le suivre il a le bonheur.
Après la victoire,
Il chante et répète gaîment :
Quant on revient couronné par la gloire
Au champ d'honneur, on vit content.

Jamais des hordes étrangères
Ne règneront sur nos foyers :
Des nobles vertus de leurs pères
Les Canadiens sont héritiers.
Dans notre province,
Ils se montrent toujours vaillants,
Et d'accourir pour leur pays, leur prince
An champ d'honneur, toujours contents.

Nobles enfants de cette terre
Déjà teinte de votre sang !
Comme dans la paix, dans la guerre
Que votre nom soit triomphant.
De Mars le génie
Vous inspire ses sentiments :
Toujours vainqueurs, enfants de ma patrie !
Au champ d'honneur, vivez contents.

LE DRAPEAU DE CARILLON.

O Carillon, je te revois encore !
Non plus hélas ! comme en ces jours bénis,
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Mes compagnons, d'une vaine espérance,
Berçant encor leurs cœurs toujours Français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : reviendront-ils jamais ?
O l'illusion consolera leur vie,
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans attendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée
Près de Levis moururent en soldats !
En expirant leur âme consolée,
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous. Apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.

OCTAVE CREMAZIE.

A SAINT MALO.

A Saint-Malo, beau port de mer,
Trois gros navir' sont arrivés.

Nous irons sur l'eau
Nous y prom'-promener,
Nous irons jouer dans l'île.

Trois gros navir's sont arrivés,
Chargés d'avoin', chargés de blé.

Chargés d'avoin', chargés de blé ;
Trois dam's s'en vont les marchander.

Trois dam's s'en vont les marchander :
" Marchand, marchand, combien ton blé ?

" Marchand, marchand, combien ton blé ?
—Trois francs l'avoin', six francs le blé.

Trois francs l'avoin', six francs le blé.
—C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.

C'est bien trop cher d'un' bonn' moitié.
—Montez, mes dam's, vous le verrez.

Montez, mes dam's, vous le verrez.
—Marchand, tu n'vendras pas ton blé.

Marchand, tu n'vendras pas ton blé.
—Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.

Si j'ne l'vends pas, je le donn'rai.
—A ce prix, on va s'arranger.

BAL CHEZ BOULÉ.

Dimanche après les vêpres,
Y aura bal chez Boulé ;
Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.

Vogue, beau marinier, vogue,
Vogue, beau marinier.

Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.
Louison Blé, comm' les autr's,
Voulut itou y aller.

Louison Blé, comm' les autr's,
Voulut itou y aller.
Non, li dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fait.

Non, li dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fait.
I s'en fut à l'étable
Ses animaux soigner.

I s'en fut à l'étable
Ses animaux soigner ;
Prit Barett' par la patte,
Et Caillett' par le pied.

Prit Barett' par la patte,
Et Caillett' par le pied.
Quand tout son train fut fait,
I s'en fut s'habiller.

Quand tout son train fut fait,
I s'en fut s'habiller,
Mit son gilet barré
Et ses souliers francés.

Mit son gilet barré
Et ses souliers francés.
Quand i fut habillé,
I s'en fut chez Boulé.

Quand i fut habillé,
I s'en fut chez Boulé.
Quand i fut chez Boulé,
I se mit à danser.

Quand i fut chez Boulé,
I se mit à danser.
Quand il eut bien dansé,
I s'en alla s'coucher.

HYMNE AUX MARTYRS DE 1837-38.

O Canada, terre chérie
Tu penches ton front soucieux!
N'est-tu pas toujours la patrie
Des héros, nos nobles aïeux!
Peuple intrépide et magnanime,
Qui sus garder ta liberté,
Qu'un doux souvenir te ranime,
Tu fus vaincu, jamais dompté! [bres,
Des temps les plus fameux levons les voiles som-
Vos bourreaux sont flétris d'opprobres éternels!
Honneur, amour et gloire à vos illustres ombres,
Fils de la liberté! vous serez immortels!

Soudain s'élève un cri de guerre,
Les fils du peuple des trois jours
Font trembler ceux-là qui naguère,
Nous croyaient déchus pour toujours!
Vous êtes morts dans le carnage,
Vaillant Perrault! brave Chénier!
Vous étiez dignes d'un autre âge
O Cardinal! O Lorimier!
Des temps, etc.

D'une larme donnons la gloire
Aux martyrs de la liberté !
Ils ont conquis dans notre histoire
L'amour de la postérité !
De ces héros, dans la détresse,
Gardons un pieux souvenir !
Et quand le lion nous caresse,
Frères, songeons à l'avenir !
Des temps, etc.

Au Canada, notre patrie,
Jurons amour, fidélité !
Que d'une voix, chacun s'écrie :
" Vive la paix ! la liberté !"
Mais si quelqu'ennemi vorace
Voulait un jour nous outrager.
Français, sans crainte de sa race,
Ne saurions-nous nous protéger ?
Des temps, etc.

De ce despote sanguinaire
Qu'un jour tu vomis, Albion !
De Colborne es-tu solidaire ?
A-t-il flétri ta nation ?
L'excès de ses vœux sacrilèges
Ebranla ton autorité !
Mais Albion, tu te protèges
En protégeant la liberté !
Des temps, etc.

Tu n'es point né pour l'esclavage
Dieu seul est ton maître ici-bas !
Ta liberté, c'est ton ouvrage !
Oh, mon pays, ne l'oublie pas !
Descendants de plus d'une race,
Puisque Dieu nous a réunis,
Que la haine entre nous s'efface,
Efforçons-nous de vivre unis !
Des temps, etc.

M. Fissiault.

L'ARGENT.

Sur ce globe, argent fait tout,
De l'un jusqu'à l'autre bout.
Tel en a pour son usage,
Qui en voudrait davantage;
L'appétit vient en mangeant:
Voilà l'effet de l'argent.

Le riche peut acquérir
Richesse, honneur et plaisir;
Il peut pour se satisfaire,
Faire agir toute la terre.
L'intérêt est son agent:
Voilà l'effet de l'argent.

Qu'un homme à talent n'ait rien,
Qu'un sot ait beaucoup de bien;
L'un a l'esprit pour ressource,
Mais l'autre l'a dans sa bourse;
Le plus sot, c'est l'indigent:
Voilà l'effet de l'argent.

Rustre, lourdeau, déhanché,
Jean n'est qu'un ours mal léché;
Mais il est riche en finance,
On le courtise, on l'encense;
Pauvre, on se fût ri de Jean:
Voilà l'effet de l'argent.

Paul autrefois n'avait rien,
On disait: C'est un vaurien;
Mais depuis son héritage,
On dit: C'est un garçon sage
C'est le même garnement:
Voilà l'effet de l'argent.

Terminons ces traits divers,
Muse, et laissons là les vers :
Car un pinceau véridique
Ne peut braver la critique,
Si l'auteur n'est opulent :
Voilà l'effet de l'argent.

JOSEPH QUESNEL

MATHURIN, LE MAITRE D'ÉCOLE.

AIR :—*La bonne aventure, oh ! gué.*

Connaissez-vous Mathurin,
Le maître d'école ?
Cet aimable boute-en-train,
Du plaisir raffole ;
A table, en un gai repas,
Sa langue ne tarit pas
Sur la gaudriole,
Oh ! gué,
Sur la gaudriole !

Si l'un de ses écoliers,
Quelque tête folle,
Laissant livres et cahiers,
Fait la cabriole,
En pédagogue bénin,
Il rit avec le bambin,
Sur sa gaudriole,
Oh ! gué,
Sur sa gaudriole !

Il aime mieux sa gaîté
Que l'or du Pactole ;
De tout temps, la Liberté
Fut sa chère idole ;
Aussi, près de Jeanneton,
Il est très libre, dit-on,
Sur la gaudriole,
Oh ! gué,
Sur la gaudriole !

Il enseigne à ses marmots
  La sainte parole,
Leur citant fort à propos
  Mainte parabole ;
Après l'heure des leçons,
Il chante ou fait des chansons
  Sur la gaudriole,
    Oh ! gué,
  Sur la gaudriole !

Charitable et généreux,
  N'eût-il qu'une obole,
Il la donne au malheureux
  Qu'il plaint et console,
Puis, en lui serrant la main,
Il le déride au refrain
  D'une gaudriole,
    Oh ! gué,
  D'une gaudriole !

Il admire nos guerriers
  De Lodi, d'Arcole,
Mais préfère les lauriers
  De la casserole ;
Il livre assaut... mais aux plats ;
Son théâtre de combats,
  C'est la gaudriole,
    Oh ! gué,
  C'est la gaudriole !

Ami lecteur, passe-moi
  Cette faribole ;
La gaîté me sert de loi,
  Comme de boussole ;
Pour chasser le sombre ennui,
Je versifie aujourd'hui
  Sur la gaudriole,
    Oh ! gué,
  Sur la gaudriole !

A. Marsais.

LE CORBEAU VENGÉ.

AIR :—*Du tra la la.*

Vous qui connaissez tous la fable du corbeau,
Je viens à ce sujet vous conter du nouveau ;
Hier, en traversant la forêt de Sénart,
Je fus témoin, hélas ! de la mort du renard.
Sur l'air du tra la la la, (*bis.*)
Sur l'air du tra deri dera, tra la la.

Son papa, sa maman, ses frères, son cousin,
Etaient à ses genoux dans un cruel chagrin,
Lorsque le médecin, vieux renard de bon ton,
Déclara qu'il était mort d'une indigestion.
Sur l'air, etc.

Le père, honteux, confus, disait à ses enfants :
Nous allons tous passer pour de fameux gour-
[mands ;
Partout on nous dira : Messieurs, ce n'est pas
[beau
D'avoir pris le fromag' de ce pauvre corbeau.
Sur l'air, etc.

Quand la famille entière eut fini de pleurer,
Vite on se disposa pour aller l'enterrer.
Tous les renards en deuil, au nombre de cent
[dix,
Défilaient deux à deux chantant *De Profundis.*
Sur l'air, etc.

Sur la tombe arrivée la foule s'inclina,
Quand le mair' de l'endroit, tout en larmes,
[parla ;
Je n'sais pas c'qu'il a dit ; mais un fait bien cer-
[tain,
C'est que tous ils avaient le mouchoir à la main.
Sur l'air, etc.

Lorsque maître corbeau, sur un arbre perché,
S'écri' : Le voilà mort, je n'en suis pas fâché ;
Il m'a pris mon fromage et me l'a tout mangé,
Le destin l'a puni, le bon Dieu m'a vengé !
Sur l'air, etc.

MORALE.

La moral' de ceci, c'est que le bien d'autrui
Lorsqu'il est mal acquis, au lieu d'profiter, nuit,
Et que si le renard n'eut pas été fripon,
Il ne serait pas mort d'une indigestion.
Sur l'air, etc.

V. Baron.

LA MONTRÉALAISE,

CHANT D'UNION.

Dédié à tous les Canadiens amis du Progrès et de l'Union.

Francs Canadiens qu'on se réveille !
Debout ! il faut toujours agir.
Il faut que l'œil de tous surveille
L'œuvre que le temps fait surgir.
Pour continuer notre histoire
Il nous faut encor de la gloire.

CHŒUR.

Que de toute part
Flotte l'étendard
Qui des vieux abus doit miner le rempart
Et donner la Victoire.

De notre loi fondamentale
Faisons respecter le vouloir,
Point de restriction mentale,
De la part des gens au Pouvoir.
Que dans les pages de l'histoire
Les félons soient notés sans gloire...
Chœur.

La misère à la longue mine
A pas comptés suit l'ignorant ;
Chassons cette double vermine
Devenons un peuple savant.
La science tient dans l'histoire
La plus utile part de gloire !
Chœur.

De l'Angleterre et de l'Irlande,
Si beaucoup de nous sont venus,
Des races Bretonne et Normande,
Ceux de France sont descendus.
Ah ! confondons dans notre histoire,
Ces noms qui sont égaux en gloire !
Chœur.

Le Canada, terre chérie
Doit pour tous, Anglais et Français,
Devenir la seule Patrie
Qui pour nos fils ait des attraits.
Travaillons pour que notre histoire
Burine cette œuvre de gloire !
Chœur.

Aux génies de l'Angleterre,
Prenons le respect pour la loi ;
De ceux de notre vieille mère,
Gardons le langage et la Foi.
Et que notre part dans l'histoire,
Soit commune et riche de gloire !....
Chœur.

Fais régner sur notre Patrie
Dieu Puissant, père des mortels,
La paix, les Beaux-Arts, l'Industrie
Et le respect pour tes Autels.
Fais qu'il n'y ait dans notre histoire,
Jamais une page sans gloire.
Chœur.

 FELIX VOGELI.

LA LIBERTE, LA PATRIE ET L'HONNEUR.

AIR —*Du troubadour.*

O Canadien, qu'illustra le courage,
Viens à ma lyre inspirer de doux chants;
Ton nom toujours a bravé l'esclavage,
Ton bras armé fut l'effroi des tyrans.
Ta voix mâle et sonore,
Répèterait encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur!

Aimant la paix, fuis les yeux du sicaire
Qu'un fer en main, on lâche contre nous;
Mais si jamais un pacha téméraire
Vient à braver les lois et ton courroux,
Ta voix mâle et sonore
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur!

Quoi! voudrais-tu, sur le sol de tes pères,
Dans la poussière ensevelir ton front?...
N'entends-tu pas gémir leurs cimeterres,
Et leurs os bruire aux champs de Carillon?
Mais non! ta voix sonore
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur!

Salaberry conquit par sa vaillance
Ceux qui juraient d'ensanglanter nos champs;
Mais Papineau sait par son éloquence
Rompre, au sénat, les projets des méchants.
Ta voix mâle et sonore
Va répéter encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur!

Ce noble cri partout se fait entendre ;
Le peuple, enfin, veut reprendre ses droits.
Un an commence où plus d'un trône en cendre,
En s'éteignant, fera pâlir les rois.
A cet heureux présage
Que promet un autre âge,
Peuples, chantons ces mots chers à mon cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

LE GÉANT.

AIR :—*Venez, vous, dont l'œil étincelle.*

Il vint un géant à ma porte,
Un géant terrible et hautain ;
Son pied était lourd ; sa main forte
Tordait les arbres du chemin.
Le colosse en vain me menace ;
Bannissant mon premier émoi,
J'osai le regarder en face,
Et lui dis : " Que veux-tu de moi ?"

Le monstre, devenu pygmée,
A ces accens, tremble à son tour ;
Puis, son corps se change en fumée
Ondulant par le vent du jour.
Sa rouge prunelle est éteinte ;
Sa voix ne s'entend qu'à demi.
" Où, dis-je, en voyant tant de crainte,
" Où donc est ce fier ennemi ?"

Rien ne resta du géant sombre,
Qui semblait demander merci ;
Pas un point du ciel de son ombre
Ne fut un instant obscurci.
Ainsi s'écroulent les fantômes
Qui, souvent, arrêtent nos pas ;
Un souffle les brise en atômes ;
Narguons-les : ils n'existent pas.

TRADUIT DE C. MCKAY PAR J. LENOIR.

À LA CLAIRE FONTAINE.

Chant National.

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je me suis baigné ;
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublirai.

J'ai trouvé l'eau si belle
Que je me suis baigné,
Et c'est au pied d'un chêne,
Que je m'suis reposé,
Il y a longtemps, etc.

Et c'est au pied d'un chêne
Que je m'suis reposé,
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
Il y a longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait ;
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai ;
Il y a longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai,
Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer ;
Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer,
J'ai perdu ma maîtresse !
Sans pouvoir la trouver :
Il y a longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse,
Sans pouvoir la trouver;
Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai;
Il y a longtemps, etc.

Pour un bouquet de rose
Que je lui refusai;
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.
Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier;
Et que le rosier même
Fût dans la mer jeté.
Il y a longtemps, etc.

LE CANADIEN.

AIR :—*Mon père était pot.*

Le Canadien, traître à sa foi,
Aurait-il la manie,
D'oublier les mœurs et la loi,
De sa belle patrie?
Non! que la gaîté
Et l'urbanité
Règnent sur nos rivages :
Que chanson d'amour,
En ce joyeux jour,
Rappellent nos usages!

Parlerais-je de ces écrits,
Qui remplissent la presse,
Et ne font qu'aigrir les esprits,
Dans ces jours d'allégresse?
Que nos marguilliers,
Ou nos tenanciers
Gouvernent les fabriques;
Cela m'ennui' fort,
Et souvent m'endort:
La peste des rubriques!

Qu'un autre vante les attraits
Des filles d'Hibernie ;
Ou que l'anglaise, de ses traits,
Le mène à la folie ;
Pour moi le maintien,
Le doux entretien
De ma concitoyenne ;
Ses yeux, sa douceur,
Enchaînent mon cœur :
Vive la Canadienne !....

Ce sol a produit des héros ;
Il est peuplé de braves :
Il n'est sur terre aucuns drapeaux
Pour nous tenir esclaves.
Dans plus d'un endroit,
Plus de maint exploit
En est preuve brillante ;
Et de Châteauguay
Le jour signalé
Le souvenir m'enchante.

Honneur à nos législateurs !
Que de travaux utiles !....
Enfin nous voilà donc vainqueurs
De tous ces imbéciles,
Dont le fiel malin,
Et l'orgueil hautain,
Voulaient, sous leur domaine,
Et nous asservir,
Et nous abrutir :
Leur espérance est vaine.

O mon pays ! sois florissant,
Que tes jours soient prospères !
Ne pli' jamais ton front naissant,
Sous les mœurs étrangères !
Sans soins, sans soucis,
Les jeux et les ris,
Feront notre partage ;
Et que nos neveux
Soient toujours joyeux,
Jusqu'à leur dernier âge.

LE BEAU SEXE CANADIEN.

AIR :—*Charmants ruisseaux.*

L'air le plus pur, ces hivers sans nuages,
Nos beaux printemps, tout ne nous dit-il pas
Qu'un ciel ami, sur nos heureuses plages,
Sexe enchanteur, protège tes appas?
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

On voit souvent une belle étrangère,
Dont l'œil demande un tendre sentiment;
Mais ton regard, séduisante bergère,
L'offre et l'assure à ton heureux amant.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

L'on trouve en toi la gaîté des françaises,
Et la constance, et l'art de captiver;
Aimable belle, à tous quoique tu plaises,
Il n'en est qu'un que tu veuilles charmer.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

Jeunes beautés, une nouvelle année
Veut bien encor sourire à vos désirs;
Ah! profitons de sa courte durée,
Sachons goûter les rapides plaisirs.
Chantons l'amour, embellissons la vie,
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

BAPTISTE.

LES AMANTS MALHEUREUX.

AIR :—*Un Castel d'antique structure.*

Tandisque d'Isaure plaintive,
Azore quittait le séjour,
L'écho répétait, sur la rive,
Les doux accens de son amour.
Isaure, ô Isaure chérie !
Si du rivage tu m'entends,
Je reviendrai passer ma vie
Au bord du fleuve St. Laurent.

Il part, une brise légère
L'emmène, hélas ! sous d'autres cieux
Il voit une terre étrangère ;
Mais loin d'Isaure est-il heureux ?
Il veut encor voir sa patrie :
C'est là que le bonheur l'attend ;
Mais reverra-t-il son amie
Au bord du fleuve St. Laurent ?

Du malheur le chantre sauvage
Se fit entendre dans ce lieu.
Cruel destin, triste rivage,
Tu reçus son funeste adieu !
Adieu ! adieu ! ma fiancée !
Ah ! c'est envain que tu m'attends ;
Je meurs, je quitte ma pensée
Au bord du fleuve St. Laurent.

MARIA D.

L'AMÉRIQUE A LA FRANCE.

AIR :—*De Nostradamus.*

Vaillants français, pour notre indépendance
De vos aînés a brillé la valeur ;
Nous vous devons de la reconnaissance ;
Vous avez tous place dans notre cœur.
Neuf grands Etats, fiers de notre bannière,
Par vos aïeux (le fait est noble et beau)
Furent jadis tirés de la poussière, (8)
En leur honneur, buvons un verre d'eau.

Nous savons tous que Gilbert Lafayette,
D'un postillon empruntant les atours,
Quitta Paris sans tambour ni trompette
Et vint ici nous prêter son concours.
Pour nous donner cette féconde terre,
N'oublions pas qu'à son tour Rochambeau
Humilia l'étendard d'Angleterre....
A ces deux noms, buvons deux verres d'eau.

Après la paix, vos arts, votre industrie,
Votre commerce et vos vins généreux
Ont sur le sol de ma belle patrie
Versé de l'or et fait beaucoup d'heureux.
Aux étrangers New-York doit sa puissance,
A vous, Français, le pays son drapeau ;
Pour vous payer voici la Tempérance,
Cela vaut bien un triple verre d'eau !

FELIX VOGELI.

CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN.

Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;
Je viens encor, dans ma triste vieillesse,
Attendre ici vos guerriers triomphants.
Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
Sur ces remparts où je porte mes pas ? (*bis.*)
De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
Dis-moi, mon fils, (*bis.*) ne paraissent-ils pas ?

Qui nous rendra cette époque héroïque
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
Renouvelaient dans la jeune Amérique
Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?
Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,
Venaient combattre et mourir en soldats,
Qui redira leurs charges meurtrières ?
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Napoléon, rassasié de gloire,
Oublierait-il nos malheurs et nos vœux,
Lui, dont le nom, soleil de la victoire,
Sur l'univers se lève radieux ?
Serions-nous seuls privés de la lumière
Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?
O ciel ! qu'entends-je ? une salve guerrière !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Quoi ! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre
Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
Cet étendard que moi-même, naguère,
A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
Que n'ai-je, hélas ! au milieu des batailles,
Trouvé plutôt un glorieux trépas,
Que de le voir flotter sur nos murailles !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

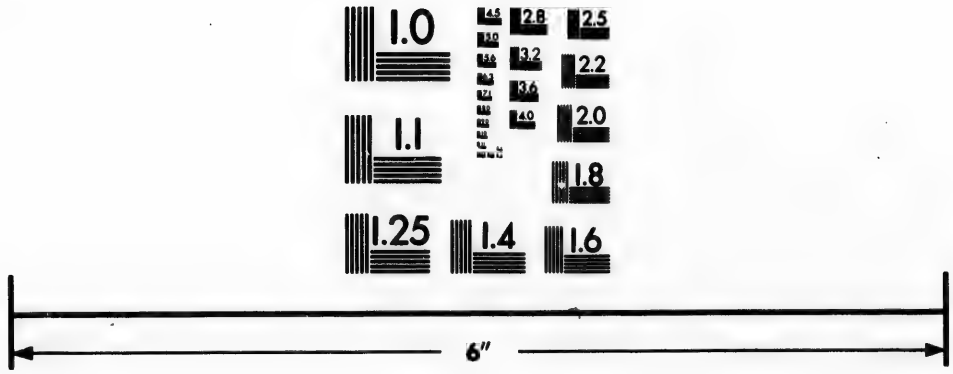
Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
Rougi depuis dans le sang de mon roi,
Ne porte plus aux rives étrangères
Du nom français la terreur et la loi.
Des trois couleurs l'invincible puissance
T'appellera pour de nouveaux combats ;
Car c'est toujours l'étendard de la France.
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Pauvre vieillard, dont la force succombe,
Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
Le saint espoir qui réveille ma voix.
Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
Ils reviendront ! et je n'y serai pas !

OCTAVE CREMAZIE

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

BOUTADE

CONTRE LE SIÈCLE PRESENT.

AIR :—*Au soin que je prends de ma gloire.*

Amis, à quoi bon la science,
Quand on ne voit que des faquins
Primer, malgré leur ignorance ?
Croyez-moi, brûlons nos bouquins.
Pourquoi se fatiguer la tête,
Et de cent choses la farcir ?...
En ce siècle il faut être bête,
C'est le moyen de réussir.

Ne pensez pas que le mérite,
Que la probité, les vertus
Aux honneurs vous mèneront vite...
Amis, tout cela ne sert plus !
Ramper et faire des courbettes,
Aux affronts savoir s'endurcir,
Tourner comme des girouettes,
C'est le moyen de réussir.

SECONDE PARTIE.

CHANTS FRANÇAIS.

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux riva-
[ges,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour ;
Ne pourrions-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir t'en souvient-il ? nous voguions en
[silence.
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les
[cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en
[cadence
Tes flots harmonieux.

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on [respire,
Tout dise : ils ont aimé!

LAMARTINE.

LA DAME BLANCHE.

AIR :—*Connu.*

D'ici voyez ce beau domaine
Dont les créneaux touchent le ciel ;
Une invisible châtelaine
Veille en tout tems sur ce castel.
Chevalier félon et méchant,
Qui tramez complot malfaisant,
Prenez garde, (*bis.*)
La dame blanche vous regarde,
La dame blanche vous entend.

Sous ces voûtes, sous ces tourelles,
Pour éviter les feux du jour,
Parfois gentilles pastourelles,
Redisent doux propos d'amour.
Vous, qui parlez si tendrement,
Jeune fillette, tendre amant,
Prenez garde, etc.

En tous lieux protégeant les belles,
Et de son sexe ayant pitié,
Quand les maris sont infidèles,
Elle en avertit leur moitié.
Perfide époux, cœur inconstant,
Qui trahissez votre serment,
Prenez garde, etc.

EDMOND ET CLÉMENCE.

AIR :—*Connu.*

Le jeune Edmond allait quitter Clémence ;
Le cri de guerre appelait sa valeur ;
Sentant déjà les tourmens de l'absence,
L'amante en deuil partageait sa douleur.
" Prends cette fleur, Edmond, lui disait-elle :
" Présent d'amour, rien ne doit la flétrir ;
" A ton retour, si ton cœur est fidèle,
" Tu me rendras la fleur du souvenir."

Il est allé bien loin de ce rivage
Où reste, hélas ! Clémence et le bonheur !
Penser de gloire enflamme son courage,
Penser d'amour fait palpiter son cœur.
Mais dans son cœur, amoureux de la gloire,
L'amie absente obtint plus d'un soupir.
Souvent ses pleurs, au sein de la victoire,
Vinrent mouiller la fleur du souvenir.

Sur le côteau l'ombre était descendue,
Près d'un vieux chêne, au murmure des vents,
Il crut entendre une voix bien connue
Dans les rameaux soupirer : " Je l'entends !"
Le lendemain, sur sa tige tremblante
Il voit la fleur se pencher et mourir...
Mais, pour Edmond, cette fleur expirante
Etait toujours la fleur du souvenir.

Il quitte enfin les rives étrangères ;
Dans sa patrie Edmond est de retour ;
L'amour l'attend sous le toit de ses pères ;
La gloire enfin va céder à l'amour.
Il vole aux lieux qu'habite son amie :
Sur une tombe il voit l'herbe fleurir...
Et c'était là qu'à jamais endormie,
Elle attendait la fleur du souvenir.

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

AIR :—*Connu.*

—La mer m'attend, je veux partir demain ;
Sœur, laisse-moi, j'ai vingt ans, je suis homme !
Je suis Breton, et je suis gentilhomme,
Sur l'océan je ferai mon chemin.
—Mais si tu pars, mon frère,
Que ferai-je sur terre ?
Toute ma vie à moi,
Tu sais bien que c'est toi !...
Oh ! ne vas pas loin de notre berceau !
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne ;
On vit toujours heureux à la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau !

—Sur un beau brick qui portera ton nom,
Je reviendrai, dans un an, capitaine ;
J'achèterai ces bois, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs dn canton !
—Mais n'as-tu pas, dit-elle,
Notre pauvre tourelle ?
Pour trésors, le bonheur ?
Pour t'aimer, tout mon cœur ?
Oh ! ne vas pas, etc.

Mais il partit, quand la foudre grondait ;
Dix ans passés : de lui point de nouvelle !
Près du foyer, sa compagne fidèle
Pleurait toujours et toujours attendait.
Un jour, à la tourelle,
Un naufragé l'appelle,
Lui demande un abri...
—C'est lui ? mon Dieu ! c'est lui !
—Oui, sœur, c'est moi ! je reviens au berceau ;
J'ai tant souffert, loin de toi, ma compagne !
Mais je l'oublie, en voyant ma montagne !
O ma Bretagne,
Que ton soleil est beau !

GUSTAVE LEMOINE.

LE CASTEL.

Un castel d'antique structure
Vit l'enfance du jeune Hermand :
Son cœur, guidé par la nature,
Aimait Adèle encore enfant.
Tous deux, dans ces lieux solitaires,
Coulaient en paix leurs premiers jours :
C'était le tombeau de leurs pères,
Et le berceau de leurs amours.

Mais bientôt la gloire cruelle
Appelle Hermand, il faut partir ;
Par ses larmes, la tendre Adèle
Espère encor le retenir.
Inutiles pleurs et prières,
Hermand renonce à ses beaux jours ;
Il fuit le tombeau de ses pères,
Et le berceau de ses amours.

Aux combats, trahi par son zèle,
Le brave Hermand est terrassé ;
Dans un soupir, le nom d'Adèle
Echappe à son cœur oppressé.
Ses peines seront moins amères,
S'il peut seulement quelques jours
Revoir le tombeau de ses pères,
Et le berceau de ses amours.

Arrivé près de son amie,
Il veut parler, mais c'est en vain ;
Il veut presser sa main chérie,
Il la presse, hélas ! il s'éteint.
Adèle ferme ses paupières,
La douleur termine ses jours ;
Ainsi le tombeau de leurs pères
Est le tombeau de leurs amours.

LA MARSEILLAISE

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (*bis.*)
Entendez-vous dans nos campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras,
Egorger vos fils, vos compagnes !
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos
[sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? (*bis.*)
Français, pour nous, ah ! quel outrage,
Quels transports il doit exciter ?
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos
[sillons.

Qnoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ? (*bis.*)
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos
[sillons.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis!
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix! (*bis.*)
Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos
[sillons.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups;
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous. (*bis.*)
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leurs mères!...
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons:
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos
[sillons.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés ne seront plus;
Nous y trouverons leur poussière,
Et la trace de leurs vertus. (*bis.*)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos
[sillons.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs ;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs ! (*bis.*)
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accens !
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos [sillons.

ROUGET DE LISLE.

LA NACELLE.

AIR :—*De mon berger volage.*

Batelier, dit Lisette,
Je voudrais passer l'eau ;
Mais, je suis bien pauvrette
Pour payer le bateau.
Colin dit à la belle :
Venez, venez toujours : (*bis.*)
Et vogue la nacelle (*bis.*)
Qui porte nos amours. (*bis.*)

—Je m'en vais chez mon père,
Dit Lisette à Colin.
—Eh bien, crois-tu, ma chère,
Qu'il m'accorde ta main ?
—Ah ! répondit la belle,
Osez, ôsez toujours ;
Et vogue la nacelle, etc.

Après le mariage,
Toujours dans son bateau,
Colin fut le plus sage
Des maris du hameau ;
A sa chanson fidèle
Il répéta toujours :
Et vogue la nacelle
Qui porte nos amours.

PETITE FLEUR DES BOIS.

ROMANCE DE F. MASINI.

Petite fleur des bois
Toujours, toujours cachée,
Longtemps je t'ai cherchée
Dans les près, dans les bois,
Pour te dire une fois
Ce mot, ce mot suprême :
Oh ! je t'aime, je t'aime,
Petite fleur des bois. (*bis.*)

Ta naïve beauté,
N'offre rien de frivole,
De ta blanche corole,
Tombe la volupté.
Aussi chaste et divine,
Où ma lèvre s'incline,
Sans trouver ces douleurs
Qui font verser des pleurs. (*bis.*)
Petite fleur, etc.

Tout forme nos liens ;
Dans un rayon de flamme
Je te verse mon âme,
Tes plaisirs sont les miens.
J'aime l'oiseau qui chante
L'aube rafraîchissante,
La mouche aux aîles d'or
Reprenant son essor.
Petite fleur, etc.

Celle qui sait charmer
Porte un nom qu'on adore ;
Le tien, elle l'honore,
Comment ne pas l'aimer.
Te chercher dans l'absence
T'apporter ma souffrance,
Te dire sois à moi
Et m'enivrer de toi.
Petite fleur, etc.

MA BRETAGNE.

ROMANCE.

Quand je vous vois sous cet ombrage
Où vous chantez heureux,
Je vais seul au loin sur la plage,
Rêver à d'autres cieux.
Je pense à ma pauvre Bretagne,
Où l'on pleure en chantant,
Je pense aux airs de la montagne
Que mon cœur aime tant.
Oui, je préfère, amis,
Les doux refrains de mon pays...
Oui, je préfère, amis,
Les doux refrains de mon pays !
Quand reverrai-je ma Bretagne
Que mon cœur (*bis*) aime tant !

Lorsque là-bas, sous les charmilles,
Où vous dansez joyeux,
Je regarde ces blondes filles,
Des pleurs voilent mes yeux.
Mais autrefois dans ma Bretagne,
Toujours, toujours content,
J'allais danser sur la montagne
Que mon cœur aime tant ! (*bis.*)
Oui, je préfère, etc.

Quand vous passez dans la prairie,
En cueillant chaque fleur,
Je rêve à cette fleur chérie
Que j'ai là sur mon cœur :
Elle me vient de la Bretagne
Où le bonheur m'attend,
Elle a fleuri sur la montagne
Que mon cœur aime tant ! (*bis.*)
Oui, je préfère, etc,

E. Barateau.

LA VARSOVIENNE.

Il s'est levé, voici le jour sanglant ;
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance !
Dans son essor, voyez notre aigle blanc
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France.
Au soleil de juillet, dont l'éclat fut si beau,
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie :
Pour ma noble patrie,
Liberté, ton soleil ou la nuit du tombeau !

Polonais, à la baïonnette !
C'est le cri par nous adopté ;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette !
Vive la liberté !

" Guerre !... A cheval, Cosaques des déserts !
" Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle. [verts ;
" Point de Balkans : ses champs nous sont ou-
" C'est au galop qu'il faut passer sur elle."
Halte ! n'avancez pas : ses Balkans sont nos [corps ;
La terre où nous marchons ne porte que des [braves,
Rejette les esclaves,
Et de ses ennemis ne garde que les morts.
Polonais, etc.

Pour toi, Pologne, ils combattront tes fils,
Plus fortunés qu'au temps où la victoire
Mêlait leur cendre aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'écroula sous leur gloire.
Des Alpes au Thabor, de l'Ebre au Pont-Euxin,
Ils sont tombés, vingt ans, sur la rive étrangère ;
Cette fois, ô ma mère !
Ceux qui mourront pour toi dormiront sur ton [sein.
Polonais, etc.

Viens, Kosciuszko, que ton bras frappe au
Cet ennemi qui parle de clémence ; [cœur
En avait-il, quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense ?
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua
Cette terre en a soif, qu'elle en soit arrosée :
Faisons sous sa rosée
Reverdir les lauriers des martyrs de Praga.
Polonais, etc.

Allons, guerriers, un généreux effort !
Nous les vaincrons ; nos femmes les défient.
O mon pays, montre au géant du Nord
Le saint anneau qu'elles te sacrifient.
Que par notre victoire il soit ensanglanté ;
Marche, et fais triompher au milieu des batailles
L'anneau des fiançailles,
Qui l'unit pour toujours avec la liberté.
Polonais, etc.

A nous, Français ! les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services !
A Marengo, le fer la sillonna ;
De Champ-Aubert comptez les cicatrices.
Vaincre et mourir ensemble autrefois fut si doux !
Nous étions sous Paris... Pour de vieux frères
N'aurez-vous que des larmes ? [d'armes
Frères, c'était du sang que nous versions pour
Polonais, etc. [vous !

O vous, du moins, dont le sang glorieux
S'est, dans l'exil, répandu comme l'onde,
Pour nous bénir, mânes victorieux,
Relevez-vous de tous les points du monde !
Qu'il soit vainqueur, ce peuple ; ou martyr
[comme vous
Sous le bras du géant, qu'en mourant il retarde,
Qu'il tombe à l'avant-garde,
Pour couvrir de son corps la liberté de tous.
Polonais, etc.

Sonnez, clairons ! Polonais, à ton rang !
Suis sous le feu ton aigle qui s'élance.
La liberté bat la charge en courant,
Et la victoire est au bout de ta lance.
Victoire à l'étendard que l'exil ombragea
Des lauriers d'Austerlitz, des palmes d'Idumée !
Pologne bien-aimée,
Qui vivra sera libre, et qui meurt l'est déjà !
Polonais, etc.

C. Delavigne.

NE M'AIME PAS, MAIS LAISSE-MOI T'AIMER.

Tu veux savoir d'où vient que je t'adore !
Ne connais-tu ni tes traits, ni tes yeux,
Ni cette voix que l'on écoute encore,
Lorsque se tait ton chant mélodieux ?
En refusant de croire à ma tendresse,
D'un froid dédain ta fierté peut s'armer.
Quitte avec moi les détours et l'adresse ;
Ne m'aime pas ; mais laisse-moi t'aimer.

Ah ! si jamais tu partageais ma flamme,
Si tu m'ouvrais et tes bras et ton cœur ;
Vingt ans de maux qui pèsent sur mon âme
Disparaîtraient dans un jour de bonheur,
Mais je conçois l'amour sans espérance,
Il est cruel, mais pourtant peut charmer.
Pardonne-moi mes pleurs et ma souffrance.
Ne m'aime pas ; mais laisse-moi t'aimer.

Si je consens à ton indifférence,
Je ne veux pas qu'un autre ait ton amour.
Je puis me plaindre et souffrir en silence,
Sans que l'espoir meure en moi sans retour.
Laisse à mon cœur cette douce chimère,
Ce rêve heureux ne doit pas t'alarmer,
Je me dirai ; mais seule avec mystère,
N'aime-t-on pas, quand on permet d'aimer ?

LE BEAU DUNOIS.

AIR :—*L'hyménée nous rassemble.*

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits.
Faites, reine immortelle,
Lui dit-il en partant,
Que j'aime la plus belle, } *bis.*
Et sois le plus vaillant.

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte son seigneur.
Aux nobles vœux fidèle,
Il dit en combattant :
" Amour à la plus belle, } *bis.*
" Honneur au plus vaillant !

" Je te dois la victoire,
" Dunois, dit son seigneur.
" Puisque tu fais ma gloire,
" Je ferai ton bonheur.
" De ma fille Isabelle
" Sois l'époux à l'instant :
" Car elle est la plus belle, } *bis.*
" Et toi le plus vaillant."

A l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui doit les rendre heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait, en les voyant :
" Amour à la plus belle ! } *bis.*
" Honneur au plus vaillant !"

DE LABORDE.

CHANSON DE TABLE.

De cette agréable maison
J'aime le maître et la maîtresse :
A leur santé je m'intéresse,
Et j'en ai plus d'une raison.
Chantons, amis, chantons leur gloire.
Tous deux différemment ont l'art de nous char-
L'un fait boire, [mer :
L'autre fait aimer.

La maîtresse, par ses beaux yeux,
Met tous les cœurs dans l'esclavage ;
Son époux charmant les soulage
Par un nectar délicieux.
Chantons, amis, etc.

L'abondance règne chez eux,
Sans nuire à la délicatesse :
On y boit le vin sans ivresse ;
L'amour est réduit à des vœux.
Chantons, amis, etc.

La franchise, ce don divin,
Paraît peinte sur leur visage :
L'esprit, le cœur et le langage,
Chez eux tout est franc, jusqu'au vin.
Chantons, amis, etc.

A leur table on voit refleurir
La liberté de nos ancêtres,
Et l'on n'y reconnaît les maîtres
Qu'au soin qu'ils ont de nous servir.
Chantons, amis, etc.

Aux vertus d'un couple si bon
Que chacun de nous applaudisse :
Que tout ici se réunisse,
Pour célébrer leur union.
Chantons, amis, etc.

LA SOUVENANCE.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ;
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ?
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie ?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène pressait sur son cœur
Mon cœur ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours ! CHATEAUBRIAND.

LA CHANSON DE L'HIVER.

Mon bon hiver, vieux et morose,
Je te préfère par instants
A ce petit blondin tout rose
Que l'on appelle le printemps.
Il a le semeur dans la plaine,
Toi, le bûcheron, sombre hiver ;
Il met la sêve dans le chêne,
Et toi, la coignée et le fer.
Mais ton bois mort flambe et pétille ;
Si la musique du pinson
Qui fait défaut, la jeune fille
Lui chante un air de Clapisson.

Pour les villas, fraîches et belles,
Le printemps dépeuple Paris ;
Il nous rend bien les hirondelles,
Mais il disperse nos amis.
Si juin nous prend ces infidèles,
Le bon janvier les fait rentrer ;
Dans l'air on voit battre moins d'aîles,
On a plus de mains à serrer.
Près du feu brûlant sous le marbre,
On se retrouve avec bonheur ;
La feuille peut tomber de l'arbre,
Mais l'amitié nous reste au cœur.

Le printemps, à l'église, effeuille
Les roses de la Fête-Dieu,
Et pour les morts, novembre ceuille
Les immortelles, fleurs d'adieu.
Pour la Vierge pleine de grâce,
Mai fleurit ; décembre a Noël.
Alors la charité remplace
Le soleil qui pâlit au ciel ;
Elle ouvre son manteau bien ample,
Aux greniers allume un feu clair.
Ce fut pour lui donner l'exemple
Que Jésus naquit dans l'hiver.

ANAÏS SEGALAS.

LE CHAPELET DU BONHOMME.

AIR :—*On dit partout que je suis bête.*

Sur le chapelet de tes peines,
Bonhomme, point de larmes vaines.
—N'ai-je point sujet de pleurer ?
Las ! mon ami vient d'expirer.
—Tu vois là-bas une chaumine :
Cours vite en chasser la famine ;
Et perds en route, grain à grain, } *bis.*
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, plainte nouvelle.
Bonhomme, où ta blessure est-elle ?
—Las ! il me faut encor pleurer :
Mon vieux père vient d'expirer.
—Cours ! Dans ce bois on tente un crime :
Arrache aux brigands leur victime ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, peine plus grande.
Bonhomme, les maux vont par bande.
—Las ! j'ai bien sujet de pleurer :
Ma compagne vient d'expirer.
—Vois-tu le feu prendre au village !
Cours l'éteindre par ton courage ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, douleur extrême.
Bonhomme, on rejoint ceux qu'on aime.
—Laissez-moi, laissez-moi pleurer :
Las ! ma fille vient d'expirer.
—Cours au fleuve, un enfant s'y noie.
D'une mère sauve la joie ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Plus tard enfin, douleur inerte.
Bonhomme, est-ce quelque autre perte ?
—Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer :
Las ! je sens ma force expirer.
—Va réchauffer une mésange
Qui meurt de froid devant ta grange ;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Le bonhomme enfin de sourire,
Et son oracle de lui dire :
Heureux qui m'a pour conducteur !
Je suis l'ange consolateur.
C'est la Charité qu'on me nomme.
Va donc prêcher ma loi, Bonhomme,
Pour qu'il ne reste plus un grain } *bis.*
Au noir chapelet du chagrin. }

BERANGER.

PLAISIR D'AMOUR.

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie,
J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie :
Elle me fuit, et prend un autre amant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment :
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Tant que cette eau coulera lentement
Vers le ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me répétait Sylvie :
L'eau coule encore, elle a changé pourtant,
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment :
Chagrin d'amour dure toute la vie.

FLORIAN.

LE PAYSAN LUCAS.

AIR :—*Connu.*

Ainsi, content dans sa chaumière,
Au lieu d'accuser le destin,
Lucas égayait sa misère,
Chantant ce consolant refrain ;
Mais, à la fin de son ouvrage,
Le soir amenant le repos,
Lucas regagnait son village,
Chantant, en portant ses fagots :
" Dans cette vie, (*bis.*)
" Où tout varie, (*bis.*)
" Où chaque pas, (*bis.*)
" Mène au tombeau, (*bis.*)
" Portons gaîment
" Notre fardeau, (*bis.*)
" Portons gaîment (*bis.*)
" Notre fardeau.

Un des fils qui faisait sa gloire
Voulait défendre son pays ;
Mais, hélas ! bientôt la victoire
A maltraité ses favoris.
Du sort méprisant les injures,
En route, le jeune héros
De lauriers couvrait sa blessure,
Fredonnant, le sac sur le dos :
Dans cette vie, etc.

Pauvres, qui guettez l'espérance
Et n'obtenez que la pitié ;
Martyrs d'une noble vaillance,
Qu'elle n'a nourris qu'à moitié ;
Vieillards, que la tombe muette
Avec effroi repousse encor ;
Bergers, qui portez la houlette,
Rois, qui portez le sceptre d'or,
Dans cette vie, etc.

Il est prouvé que sur la terre
Chacun a son lot de douleur ;
Tout n'est pas peine à la chaumière,
Au palais, tout n'est pas bonheur ;
La crainte assiége la richesse,
Le pauvre y trouve maint écueil ;
L'amour a ses jours de tristesse,
Et la gloire a ses jours de deuil.
Dans cette vie, etc.

LES HIRONDELLES.

Que j'aime à voir les hirondelles,
A ma fenêtre tous les ans
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printemps !
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours ;
Ce n'est qu'à des amans fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits :
Partons, partons, se disent-elles ;
Fuyons la neige et les autans :
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
Ils sont toujours dans le printems.

Si par malheur dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur, et d'amour,
Tandis que son amant fidèle
Près de là meurt le même jour.

FLORIAN.

V'LA C'QUE C'EST QUE L'CARNAVAL.

Momus agite ses grelots
Comus allume ses fourneaux,
Bacchus s'enivre sur sa tonne,
Pallas déraisonne,
Appollon détonne ;
Trouble divin, bruit infernal...
V'là c'que c'est que l'carnaval.

Carosses pleins vont par milliers,
Regorgeant dans tous les quartiers ;
Dedans, dessus, devant, derrière,
Jusqu'à la portière,
Quelle fourmillière !
Des fous on croit voir l'hôpital...
V'là c'que c'est que l'carnaval.

Un char pompeusement orné,
Présente à notre œil étonné
Quinze poissardes, qu'avec peine
Une rosse traine :
Jupiter les mène ;
Un cul-de-jatte est à cheval...
V'là c'que c'est que l'carnaval.

Mercure veut rosser Jeannot ;
On crie à la garde aussitôt,
Et chacun voit de l'aventure,
Le pauvre Mercure
A la préfecture
Couché... sur un procès-verbal...
V'là c'que c'est que l'carnaval.

Profitant aussi des jours gras,
Le traiteur déguise ses plats,
Nous offre vinaigre en bouteille,
Ragoût de la veille,
Daube encor plus vieille.
Nous payons bien, nous soupons mal...
V'là c'que c'est que l'carnaval.

Un bœuf, à la mort condamné,
Dans tout Paris est promené :
Fleurs et rubans parent sa tête :
On chante, on le fête,
Et, la ronde faite,
On tue, on mange l'animal...
V'là c'que c'est que l'carnaval.

Quand on a bien ri, bien couru,
Bien chanté, bien mangé, bien bu,
Mars d'un fripier reprend l'enseigne,
Pluton son empeigne,
Jupiter son peigne ;
Tout rentre en place, et bien ou mal
V'là c'que c'est que l'carnaval.

DESAUGIERS.

NI JAMAIS, NI TOUJOURS.

AIR :—*Connu.*

Je n'aimerai jamais
Disait une écaillère ;
Ce sont de vains projets,
Répond un militaire ;
Ni jamais, ni toujours,
N'est la devise des amours.

Moi je veux vous aimer,
Dit le troupier fidèle,
Toujours, et vous jurer,
Ne jurez point, dit-elle ;
Ni jamais, ni toujours,
N'est la devise des amours.

Hélas ! quelle leçon !
La belle fut sensible ;
L'amant de garnison
Changea : c'est bien possible !
Ni jamais, ni toujours,
N'est la devise des amours.

LA BELLE HORTENSE.

AIR :—*Depuis longtemps, j'ai trois mots à vous dire.*

La belle Hortense, au fond d'un vert bocage,
Rêvait un jour seule sur le gazon.
La belle Hortense au printems de son âge,
Ne connaissait de l'amour que le nom.

Je vois là bas errer dans la prairie,
De fleur en fleur le papillon léger,
Abandonner celle qu'il a chérie ;
Ainsi que lui tout amant peut changer.

J'ai vu souvent pour un berger volage,
J'ai vu gémir d'innocentes beautés :
Elles fuyaient tous les jeux du village,
Pour des ingrats toujours trop regrettés.

Ainsi parlait cette jeune bergère ;
Amour l'entend, amour s'en vengera :
Il tient déjà dans sa main meurtrière,
Le trait fatal dont il la percera.

LA MANOLA.

De l'Aragon, de la Castille,
Toi, que l'on dit la plus gentille,
Accours vers nous, sous ta mantille,
Pourquoi tarder O Juanetta !
N'entends-tu pas les farandoles,
Les vives danses espagnoles
Des Manolas jeunes et folles
Au loin chantant, dansant déjà ?
Allons ma belle, allons ma reine,
Vite au Padro ! chacun est là
Prêt à fêter la souveraine
De la Jota Aragonésa,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Prêt à fêter la souveraine,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
De la Jota Aragonésa.

Ne sais-tu pas que la Murcie ?
Que Grenade et l'Andalousie ?
Ont envoyé la plus jolie
Des Manolas pour la Jota ?
Allons enfant, la nuit nous gagne,
Déjà Madrid est en campagne
Pour voir danser la fleur d'Espagne
Qui ne vaut pas ma Juanetta !
Allons ma belle, etc.

Mais tout se tait dans ta demeure,
La brise seule arrive et pleure
Dans les grands arbres qu'elle effleure,
Tout est silence et je suis là !
Quand une voix douce et gentille
Sortit du fond de la charmille,
Soudain parut la jeune fille,
Qui répondit : Oui, me voilà !...
Puis au Padro vite on l'entraîne ;
Et Juanetta la Manola
Comme toujours resta la reine
De la Jota Aragonésa,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Comme toujours resta la reine,
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
De la Jota Aragonésa.

C. Bourget.

LA ROMANCE DU CID
OU
LA FOLIE D'ESPAGNE.

Prêt à partir pour la rive africaine,
Le Cid armé, tout brillant de valeur,
Sur sa guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur.

Chimène a dit : va combattre le Maure ;
De ce combat surtout reviens vainqueur.
Oui, je croirai que Rodrigue m'adore,
S'il fait céder son amour à l'honneur.

Donnez, donnez et mon casque et ma lance !
Je veux montrer que Rodrigue a du cœur :
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie,
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans le vallon de notre Andalousie,
Les vieux chrétiens conteront ma valeur.
Il préféra, diront-ils, à la vie,
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.

CHATEAUBRIAND.

LA PRIÈRE DU CHÂTELAIN.

AIR :---*Quand je veux chasser la tristesse.*

Déjà le vent du soir soupire
Dans les vieux débris de la tour ;
Déjà le flot du lac expire,
En murmurant la fin du jour ;
Mais on dirait qu'à la rivière
L'écho redit un chant lointain.
Ecoutez bien, c'est la prière
Du châtelain.

Le pâtre, sur sa mandoline,
Module ses refrains d'espoir ;
L'airain sacré de la colline
Annonce l'angelus du soir ;
Tandis qu'on prie à la chaumière,
Au loin résonne un chant lointain.
Ecoutez bien, etc.

Là-bas, il est dans la vallée,
Au bois où souffle le zéphir ;
Il prie au pied d'un mausolée,
Tombe chère à son souvenir.
Sa voix se mêle avec mystère
Aux chansons du hameau voisin.
Ecoutez bien, etc.

LA PETITE MENDIANTE.

AIR :—*Connu.*

C'est la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain :
Donnez à la pauvre innocente !
Donnez vite, car elle a faim !
Ne rejetez pas ma prière :
Votre cœur vous dira pourquoi. (*bis.*)
J'ai six ans, je n'ai plus de mère,
J'ai faim ! ayez pitié de moi !

Hier, c'était fête au village :
A moi personne n'a songé ;
Chacun dansait sous le feuillage.
Hélas ! et je n'ai pas mangé !
Pardonnez-moi si je demande :
Je ne demande que du pain. (*bis.*)
Du pain ! je ne suis pas gourmande ;
Ah ! ne me grondez pas, j'ai faim !

N'allez pas croire que j'ignore
Que dans ce monde il faut souffrir ;
Mais je suis si petite encore !
Oh ! ne me laissez pas mourir !
Donnez à la pauvre petite ;
Vous verrez comme elle priera ! (*bis.*)
Elle a faim : donnez, donnez vite ;
Donnez, quelqu'un vous le rendra !

Si ma plainte vous importune,
Eh bien ! je vais rire et chanter.
De l'aspect de mon infortune
Je ne dois pas vous attrister.
Quand je pleure, l'on me rejette ;
Chacun me dit : " Eloigne-toi !"
Ecoutez donc ma chansonnette :
Je chante, ayez pitié de moi !

BOUCHER DE PERTHES.

CE QUE DISAIT JEAN.

AIR :—*Mon père était pot.*

(*A dix ans.*)

Jean disait : Ce sont les niais
Qui s'en vont à l'école ;
On ne m'y grondera jamais,
J'en donne ma parole.
Vraiment on peut bien,
En n'apprenant rien,
Vivre l'âme contente ;
Pour moi, Dieu merci,
Je vais faire ainsi,
Malgré ma bonne tante.

(*A vingt ans.*)

Jean disait : C'est un grand malheur,
Croyez en ma parole,
D'être insoumis, triste et menteur,
Quand on parle d'école !
Ecoutez-moi bien :
Quand on ne sait rien,
L'avenir épouvante.
Ne m'imitez pas :
J'ai mal fait, hélas !
De rire de ma tante.

TH. DERIVE.

ROMANCE DU SAULE.

Au pied d'un saule assise tristement,
Voyant couler le ruisseau qui murmure,
La belle Isaure, en pleurant son injure,
Croyait ainsi parler à son amant :
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Qui peut causer tes soupçons outrageans ?
Ingrat, je t'aime, et tu me crois parjure,
On t'a trompé, tu verras l'imposture ;
Tu la verras, il ne sera plus temps.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

La rose nait, fleurit, et sent flétrir
Presque aussitôt sa couleur vive et pure.
Comme elle ! hélas ! je n'eus dans la nature
Que deux instants pour t'aimer et mourir.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Si d'un poignard l'horreur armait ta main,
Où chercherai-je une retraite sûre ?
Saule chéri qu'a creusé la nature,
Ah ! par pitié cache-moi dans ton sein !
Chantez le Saule et sa douce verdure.

Mais le jour baisse, et l'air s'est obscurci :
J'entends crier l'oiseau de triste augure ;
Ces verts rameaux penchent leur chevelure,
Ce Saule pleure, et moi je pleure aussi.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta.
Tout resta mort, muet dans la nature ;
Le vent sans bruit, le ruisseau sans murmure ;
Jamais depuis Isaure ne chanta.
Chantez le Saule et sa douce verdure.

D'Isaure enfin quel fut le triste sort ?
Comment conter cette horrible aventure ?
Son amant vint dans une nuit obscure,
Et sous ce Saule il lui donna la mort.
Saule, ah ! de pleurs couvre au moins sa bles-
[sure.

DUCIS.

L'ENFANT AU BERÇEAU.

AIR :—*Humble cabane de mon père.*

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors ; mille songes volages,
Amis paisibles du sommeil,
Te peignent de douces images,
Jusqu'au moment de ton réveil.

Espoir naissant de ta famille,
Tu fais son destin d'un souris ;
Que sur ton front la gaîté brille,
Tous les fronts sont épanouis.

Tout plait à ton âme ingénue :
Sans regrets, comme sans désirs,
Chaque objet qui s'offre à ta vue
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,
Tu n'as point de longues douleurs,
Et l'on voit ta bouche sourire
A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la faiblesse,
Tu nous attaches à ta loi,
Et jusqu'à la froide vieillesse,
Tout s'attendrit autour de toi.

Que ne peut l'image touchante
Du seul âge heureux parmi nous !
Ce jour peut-être où je le chante,
De mes jours est-il le plus doux ?

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur !
Ah ! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

BERQUIN.

DU TEMPS QUE LA REINE BERTHE FILAIT.

Le bon temps que c'était, (*bis.*)
Du temps que la reine Berthe filait
Le bon temps que c'était, (*bis.*)
Du temps que la reine Berthe filait.

Dans ce temps de miracles
Les docteurs guérissaient
Sans brevet
Et comme des oracles,
Les avocats parlaient
Sans bonnet.
Les rois, quel temps prospère
Alors avaient à faire
Que leurs quatre repas
Et se croiser les bras
Mais cela se passait,
Du temps que la reine Berthe filait,
Le bon temps que c'était, etc.

Un preux en Palestine
Qui partait triomphant
Et charmant
Avec une autre mine,
Revenait grisonnant,
Mais constant
Il retrouvait sa belle
Après vingt ans fidèle,
Qui très patiemment
L'attendait en filant.
Mais... Mais, etc.

Après son mariage,
Le bon sire brodait
Tricottait
Faisant dans son ménage
Ce que femme voulait
Le pauvret !
Et s'il était rebelle,
Aux ordres de la belle,
Vite sous les verroux !
Et l'époux filait doux.
Mais... Mais, etc.

G. Lemoine.

CHANT DU BARDE.

Femme sensible, entends-tu le ramage
De ces oiseaux qui célèbrent leurs feux ?
Ils font redire à l'écho du rivage :
Le printemps fuit, hâtez-vous d'être heureux.

Vois-tu ces fleurs, ces fleurs qu'un doux zéphire
Va caressant de son souffle amoureux ?
En se fanant, elles semblent te dire :
Le printemps fuit, hâtez-vous d'être heureux.

Moment charmant d'amour et de tendresse,
Comme un éclair vous fuyez à nos yeux ;
Et tous les jours perdus dans la tristesse
Nous sont comptés pour des jours très heureux.

HOFFMANN.

LA SAVOYARDE.

AIR :—*Connu.*

Tu vas quitter notre montagne,
Pour t'en aller bien loin, hélas !
Et moi, ta mère et ta compagne,
Je ne pourrai guider tes pas !
L'enfant que le ciel vous envoie,
Vous le gardez, gens de Paris ;
Nous, pauvres mères de Savoie,
Nous le chassons loin du pays.
En lui disant : Adieu !
A la grâce de Dieu !
Adieu ! à la grâce de Dieu !

Ici commence ton voyage :
Si tu n'allais pas revenir !
Ta pauvre mère est sans courage,
Pour te quitter, pour te bénir.
Travaille bien, fais ta prière :
La prière donne du cœur ;
Et quelquefois pense à ta mère,
Cela te portera bonheur.
Va, mon enfant, adieu ! etc.

Il s'en va donc par la val'[illegible],
Gagner son pain sous d'autres cieux
Longtemps, longtemps et désolée,
Sa mère le suivit des yeux ;
Mais lorsque sa douleur amère
N'eut plus son cher fils pour témoin,
Elle pleura, la pauvre mère,
L'enfant, qui lui disait de loin :
Ma bonne mère, adieu ! etc.

ROMANCE D'ESTELLE.

Ah ! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage ;
C'est mon ami, rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi.

Si par sa voix tendre et plaintive
Il charme l'écho de nos bois ;
Si les accents de son hautbois
Rendent la bergère pensive ;
C'est encor lui : rendez-le moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir ;
Si sans jamais faire rougir,
Sa gaieté fait toujours sourire ;
C'est encor lui : rendez-le moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si passant près de sa chaumière,
Le pauvre en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère ;
Oh ! c'est bien lui : rendez-le moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

FLORIAN.

LUCIE ET LUBIN.

ROMANCE.

AIR :—*Tu croyais en aimant Colette.*

Ecoutez-moi, faciles belles,
Apprenez à fuir les trompeurs ;
Ecoutez, amans infidèles,
La peine due aux suborneurs.

Luci, des filles de Vincennes,
Etait la plus riche en attraits ;
Jamais l'eau pure des fontaines
Ne réfléchit de plus beaux traits.

Hélas ! des peines trop cuisantes,
Hélas ! un amoureux souci
Vint ternir les roses brillantes
Sur le teint vermeil de Luci.

Vous avez vu souvent l'orage,
Qui courbait les lys d'un jardin !
De ces lys elle était l'image,
Et déjà penchait vers sa fin.

Par trois fois on entend la cloche
Dans le silence de la nuit ;
Par trois fois le corbeau s'approche,
Frappe aux vitres, crie et s'enfuit.

Ce cri, cette cloche cruelle,
Luci comprit tout aisément ;
Aux filles en pleurs autour d'elle,
Elle dit ces mots en mourant :

Chères compagnes, je vous laisse ;
Une voix semble m'appeler ;
Une main que je vois sans cesse
Me fait signe de m'en aller.

L'ingrat que j'avais cru sincère,
Me fait mourir, si jeune encor.
Une plus riche a su lui plaire ;
Moi qui l'aimais, voilà mon sort !

Ah ! Lubin ! ah ! que vas-tu faire !
Rends-moi mon bien, rends-moi ta foi.
Et toi, que son cœur me préfère,
De ses baisers détourne-toi.

Dès le matin en épousée
A l'église il te conduira ;
Mais homme faux, fille abusée,
Songez que Luci sera là.

Filles, portez-moi vers ma fosse ;
Que l'ingrat me rencontre alors,
Lui, dans son bel habit de noce,
Et Luci, sous le drap des morts.

Elle expire ; on creuse sa fosse,
Et l'époux la rencontre alors,
Lui dans son bel habit de noce,
Et Luci sous le drap des morts.

Que devient-il ? son cœur se serre,
Un froid mortel vient le transir :
Qu'a-t-il vu ? Luci qu'on enterre,
Et Luci qu'il a fait mourir.

Il tombe, chacun se disperse ;
L'épouse fuit loin de ce deuil.
Lubin baigné des pleurs qu'il verse,
Reste éperdu sur le cercueil.

Vaine et tardive repentance !
Pleurant ses premières amours,
Aux suites de son inconstance
Il ne survécut que deux jours.

Près de son amante fidèle
Les bergers l'ont porté, dit-on ;
Et Lubin repose avec elle,
Couvert par le même gazon.

Leur tombe reçoit mille offrandes
Deux à deux les amans constans
S'en viennent l'orner de guirlandes,
Au retour de chaque printems.

Vois cette pierre, amant volage
Et crains un semblable destin ;
Avant que ton cœur se dégage,
Souviens-toi du sort de Lubin.

LEMIERRE.

LA MARGUERITE.

AIR :—*Humble cabane de mon père.*

Oh ! conservez la Marguerite,
Humble fleur, symbole d'amour ;
En l'effeuillant, pauvre petite,
Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

Pitié donc, oh ! pitié pour celle
Qui vient dans l'arrière-saison.
Retenez votre main cruelle,
A vous appelez la raison.

Le doute glace la pensée,
Ne doutez donc plus, c'est mourir.
L'âme que l'amour a blessée
D'espérance doit se nourrir.

Pourquoi dépouiller sa corolle
Des fleurons qui l'ornent si bien ?
En perdant sa blanche auréole
Marguerite ne dit plus rien.

LES FEUILLES MORTES.

Mes jours sont condamnés ! je vais quitter la
[terre !
Il faut vous dire adieu, sans espoir de retour !
Vous, qui pleurez, hélas ! bel ange tutélaire,
Laissez tomber sur moi vos doux regards d'a-
[mour !
Du céleste séjour entr'ouvrez-moi les portes
Et, du Maître Eternel pour adoucir la loi,
Quand vous verrez tomber, tomber les
[feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu
[pour moi. } *bis*

Oui, le premier printemps va fleurir sur ma
[tombe ;
Oui, ce jour qui m'éclaire est mon dernier soleil,
Et des arbres jaunis chaque feuille qui tombe
Me montre du trépas le lugubre appareil !
Oui, des oiseaux du ciel les légères cohortes
Chanteront dans les airs, sans causer mon émoi!
Quand vous verrez tomber, tomber les
[feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu
[pour moi ! } *bis.*

Sans vous, sans votre amour, je quitterai la vie,
Sans y rien regretter, rien qu'un séjour de deuil
Aux chagrins, aux revers ma jeunesse asservie
Voit la mort comme un phare et non comme un
[écueil !
Mais j'ai, par vos doux soins, des douleurs les
[plus fortes
Bravé les traits cruels sans trouble et sans émoi.
Quand vous verrez tomber, tomber les
[feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu
[pour moi. } *bis.*

LA BATELIÈRE DU RHIN.

BARCAROLLE.

Ne rame plus, la belle batelière,
Ne rame plus, en chantant sur le Rhin :
Le feu du ciel a brûlé ta chaumière,
Tout a péri, ton malheur est certain.
Et pourquoi donc me désoler,
Si mon fiancé m'est fidèle ?
L'amour saura me consoler,
Et pauvre en serais-je moins belle.
Tant que le ciel bénira tes amours, } *bis.*
Rame, Mina, rame, rame toujours.

Ne rame plus, la belle batelière,
Ne rame plus, ce n'est pas tout encor :
Car en voulant préserver ta chaumière,
Ton fiancé, Franz, le chasseur est mort.
Mais cette fois, frappée au cœur,
Sans dire un mot, la pauvre fille,
Pâle, tomba comme une fleur,
Comme une fleur sous la faucille.
Puisque le ciel t'a ravi tes amours, } *bis.*
Pauvre Mina, qu'il prenne aussi tes jours.

Reviens à toi, la belle batelière,
Reviens à toi, ton malheur n'est pas grand :
Je t'ai trompée... auprès de ta chaumière,
Franz, le chasseur est là-bas qui t'attend.
Mais, à ces mots, la pauvre enfant,
Qui tout-à l'heure semblait morte,
Sur ses deux pieds, très lestement,
Se releva joyeuse et forte.
Puisque le ciel t'a gardé tes amours, } *bis.*
Pauvre Mina, rame en chantant toujours.

GUSTAVE LEMOINE.

LES LOUIS D'OR.

Un soir, le long de la rivière,
Sous l'ombre des noirs peupliers,
Près du moulin de la meunière,
Passait un homme de six pieds.
Il avait la moustache grise,
Le chapeau rond, le manteau bleu ;
Dans ses cheveux soufflait la bise :
C'était le diable ou le bon Dieu.
Sa voix, qui sonnait comme un cuivre
Et qui rendait le son du cor,
Me dit : " Au bois il faut me suivre,
" Je te promets cent louis d'or !"

Je le suivis sans résistance,
Par son œil rouge ensorcelé ;
Il m'aurait montré la potence,
Que je n'aurais pas reculé.
Il marchait plus vite qu'un lièvre
Et n'avait pas l'air de courir ;
La frayeur me donnait la fièvre,
Je croyais que j'allais mourir.
Mais lui, pour me faire revivre,
Disait, rendant le son du cor :
" Au fond du bois il faut me suivre
" Je te promets cent louis d'or !

Au fond du bois nous arrivâmes ;
Il faisait nuit, les arbres verts
Jetaient dans l'air de vertes flammes
Je crus entrer dans les enfers.
J'entends un bruit épouvantable
Et je vois mon homme tout nu :
Holà ! je reconnais le diable
A sa queue, à son front cornu.
Il me fait voir ouvert un livre
Où rien n'était écrit encor,
Et me dit de sa voix de cuivre :
Veux-tu gagner cent louis d'or ?

" Jure ton sang, jure ton âme,
" Jure le diable et jure Dieu,
" Que tu n'épouseras pas femme
" Ni du hameau, ni d'autre lieu,
" Au moins avant ta quarantaine
" Et qu'on te verra tous les jours
" Courir de fredaine en fredaine,
" Sans te fixer dans tes amours !"
Quand sa griffe eût rougi le livre,
Sa voix résonna comme un cor ;
Il me dit : " Signe et je te livre,
" En or sonnant, cent louis d'or !"

Au lieu de signer sur la page
Où le diable avait mis ses doigts,
Je songeai qu'il était plus sage
De faire un grand signe de croix.
Le diable partit en fumée,
Et je fus transporté soudain
Chez ma meunière bien aimée,
Dans une chambre du moulin.
Elle disait : " Tiens je te livre
" Mon cœur, mon moulin, mon trésor."
Elle avait en gros sous de cuivre,
La belle avait cent louis d'or.

PIERRE DUPONT.

LA PARISIENNE.

Peuple Français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras ;
On nous disait : Soyez esclaves !
Nous avons dit : Soyons soldats !
Soudain Paris dans sa mémoire,
A retrouvé son cri de gloire :
En avant, marchons,
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire ! (*bis.*)

Serrez vos rangs ! qu'on se soutienne !
Marchons ! chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons, etc.

La mitraille en vain nous dévore :
Elle enfante des combattants.
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons, etc.

Pour briser ces masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants ?
C'est la liberté des deux mondes,
C'est Lafayette en cheveux blancs.
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons, etc.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne avec fierté
Fait briller à travers les nues,
L'arc-en-ciel de la liberté.
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons, etc.

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté,
Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre histoire
Tu rediras ce cri de gloire :
En avant, marchons, etc.

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal,
Et nous, de lauriers populaires
Chargeons le cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire,
Panthéon, reçois leur mémoire !
Portons-les, marchons,
Découvrons nos fronts,
Soyez immortels, vous tous que nous pleu-
Martyrs de la victoire ! (*bis.*) [rons,

C. Delavigne.

LES GIRONDINS.

Par la voix du canon d'alarme,
La France appelle ses enfants !
Allons, dit le soldat : Aux armes !
C'est ma mère, je la défends.
Mourir pour la patrie ! (*bis.*)
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'en-
[vie. (*bis.*)

Nous, amis, qui, loin des batailles,
Succombons dans l'obscurité,
Vouons, du moins, nos funérailles
A la France ! à la liberté !
Mourir, etc.

Frères, pour une cause sainte,
Quand chacun de nous est martyr,
Ne proférons pas une plainte,
La France un jour doit nous bénir.
Mourir, etc.

Du créateur de la nature,
Bénissons encor la bonté ;
Nous plaindre serait une injure :
Nous mourons pour la liberté.
Mourir, etc.

A. Dumas et Aug. Maquet.

LE CHANT DU DÉPART.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière !
La Liberté guide nos pas !
Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil !
Le peuple souverain s'avance :
Tyrans, descendez au cercueil !

La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle, } *bis.*
Pour elle un Français doit mourir ! }

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez pas les lar-
Loin de nous de lâches douleurs ! [mes !
Nous devons triompher quand vous prenez les
C'est aux rois à verser des pleurs ! [armes.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers ! elle n'est plus à vous ;
Tous vos jours sont à la patrie !
Elle est votre mère avant nous !
La république, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves !
Songez à nous au champ de Mars ;
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards ;
Et rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière,
Quand les tyrans ne seront plus !
La république, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie :
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie ;
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous le sommes :
Guidez-nous contre les tyrans ;
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfants !
La république, etc.

UNE EPOUSE.

Partez, vaillants époux : les combats sont vos [fêtes ;
Partez, modèles des guerriers.
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos [têtes.
Nos mains tresseront des lauriers ;
Et, si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs.
La république, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité.
La république, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs !
En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté !
La république, etc. J. M. CHENIER.

RONDE GAULOISE.

J'ai vu la fille du meunier ;
Comme elle est belle !
Avec son bonnet de dentelle
Qui voltige au vent printanier :
J'ai vu la fille du meunier.
La belle fille
Au gai,
Au gai,
Chantait le long de la charmille.

Elle était près d'un cerisier,
La belle fille
Chantait le long d'une charmille,
Avec des fleurs plein son panier.
Elle était près d'un cerisier.
Comme elle est belle !
Au gai,
Au gai,
Avec son bonnet de dentelle !

Et pour voir par-dessus le mur
Comme elle est belle
Avec son bonnet de dentelle ;
J'ai mon échelle en un lieu sûr
Pour mieux voir par-dessus le mur.
La belle fille
Au gai,
Au gai,
Chantait le long de la charmille.

J'aurais bien voulu lui parler !
La belle fille
Chantait le long de la charmille...
Ma mère vint à m'appeler !
J'aurais bien voulu lui parler...
Comme elle est belle !
Au gai,
Au gai,
Avec son bonnet de dentelle.

Je vais tous les jours la guetter.
Comme elle est belle
Avec son bonnet de dentelle !
Je vais toujours là me planter ;
Je vais tous les jours la guetter.
La belle fille
Au gai,
Au gai,
Chantait le long de la charmille.

Ah ! si je pouvais l'épouser !
La belle fille
Chantait le long de la charmille...
Mais comment faire pour oser ?
Ah ! si je pouvais l'épouser...
Comme elle est belle !
Au gai,
Au gai,
Avec son bonnet de dentelle !

AUGUSTE DE CHATILLON.

SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE.

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine,
Tu détournas un sabre de mon sein ?
Sous les drapeaux d'une mère chérie,
Tous deux jadis nous avons combattu ;
Je m'en souviens, car je te dois la vie :
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces jours trop rapides
Où le Français acquit tant de renom ?
Te souviens-tu que sur les Pyramides
Chacun de nous osa graver son nom ?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde :
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu ?*

Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous ?
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux ?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne :
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu ?*

Te souviens-tu de ces plaines glacées
Où le Français abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
Souvent alors au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on volait aux armes :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
Vivante encor descendit au cercueil,
Et que l'on vit dans Lutèce flétrie
Des étrangers marcher avec orgueil ?
Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et quand Bellone enfin aura paru,
Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu... Mais ici ma voix tremble,
Car je n'ai plus de noble souvenir ;
Viens-t'en, l'ami, nous pleurerons ensemble,
En attendant un meilleur avenir.
Mais si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière
En me disant : Soldat, t'en souviens-tu ?

EMILE DEBRAUX.

LE DERNIER ADIEU DU SOLDAT.

Rose, l'intention d'la présente,
Est de t'informer d'ma santé.
L'armée française est triomphante,
Et moi, j'ai l'bras gauche emporté.
Nous avons eu d'grands avantages :
La mitraill' m'a brisé les os ;
Nous avons pris arm's et bagages ;
Pour ma part j'ai deux ball's dans [l'dos. } *bis.*

J'suis à l'hôpital d'où je pense
Partir bientôt pour chez les morts.
J't'envoi' dix francs qu'celui qui m'panse,
M'a donnés pour avoir mon corps.
Je m'suis dit : puisqu'il faut que j'file,
Et qu'ma Ros' perd' son épouseur,
Ça fait que j'mourrai plus tranquille
D'savoir que j'lui laiss' ma valeur. } *bis.*

Lorsque j'ai quitté ma vieill' mère,
Elle s'expirait sensiblement.
A l'arrivé' d'ma lettr', j'espère
Qu'ell' sera morte entièrement.
Car si la pauvr' femme est guérite,
Elle est si bonn' qu'elle est dans l'cas,
De s'faire mourir de mort subite,
A la nouvell' de mon trépas. } *bis.*

J'te recommand' bien, ma p'tit' Rose,
Mon bon chien, ne l'abandonn' pas ;
Surtout ne lui dis pas la chose
Qui fait qu'il ne me r'verra pas ;
Lui, qui, j'suis sur, s'fesait une fête
De me voir rev'nir caporal,
Il va pleurer comme une bête,
En apprenant mon sort fatal. } *bis.*

Quoiqu'ça, c'est quelqu'chos' qui m'enrage
D'êtr' fait mourir loin du pays ;
Au moins, quand on meurt au village,
On peut dire bonsoir aux amis.
On a sa plac' derrièr' l'église,
On a son nom sur un'croix d'bois,
Puis on espèr' que la payse } *bis.*
Viendra pour prier quelques fois. }

Adieu, Rose ! allons ! du courage,
A nous r'voir il n'faut plus songer :
Car dans l'régiment où je m'engage,
On ne vous accord' pas d'congé.
V'là tout qui m'tourne, et j'n'y vois goutte !
Ah !—c'est fini—j'sens que j'm'en vas !
J'viens de r'cevoir ma feuill' de route, } *bis.*
Adieu ! Rose, adieu ! n'm'oubli' pas ! }

LE RÉVEIL DU PEUPLE.

Peuple Français, peuple de frères !
Peux-tu voir, sans frémir d'horreur,
Le crime arborer les bannières
Du carnage et de la terreur ?
Tu souffres qu'une horde atroce
Et d'assassins et de brigands
Souille de son souffle féroce
Le territoire des vivants !

Quelle est cette lenteur barbare ?
Hâte-toi, peuple souverain,
De rendre aux monstres de Ténare
Tous ces buveurs de sang humain !
Guerre à tous les agents du crime !
Poursuivons-les jusqu'au trépas ;
Partage l'horreur qui m'anime ;
Ils ne nous échapperont pas !

Ah! qu'ils périssent ces infâmes
Et ces égorgeurs dévorants
Qui portent au fond de leurs âmes,
Le crime et l'amour des tyrans.
Mânes plaintifs de l'innocence,
Apaisez-vous dans vos tombeaux :
Le jour tardif de la vengeance
Fait enfin pâlir vos bourreaux!

Voyez déjà comme ils frémissent!
Ils n'osent fuir, les scélérats!
Les traces de sang qu'ils vomissent
Bientôt décéleraient leurs pas.
Oui, nous jurons sur votre tombe,
Par notre pays malheureux,
De ne faire qu'une hécatombe
De ces cannibales affreux.

Représentants d'un peuple juste,
O vous, législateurs humains,
De qui la contenance auguste
Fait trembler nos vils assassins,
Suivez le cours de votre gloire ;
Vos noms, chers à l'humanité,
Volent au temple de mémoire,
Au sein de l'immortalité.

J. M. Sourigueres.

MA NORMANDIE.

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil devient plus doux,
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie
Où chaque règne doit finir
Un âge où l'âme refroidie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse ralentie
Aura cessé ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Venise avec ses gondoliers,
J'ai vu les monts de l'Helvétie
Et ses châlets et ses glaciers ;
En saluant chaque patrie
Je me disais : aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

LE VERITABLE AMOUR.

Tu demandes Marie,
Si l'amour est menteur,
Si deux fois dans la vie,
On peut donner son cœur !
Non, non, mon ange, (*bis.*)
Jamais le cœur ne change,
L'amour d'un jour, (*bis.*)
Ce n'est pas de l'amour.

Celle qui sur la terre,
Seule a pu nous charmer,
On l'aima la première,
On doit toujours l'aimer.
Crois moi, mon ange, etc.

Mais l'amour pur rayonne ;
Le temps le rajeunit,
Le malheur le couronne,
Et le ciel le bénit !...
Oh ! non, mon ange, etc.

Lorsque vient la mort même,
Le cœur va sans regret
Attendre ce qu'il aime !
Revoir ce qu'il pleurait !...
Oui ! dans le ciel, dans le ciel même,
Toujours, toujours, on s'aime !
Comme le ciel, comme le ciel,
L'amour est éternel.

GUSTAVE LEMOINE.

LA CROIX DE MA MÈRE.

AIR :—*Un jour pur, etc.*

Celle qui m'a donné la vie
Est dans les champs des noirs cyprès,
Sous la froide pierre endormie,
Pour ne se réveiller jamais.
Dans ce lieu sombre et solitaire,
Tous les jours je verse des pleurs ;
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

Dans mon pieux pélerinage,
Je crois entendre autour de moi
Sa voix, à travers un nuage,
Qui me dit : " Je veille sur toi !"
Et comme un baume salutaire,
Ces mots apaisant mes douleurs,
Au pied de la croix de ma mère
Je prie et je sème des fleurs.

Sur la terre, pauvre orpheline,
Je ne savais plus que pleurer ;
Mais vers la croix je m'achemine,
Et sa voix me dit d'espérer.
Je m'agenouille, et sur la pierre
Où seront un jour nos deux cœurs !
Au pied de la croix de ma mère,
Je prie et je sème des fleurs.

LA VENGEANCE CORSE.

Guidé, la nuit, par ma pâle lumière,
Un étranger à ma porte frappa;
Je l'accueillis dans ma pauvre chaumière.
Le croirais-tu, mon fils, il me trompa!
Tu sais combien j'aimais ta sœur, Marie?
Pour elle, hélas! je ne puis que pleurer:
De la ravir, le lâche eut l'infamie.
Mais tu reviens, enfant, pour la venger:
Va droit à lui,
Courage, audace,
Point de merci;
Attaque en face.
Va, ne crains rien;
Songe à ta sœur,
Ajuste bien
Et frappe au cœur.

Toi, qui servis pendant longtemps la France,
Tu sais, mon fils, tout le prix de l'honneur,
Oui, j'en suis sûr, de venger cette offense;
Impatient, tu sens battre ton cœur.
Sur le terrain, où la mort vous rassemble,
Va, mon enfant, sois ferme et courageux,
Par la pensée, ô fils, soyons ensemble:
Car pour combattre, hélas! je suis trop vieux.
Va droit à lui, etc.

Vois ce rocher, c'est là qu'est sa demeure;
La nuit, de l'aigle il partage le sort.
C'est là que doit sonner sa dernière heure;
C'est là, mon fils, qu'il doit trouver la mort.
Oh! le beau jour, que celui qui se lève!
Jour de vengeance! enfin je suis heureux.
Que ce combat soit sans merci, ni trève;
Pars, mon enfant, pour toi je fais des vœux.
Va droit à lui, etc.

LE PETIT AVEUGLE.

J'étais un p'tit aveugle, et n'avais pas quinze [ans.
Mon vieux père était mort, ô trop tristes mo- [ments !
Ma mère aussi bientôt me quitta sur la terre.
Pour aller, me dit-on, dormir au cimetière.
Un sac, un bâton,
Un chien nourrisson,
C'était là tout mon bien.
Le sac sur le bras,
Je pars au p'tit pas
Sur le bord du chemin.
Adieu, la chaumière,
Ah ! ah ! ah !
Tombeau de ma mère,
Ah ! ah ! ah !
Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte.
Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
Petit, regarde et va moins vite.

J'allais tout chancelant, suivant mon p'tit ami,
Et tenant à la main le cordon si chéri ;
J'allais clopin-clopant sur la route trop dure ;
Mes deux pieds étaient nus, mon front sans cou- [verture.
Je tendais tremblant
Mes mains au passant,
Pour mendier mon pain.
" Donnez-moi, messieurs :
" Je suis malheureux ;
" Je vais mourir de faim."
Loin de ma chaumière,
Ah ! ah ! ah !
Toi, dans ma misère,
Ah ! ah ! ah !
Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte
Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
Petit, regarde et va moins vite.

Je frappai très-souvent le seuil des grands sei-
[gneurs ;
Mais, en voyant mes maux, ils ont ri de mes
[pleurs.
Que leurs cœurs étaient durs ! Ils n'ont pas eu
[de mère
Ceux qui du p'tit aveugl' méprisent la misère.
Ils disaient furieux :
" Va-t'en, petit gueux :
" Nous n'avons rien pour toi."
Puis prenant mon bras,
Me m'naient à grands pas
Sur le chemin du roi.
Loin de ma chaumière,
Ah ! ah ! ah !
Toi, dans ma misère,
Ah ! ah ! ah !
Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte.
Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
Petit, regarde et va moins vite.

Quand la pauvre bergère, épanchant dans mon
[cœur
Des paroles d'esprit, des mots pleins de douceur,
Et que sa douce main me donnait en silence
Ce qu'un chrétien réserve à la pauvre indigence ;
J'offrais à mon chien
Moitié de mon bien ;
Le reste était pour moi.
Pendant le repas,
Je m'disais tout bas,
Non sans un grand émoi :
" Vive la chaumière,
Ah ! ah ! ah !
" Où vécut ma mère !
Ah ! ah ! ah !
Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte.
Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
Petit, regarde et va moins vite.

Je trottai bien longtemps, toujours versant des [pleurs,
Sur la route inconnue, où tous cueillaient des [fleurs,
Et voilà que soudain la triste maladie
Enlève à mon p'tit chien le reste de sa vie.
Viens à mon secours,
Maître de mes jours!
Je suis seul en ce lieu;
En perdant mon chien,
Je perds tout mon bien.
A la grâce de Dieu!
Loin de ma chaumière!...
Ah! ah! ah!
Et mourir sans mère!
Ah! ah! ah!
Quoi! tu me laisses, mon petit chien!
Ah! quel malheur! ah! tout me quitte.
Seul ici-bas tu m'aimais bien:
Que ne suis-je encore à ta suite!

LES INCONVÉNIENTS DE LA FORTUNE.

AIR :—*Adieu, paniers, vendanges sont faites.*

Depuis que j'ai touché le faîte
Et du luxe et de la grandeur,
J'ai perdu ma joyeuse humeur:
Adieu, bonheur! (*bis.*)
Je baille comme un grand seigneur.
Adieu, bonheur!
Ma fortune est faite.

Le jour, la nuit, je m'inquiète:
La chicane et tous ses suppôts
Chez moi fondent à tout propos;
Adieu, repos! (*bis.*)
Et je suis surchargé d'impôts..
Adieu, repos!
Ma fortune est faite.

Toi dont la grâce gentillette,
En me ravissant la raison,
Sut charmer ma jeune saison,
Adieu, Suzon ! (*bis.*)
Je dois te fermer ma maison...
Adieu, Suzon !
Ma fortune est faite.

Plus d'appétit, plus de goguette ;
Dans un carrosse empaqueté ;
Je promène ma dignité,
Adieu, gaîté ! (*bis.*)
Et par bon ton je prend du thé...
Adieu, gaîté !
Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête.
Au poids de l'or je suis traité,
J'entretiens seul la Faculté ;
Adieu, santé ! (*bis.*)
Hier trois docteurs m'ont visité...
Adieu, santé !
Ma fortune est faite.

Vous qui veniez dans ma chambrette
Rire et boire avec vos tendrons.
Qui souvent en sortiez si ronds,
Adieu, lurons ! (*bis.*)
Quand je serai gueux, nous rirons...
Adieu, lurons !
Ma fortune est faite.

Mais je vois en grande étiquette,
Chez moi venir ducs et barons :
Lyre, il faut suspendre tes sons,
Adieu, chansons ! (*bis.*)
Mon suisse annonce, finissons...
Adieu, chansons !
Ma fortune est faite.

DESAUGIERS

LE DÉPART DU CONSCRIT.

Je suis t-un pauvre conscrit,
De l'an mille-huit-cent-dit ;
Faut quitter le Languedo,
Le languedo, le languedo,
Oh !
Faut quitter le Languedo,
Avec le sac sur le dos.

Le Maire, et aussi l'Préfet,
N'en sont deux jolis cadets ;
Ils nous font tirer z-au sort,
Tirer z-au sort, tirer z-au sort,
Ort ;
Ils nous font tirer z-au sort,
Pour nous conduir' z-à la mort.

Adieu donc ! mes chers parents,
N'oubliez pas votre enfant ;
Crivez-li de temps en temps,
De temps en temps, de temps en temps,
En :
Crivez-li de temps en temps,
Pour lui envoyer d'l'argent.

Adieu donc ! dans sa douleur,
Vous consolerez ma sœur ;
Vous y direz que fanfan,
Que fanfan, que fanfan,
An ;
Vous y direz que fanfan,
Il est mort z-en combattant.

Qui qu'a fait cette chanson,
N'en sont trois jolis garçons ;
Ils étions faiseux de bas,
Faiseux de bas, faiseux de bas,
Ah !
Ils étions faiseux de bas,
Et à c't'heure ils sont soldats.

MONSIEUR DE LA PALISSE.

Messieurs, vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux La Palisse ?
Il pourra vous réjouir,
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance ;
Mais il ne manqua de rien,
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berçeau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau,
Qu'il ne se couvrit la tête.

Il était affable et doux.
De l'humeur de feu son père,
Et n'entrait guère en courroux,
Si ce n'est dans la colère.

Il buvait tous les matins
Un doigt, tiré de la tonne,
Et, mangeant chez ses voisins,
Il s'y trouvait en personne.

Il voulait dans ses repas
Des mets exquis et fort tendres,
Et faisait son mardi gras
Toujours la veille des Cendres.

Il consultait rarement
Hippocrate et sa doctrine,
Et se purgeait seulement
Lorsqu'il prenait médecine.

Il brillait comme un soleil ;
Sa chevelure était blonde :
Il n'eût pas eu son pareil,
S'il eût été seul au monde.

Il eut des talents divers ;
Même on assure une chose :
Quand il écrivait en vers,
Il n'écrivait pas en prose.

Il savait un triolet,
Bien mieux que sa patenôtre ;
Quand il chantait un couplet,
Il n'en chantait pas un autre.

Par un discours sérieux,
Il prouva que la berlue
Et les autres maux des yeux
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A sa science inouïe ;
Tout homme qui l'entendit,
N'avait pas perdu l'ouïe.

Par son esprit et son air,
Il s'acquit le don de plaire.
Le roi l'eût fait duc et pair
S'il avait voulu le faire.

Lorsqu'en sa maison des champs
Il vivait libre et tranquille,
On aurait perdu son temps
De le chercher à la ville.

Il se plaisait en bateau ;
Et, soit en paix soit en guerre,
Il allait toujours par eau,
A moins qu'il n'allât par terre.

Un beau jour, s'étant fourré
Dans un profond marécage,
Il y serait demeuré,
S'il n'eût pas trouvé passage.

Il fuyait assez l'excès ;
Mais dans les cas d'importance,
Quand il se mettait en frais,
Il se mettait en dépense.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le roi :
Il n'était donc pas derrière.

C'était un homme de cœur,
Insatiable de gloire ;
Lorsqu'il était le vainqueur,
Il remportait la victoire.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle ;
On croit, puisqu'il en est mort,
Que la plait était mortelle.

Il mourut en vrai héros,
Personne aujourd'hui n'en doute ;
Sitôt qu'il eût les yeux clos,
Aussitôt il ne vit goutte.

Il mourut le vendredi,
Le dernier jour de son âge ;
S'il fût mort le samedi,
Il eût vécu davantage.

J'ai lu dans les vieux écrits,
Qui contiennent son histoire,
Qu'il irait en paradis,
S'il était en purgatoire.

Attribuée à La Monnoye.

CADET ROUSSELLE.

Cadet Rousselle a trois maisons
Qui n'ont ni poutres ni chevrons :
C'est pour loger les hirondelles.
Que direz-vous d'Cadet Rousselle ?
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois habits ;
Deux jaunes, l'autre en papier gris.
Il met celui-là quand il gèle,
Ou quand il pleut, ou quand il grêle,
Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a trois chapeaux ;
Les deux ronds ne sont pas très-beaux
Et le troisième est à deux cornes :
De sa tête il a pris la forme.
Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a trois beaux yeux ;
L'un r'garde à Caen, l'autre à Bayeux.
Comme il n'a pas la vu' bien nette,
Le troisième, c'est sa lorgnette.
Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a une épée
Très longue, mais toute rouillée.
On dit qu'elle est encor pucelle ;
C'est pour fair' peur aux hirondelles.
Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a trois garçons :
L'un est voleur, l'autre est fripon,
Le troisième est un peu ficelle ;
Il ressemble à Cadet Rousselle.
Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a trois gros chiens ;
L'un court au lièvr', l'autre au lapin.
L'troisièm' s'enfuit quand on l'appelle,
Comme le chien d'Jean de Nivelle.
Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a trois beaux chats,
Qui n'attrapent jamais les rats.
Le troisièm' n'a pas de prunelle ;
Il monte au grenier sans chandelle.
Ah ! ah ! etc.

Cadet Rousselle a trois deniers ;
C'est pour payer ses créanciers.
Quand il a montré ses ressources,
Il les remet dedans sa bourse.
Ah ! ah ! etc.

Cadet Roussell' s'est fait acteur,
Comme Chénier s'est fait auteur ;
Au café quand il jou' son rôle,
Les aveugles le trouvent drôle.
Ah ! ah ! etc.

Cadet Roussell' ne mourra pas :
Car, avant de sauter le pas,
On dit qu'il apprend l'orthographe,
Pour fair' lui-mêm' son épitaphe.
Ah ! ah ! etc.

MORT ET CONVOI DE L'INVINCIBLE MALBROUGH.

REFRAIN.

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrough s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra.

Il reviendra z-à Pâques,
Ou à la Trinité.

La Trinité se passe,
Malbrough ne revient pas.

Madame à sa tour monte,
Si haut qu'ell' peut monter.

Elle aperçoit son page,
Tout de noir habillé.

Beau page, ah! mon beau page,
Quell' nouvelle apportez?

Aux nouvell's que j'apporte,
Vos beaux yeux vont pleurer!

Quittez vos habits roses,
Et vos satins brochés.

Monsieur d'Malbrough est mort,
Est mort et enterré.

J'l'ai vu porter en terre,
Par quatre z-officiers!

L'un portait sa cuirasse,
L'autre son bouclier.

L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien.

A l'entour de sa tombe,
Romarins l'on planta.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chanta.

On vit voler son âme,
Au travers des lauriers.

Chacun mit ventre à terre
Et puis se releva,

Pour chanter les victoires
Que Malbrough remporta.

La cérémonie faite,
Chacun s'en fut coucher.

J'n'en dis pas davantage.
Car en voilà z-assez.

L'HIRONDELLE ET LE PROSCRIT.

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?
Ah ! viens fixer ton vol auprès de moi.
Pourquoi me fuir lorsque ma voix t'appelle ?
Ne suis-je pas étranger comme toi ? (*bis.*)

Peut-être, hélas ! des lieux qui t'ont vu naître
Un sort cruel te chasse ainsi que moi.
Viens déposer ton nid sous ma fenêtre :
Ne suis-je pas voyageur comme toi ? (*bis.*)

Dans ce désert, le destin nous rassemble.
Va, ne crains pas de rester avec moi :
Si tu gémis, nous gémirons ensemble :
Ne suis-je pas exilé comme toi : (*bis.*)

Quand le printemps reviendra te sourire,
Tu quitteras et mon asile et moi :
Tu voleras au pays du Zéphire :
Ne puis-je, hélas ! y voler comme toi ? (*bis.*)

Tu reverras ta première patrie,
Le premier nid de tes amours.... et moi,
Un sort cruel confine ici ma vie ;
Ne suis-je pas plus à plaindre que toi ? (*bis.*)

IL ÉTAIT UN' BERGERE.

Il était un' bergère,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Il était un' bergère
Qui gardait ses moutons,
Ron, ron,
Qui gardait ses moutons.

Elle fit un fromage.
Ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fit un fromage
Du lait de ses moutons,
Ron, ron,
Du lait de ses moutons.

Le chat, qui la regarde,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Le chat, qui la regarde
D'un petit air fripon,
Ron, ron,
D'un petit air fripon.

Si tu y mets la patte,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Si tu y mets la patte,
Tu auras du bâton,
Ron, ron,
Tu auras du bâton.

Il n'y mit pas la patte,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Il n'y mit pas la patte ;
Il y mit le menton,
Ron, ron,
Il y mit le menton.

La bergère en colère,
Ron, ron, ron, petit patapon,
La bergère en colère
Tua son p'tit chaton,
Ron, ron,
Tua son p'tit chaton.

Elle fut à confesse,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Elle fut à confesse
Pour obtenir pardon,
Ron, ron,
Pour obtenir pardon.

Mon père, je m'accuse,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Mon père, je m'accuse
D'avoir tué chaton,
Ron, ron,
D'avoir tué chaton.

Pour votre pénitence,
Ron, ron, ron, petit patapon,
Pour votre pénitence
Vous mangerez chaton,
Ron, ron,
Vous mangerez chaton.

CHARMANTE GABRIELLE.

CHANSON ATTRIBUEE A HENRY IV.

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle,
A la suite de Mars.
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

Bel astre que je quitte,
Ah ! cruel souvenir !
Ma douleur s'en irrite.
Vous revoir ou mourir.
Cruelle départie !
Malheureux jour !
C'est trop peu d une vie
Pour tant d'amour !

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle, etc.

Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos,
A tous moments répètent,
Ces doux et tristes mots :
Cruelle, etc.

LA BERGÈRE ANNETTE.

L'autre jour, la bergère Annette,
Ayant perdu son bel agneau,
Pleurait et disait à l'écho
Ses chagrins, que l'écho répète :
Ah ! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie.
Hélas ! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Je t'ai vu, dédaignant l'herbette,
Mieux aimer souffrir de la faim,
Que de prendre d'une autre main
Les fleurs que t'apportait Annette.
Ah ! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie.
Hélas ! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

Au moindre son de ma musette
Je te voyais vite accourir ;
Aujourd'hui, tu m'entends gémir,
Et tu fuis loin de ton Annette.
Ah ! bel agneau, tu me trompais,
Lorsque tu paraissais me chérir pour la vie.
Hélas ! d'après mon cœur, je n'aurais cru jamais
Que l'on pût quitter son amie.

FLORIAN.

COMPLAINTE DU JUIF-ERRANT.

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant,
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant ?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux !

Un jour, près de la ville
De Bruxelle en Brabant,
Des bourgeois fort dociles
L'accostèr' en passant.
Jamais ils n'avaient vu
Un homme si barbu.

Son habit, tout difforme
Et très-mal arrangé,
Leur fit croir' que cet homme
Etait fort étranger,
Portant, comme ouvrier,
D'vant lui un tablier.

On lui dit : Bonjour, maître,
De grâce, accordez-nous
La satisfaction d'être
Un moment avec vous ;
Ne nous refusez pas ;
Tardez un peu vos pas.

Messieurs, je vous proteste
Que j'ai bien du malheur :
Jamais je ne m'arrête,
Ni ici, ni ailleurs :
Par beau ou mauvais temps,
Je marche incessamment.

Entrez dans cette auberge,
Vénérable vieillard,
D'un pot de bière fraîche
Vous prendrez votre part ;
Nous vous régalerons
Le mieux que nous pourrons.

J'accepterais de boire
Deux coups avecque vous ;
Mais je ne puis m'asseoir,
Je dois rester debout.
Je suis, en vérité,
Confus de vos bontés.

Ah ! de savoir votre âge
Nous serions fort curieux :
A voir votre visage,
Vous paraissez fort vieux ;
Vous avez bien cent ans ;
Vous montrez bien autant.

La vieillesse me gêne,
J'ai bien dix-huit cents ans.
Chose sûre et certaine,
Je passe encor douze ans ;
J'avais douze ans passés,
Quand Jésus-Christ est né.

N'êtes vous point cet homme
De qui l'on parle tant ?
Que l'Ecriture nomme
Isaac, le Juif-Errant ?
De grâce, dites-nous
Si c'est sûrement vous ?

Isaac Laquedem
Pour nom me fut donné ;
Né à Jérusalem,
Ville bien renommée,
Oui, c'est moi, mes enfants,
Qui suis le Juif-Errant.

Juste ciel ! que ma ronde
Est pénible pour moi !
Je fais le tour du monde
Pour la cinquième fois.
Chacun meurt à son tour,
Et moi, je vis toujours.

Je traverse les mers,
Les rivièr's, les ruisseaux,
Les forêts, les déserts,
Les montagns', les côteaux,
Les plaines, les vallons :
Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe
Ainsi que dans l'Asie,
Des bataill's et des chocs
Qui coûtaient bien des vies ;
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,
C'est une vérité,
Ainsi que dans l'Afrique
Grande mortalité ;
La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource
En maison ni en bien ;
J'ai cinq sous dans ma bourse,
Voilà tout mon moyen ;
En tous lieux, en tous temps,
J'en ai toujours autant.

Nous pensions comme un songe
Le récit de vos maux ;
Nous traitions de mensonge
Tous vos plus grands travaux :
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous étiez donc coupable
De quelque grand péché,
Pour que Dieu tout aimable
Vous ait tant affligé ?
Dites-nous l'occasion
De cette punition.

C'est ma cruelle audace
Qui causa mon malheur;
Si mon crime s'efface,
J'aurai bien du bonheur:
J'ai traité mon Sauveur
Avec trop de rigueur.

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix;
Il me dit, débonnaire,
Passant devant chez moi:
" Veux-tu bien, mon ami,
Que je repose ici ?"

Moi, brutal et rebelle,
Je lui dis sans raison:
' Ote-toi, criminel,
De devant ma maison;
Avance et marche donc
Car tu me fais affront."

Jésus, la bonté même.
Me dit en soupirant:
Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans;
Le dernier jugement
Finira ton tourment.

De chez moi à l'heur' même
Je sortis bien chagrin;
Avec douleur extrême
Je me mis en chemin;
Dès ce jour-là, je suis
En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,
Adieu, la compagnie;
Grâce à nos politesses,
Je vous en remercie:
Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

GUILLERI.

Il était un p'tit homme,
Qui s'app'lait Guilleri
Carabi ;
Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,
Titi Carabi,
Toto Carabo,
Compère Guilleri,
Te laiss'ras-tu mouri' ?

Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix;
Carabi ;
Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri'
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Il monta sur un arbre
Pour voir ses chiens couri
Carabi.
La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

La branche vint à rompre,
Et Guilleri tombi',
Carabi ;
Il se cassa la jambe
Et le bras se démi'
Carabi,
Titi Carabi, etc.

Il se cassa la jambe
Et le bras se démi',
Carabi ;
Les dam's de l'*Hopital*
Sont arrivé's au brui',
Carabi,
Titi Carabi, etc,

Les dam's de l'*Hopital*
Sont arrivé's au brui',
Carabi;
L'une apporte un emplâtre,
L'autre de la charpi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

L'une apporte un emplâtre,
L'autre de la charpi',
Carabi;
On lui bande la jambe,
Et le bras lui remi',
Carabi,
Titi Carabi, etc.

LA PROMENADE SENTIMENTALE

OU

LE DANGER DE SORTIR SANS ARGENT.

AIR :—*Partant pour la Syrie!*

Partant pour la Villette,
Le jeune et beau François
Dit un jour à Fanchette;
" Veux-tu t'en v'nir au bois?"
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour prom'ner sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Ils partent : l'temps s'barbouille,
Si ben qu'ça tombe à sceau,
Et qu' l'averse les mouille;
Qu' tout collait sur leur peau.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui pour sécher sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Fanchette alors propose
Passant d'vant z'un bouchon,
D's'y rafraichir d'queuqu'chose,
N' fût-ce qu'd'un pied d'cochon,
Plaignez l'amant fidèle
Délicat et galant
Qui, pour traiter sa belle
N'a pas un sou vaillant.

Bientôt nouvell' disgrâce
En sautant un ruisseau,
L'sabot d'Fanchette s'casse,
Et v'là son pied dans l'eau.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour chausser sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Plus loin, autre anicroche,
L'parasol d'un benêt
D'la pauvr' Fanchette accroche
Et déchire l'bonnet.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour coiffer sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Tandis qu'Fanchette endève,
L'carosse d'un péquin
D'un coup d'brancard lui crève
Tout l'dos d'son casaquin!
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour nipper sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Un gros doguin qui joue,
Sur Fanchett' s'élançant,
Li caresse la joue,
Qu'elle en est toute en sang.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour panser sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Chez ell' François la r'mène,
Et l'y d'mand' par pitié,
Qu'pour prix de tout' sa peine,
All' d'vienne sa moitié.
Va donc, z'amant fidèle,
Dit-elle en souriant,
Faut pour avoir un' belle,
Avoir queuqu's sous vaillant.

V'là ma chanson finie :
Mais comm' c'n'est pas l'Pérou,
A tout' la compagnie
J'la donne pour un sou ;
Et faut qu'l'amant fidèle,
Qui r'fus'rait, z'en passant,
D'en régaler sa belle,
N'ait pas un sou vaillant.

DESAUGIERS.

VALSE.

AIR :—*Connu.*

Quand vient le printemps, la verte fougère
Appelle au vallon la fraîche bergère,
Qui, comme l'oiseau, joyeuse et légère,
En chantant
S'enfuit comme le vent.
Tra la la, tra la la. (*bis.*)

Aux feux de l'été succède l'automne ;
Flore, qui s'en va, fait place à Pomone ;
On vendange ici ; là-bas on moissonne ;
Les chansons
Animent les moissons.
Tra la la, etc.

Malgré l'aquilon, l'hiver qui s'avance
Nous invite encore aux chants, à la danse ;
Et gaîment ainsi vient, sans qu'on y pense,
Le retour
D'un charmant et beau jour.
Tra la la, etc.

Oui, pour embellir le cours de la vie,
Mêlons à nos jeux un peu de folie ;
Et forçons le temps, pour qu'il nous oublie,
A s'enfuir
Sur l'aîle du plaisir,
Tra la la, etc.

PAUVRE JACQUES.

AIR :—*O mon peuple, que t'avais-je donc fait ?*

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère ;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre. (*bis.*)

Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère.
T'en souvient-il ? Tous les jours étaient beaux !
Qui me rendra ce tems prospère ? (*bis.*)

Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir sa lumière ;
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière. (*bis.*)

MARQUISE DE TRAVANET

REGRETS D'ABSENCE.

AIR :—*Home, sweet home.*

Toi qui me fis connaître
Un instant le bonheur,
Toi qui seul as fait naître
Le désir dans mon cœur,
Tu vas loin de ta mie
Oublier notre amour,
Ah ! songe que ma vie
Dépend de ton retour.
  Las ! las ! las ! hélas !
En vain ma voix l'appelle ;
Lindor ne m'entend pas.

Dun si lointain voyage
Accusant le destin,
Chaque jour sur la plage
Je viens gémir en vain ;
Si je conte ma peine
A ces flots mugissans.
Le vent qui les entraîne
Redira mes accens.
  Las ! las ! las ! hélas !
En vain ma voix l'appelle ;
Lindor ne répond pas.

Ah ! de mon infortune
Qui donc prendra pitié ?
Tout ici m'importune,
Tout jusqu'à l'amitié ;
Le tourment que j'endure
Me cause tant d'effroi
Que toute la nature
Semble dire avec moi :
  Las ! las ! las ! hélas !
En vain ma voix l'appelle,
Lindor ne revient pas !

LES ADIEUX AUX AMOURS.

AIR :—*Qu'écrivez-vous ? etc.*

Je veux boire l'onde glacée
Qui doit effacer pour toujours,
De mon cœur et de ma pensée,
Le souvenir de mes amours.
Enfin je braverai les armes
Du cruel enfant de Vénus :
Je ne verserai plus de larmes,
Mais hélas ! je n'aimerai plus. } *bis.*

Je n'aimerai plus—quoi sa vue
Ne me fera plus tressaillir ?
Je l'entendrai sans être émue,
Et sans frissonner de plaisir.
Quoi, mon cœur ne pourra plus même
Se figurer qu'il me sourit,
Qu'il est là, qu'il me dit, *je t'aime* :
Que je pleure et qu'il s'attendrit ! } *bis.*

Je ne pourrai plus, sur la rive,
Des jours entiers l'attendre en vain,
Le soir, m'en retourner pensive,
Et me dire : il viendra demain !
Adieu donc, espoir, rêverie,
Illusion dont la douceur
M'aidait à supporter la vie,
Et le veuvage de mon cœur. } *bis.*

Et toi, malgré les injustices
Qu'à ce cœur tu fis éprouver,
Perfide, de mes sacrifices,
Le plus dur est de t'oublier !
Adieu donc, espoir, rêverie,
Illusion dont la douceur
M'aidait à supporter la vie,
Et le veuvage de mon cœur. } *bis.*

LE RETOUR À LA VIE.

REPONSE AUX FEUILLES MORTES.

AIR :—*Le jeune Edmond, etc.*

Vous m'avez dit : quand la feuille jaunie
Aura jonché ce noir séjour de deuil,
En vous pleurant j'aurai quitté la vie,
Et de la tombe, hélas! franchi le seuil!
Mais jusqu'au ciel j'élevai ma prière ;
Un doux soleil fit briller de beaux jours
Séchant les pleurs qui voilaient ma pau-
[pière,
Dieu, qui nous aime, a sauvé nos amours. } *bis.*

D'un jour plus pur la brillante lumière
A remplacé le deuil des noirs hivers,
Et de nos bois la feuille printanière
A répandu ses parfums dans les airs.
L'oiseau du ciel, par ses chants d'allégresse,
A salué le réveil des beaux jours.
Et de mon cœur éloignant la tristesse
Dieu, qui nous aime, a sauvé nos amours! } *bis.*

Le ciel sourit, la nature embellie
Répand sur nous ses parfums et ses fleurs ;
Fermez votre âme à la mélancolie ;
Plus de souffrance! ami, séchez vos pleurs!
Quand tout renaît, ouvrez votre pensée
Au doux espoir qui promet les beaux jours.
Vivez heureux pour votre fiancée!
Dieu, qui nous aime, a sauvé nos amours! } *bis.*

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT.

Il est deux Jean dans ce bas monde
Différents d'humeur et de goût ;
L'un toujours pleure, fronde, gronde,
L'autre rit partout et de tout.
Or, mes amis en moins d'une heure,
Pour peu que l'on ait de l'esprit,
On conçoit bien que Jean qui pleure
N'est pas si gai que Jean qui rit.

Aux Français une tragédie
A-t-elle éprouvé quelque échec,
Vite, d'une autre elle est suivie :
Le public la voit d'un œil sec ;
L'auteur en vain la croit meilleure ;
On siffle... son rêve finit...
Dans la coulisse est Jean qui pleure,
Dans le parterre est Jean qui rit.

Jean-Jacques gronde et se démène
Contre les hommes et leurs mœurs ;
La gaîté de Jean La Fontaine
Epure et pénètre les cœurs ;
L'un avec ses grands mots nous leurre ;
De l'autre un rat nous convertit ;
Nargue, morbleu, du Jean qui pleure !
Vive à jamais le Jean qui rit !

Dupe d'une fausse caresse,
Floricourt, ivre de désirs,
Saisit la coupe enchanteresse
Qu'un dieu fripon offre aux plaisirs,
En riant l'imprudent l'effleure,
Il la savoure, il la tarit :
Et le lendemain Jean qui pleure
Succède, hélas ! à Jean qui rit.

Jean porteur d'eau de la Courtille,
Un soir se noya de chagrin ;
Un autre Jean, jeune et bon drille,
Tomba mort ivre un bon matin,
Et sur leur funèbre demeure
On grava, dit-on, cet écrit ;
" Le ciel fit l'eau pour Jean qui pleure,
Et fit le vin pour Jean qui rit."

Auprès d'un vieux millionnaire
Qui va dicter son testament,
Le Jean qui rit est en arrière,
Le Jean qui pleure est en avant.
Jusqu'à ce que le vieillard meure
Il reste au chevet de son lit ;
Est-il mort, adieu Jean qui pleure ;
On ne voit plus que Jean qui rit.

Professeurs dans l'art de bien vivre,
Dispensateurs de la santé,
Vous que ne cessent pas de suivre
Et l'appétit ou la gaîté,
Ma chanson est inférieure
A tout ce qu'on a déjà dit,
Et je vais être Jean qui pleure,
Si vous n'êtes pas Jean qui rit.

DESAUGIERS.

LES BONS AMIS DE PARIS.

AIR :—*Il était un p'tit homme.*

Ma fortune était mince,
Mais j'avais un parent
Dont le rang
Annonçait que du prince
Il était bien connu,
Bien venu...
Chacun me flatta,
Chacun me fêta,
Chacun me visita...
Qu'ils sont polis,
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D'Paris.

Mais (affreuse disgrâce !)
Par un coup du destin,
Un matin,
De mon parent en place
La faveur disparut;
Il mourut !
Chacun défila,
Chacun détala,
Chacun me planta là
Qu'ils sont polis, etc.

L'acte testamentaire
Qu'avait fait mon parent,
En mourant,
Me nommant légataire
D'un large coffre-fort
Rempli d'or,
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis, etc

Lancé dans les affaires
Par l'appât d'un butin
Incertain,
Des calculs téméraires
Ayant réduit à rien
Tout mon bien,
Ou redéfila,
On redétala,
On me replanta là...
Qu'ils sont polis, etc.

Par pure bonté d'âme,
La charmante Eliza
M'épousa,
Des charmes de ma femme
Le bruit se répandit,
S'étendit...
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis, etc.

Une fièvre soudaine
M'ayant glacé de son
Noir frisson,
Chez moi l'on vit à peine
Succéder le docteur
Au traiteur,
Qu'on redéfila,
On redétala,
On me replanta là.
Qu'ils sont polis, etc.

Malgré soins et prières,
La fièvre prévalut ;
Il fallut
Mettre ordre à mes affaires
Au bruit du testament,
Poliment,
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita...
Qu'ils sont polis, etc.

Mais comme sur leur compte
J'ouvrais enfin les yeux
Un peu mieux,
Aucun d'eux, à sa honte,
N'étant même héritier
D'un denier,
On redéfila,
On redétala,
On me replanta là...
Qu'ils sont polis, etc.

Voyant chez mes ancêtres,
Mon voyage remis,
J'ai promis
Qu'après ma mort les prêtres,
Devant le trépassé,
Délaissé,
Pour tout *oremus*,
Pour tout *in manus*,
Chanteraient en *chorus* :
Qu'ils sont polis, etc. DESAUGIERS.

LES LAVEUSES DU COUVENT.

AIR :—*Connu.*

—Holà ! fillette brune et blanche,
La belle au panier sur la hanche,
Où vas-tu les bras nus au vent ?
—Beau cavalier, je vais sous l'arche,
Dans le courant de l'eau qui marche,
Laver les nappes du couvent. (*bis.*)
—Jeanne, Jeanne,
N'écoute pas douces paroles ;
Jeanne, fuis les discours frivoles
D'un cavalier, d'un cavalier
Trompeur, trompeur et léger.

—Jésus ! la fille brune et blanche,
Tu dois être belle un dimanche,
Avec ton corset de velours !
—Beau cavalier, sur la grand'place,
Plus d'un écolier, quand je passe,
Me trouve belle tous les jours. (*bis.*)
—Jeanne, Jeanne... etc.

—Si tu veux être châtelaine,
J'ai trois villages dans la plaine
Et mon château ceint d'un fossé.
—Beau cavalier, je suis plus fière ;
Je veux avoir la terre entière,
Et j'ai pris Dieu pour fiancé. (*bis.*)
—Jeanne, Jeanne... etc.

On l'entendit prendre la fuite,
Dirent les laveuses ensuite,
Sur le cheval du cavalier.
Le soir, on la revoit sous l'arche ;
Mais c'est comme un ombre qui marche,
Chantant sous l'écho du pilier... (*bis.*)
—Jeanne, Jeanne... etc.

D'OU VIENS-TU, BEAU NUAGE?

Quel oiseau te dépasse,
Vapeur que rien ne lasse?
Quand tu fuis dans l'espace,
Mon front devient rêveur.
Où l'aurore se lève
Je cherche dans mon rêve
Le village et la grève
Où m'attend le bonheur.
D'où viens-tu, beau nuage,
Emporté par le vent?
Viens-tu de cette plage } *bis.*
Que je pleure souvent? }

As-tu vu ma compagne
As-tu vu la montagne,
Notre ciel de Bretagne,
Notre ciel étoilé?
As-tu vu le calvaire,
Où, chaque soir, ma mère
Va dire une prière
Pour le pauvre exilé?
D'où viens-tu, beau nuage, etc.

Là-bas, près de l'église,
Dis-moi si ma Louise
Dont la main m'est promise
Me garde encor sa foi?
Oui, Louise est fidèle!
Là-bas sa voix m'appelle.
Comme j'entends loin d'elle,
Elle entend loin de moi!
Par pitié, beau nuage,
Sur les ailes du vent,
Porte-moi sur la plage } *bis.*
Que je pleure souvent! }

VENEZ, O MES COMPAGNES!

AIR :—*Connu.*

Venez, ô mes compagnes,
Venez jouir du plus beau jour,
Venez sur les montagnes
Venez chanter l'amour!

Demain, ma tendre mère
En quittant sa chaumière,
M'offrira la première,
Mille cadeaux charmans.
Demain, dans la prairie,
Si belle et si fleurie,
Bachelette jolie
Envîra mes rubans.
Venez, etc.

Adieu! riants bocages,
Bosquets aux frais ombrages,
Où sous les verts feuillages,
J'allais rêver le soir.
Adieu! fleurs et verdure,
Ruisseaux au doux murmure,
Adieu! belle nature!
Je reviendrai vous voir.
Venez, etc.

LE CHIEN DE BERGER.

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin que le garde champêtre.
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien.

Toujours crotté, sans goût ni grâce,
Finaud n'est pas trop déplaisant ;
Il a la queue en cor de chasse,
Les yeux brillants du ver-luisant ;
Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre
Se dresse dru comme des clous,
Dès qu'il sent la trace du lièvre,
Dès qu'il sent la trace des loups.
J'aime mon chien, etc.

Il entend la brebis qui bêle,
Au loin il court la rallier ;
Il joue avec la blanche agnèle,
Il lutte avec le vieux bélier.
Quand je siffle ou quand je fais signe,
Il se donne du mouvement,
Comme un sergent qui range en ligne
Les conscrits de son régiment.
J'aime mon chien, etc.

Depuis dix ans à mon service,
Finaud est bon, il est très bon ;
Je ne lui connais pas de vice,
Il ne prend ni lard ni jambon ;
Il ne touche pas au fromage,
Non plus qu'au lait de mes brebis ;
Il ne dépense à mon ménage
Que de l'eau claire et du pain bis.
J'aime mon chien, etc.

Un jour, près d'une fondrière,
Jeanne, en conduisant son troupeau,
Dégringola dans la rivière ;
Finaud la repêcha dans l'eau,
Et moi j'aurai la récompense,
Jeanne me prend pour épouseur,
C'est tout de même vrai, j'y pense,
Que les chiens n'ont pas de bonheur !
J'aime mon chien, etc.

P. Dupont.

LA MEUNIÈRE.

Là-bas au fond d'une verte prairie,
Est un moulin où tout riait jadis ;
Oh c'est qu'alors Pierre en était la vie,
Et qu'avec Pierre était le paradis ;
Pierre n'est plus.... A son deuil tout entière,
Thérèse pleure, et veut pleurer sans fin...
Ce ne sont pas les pleurs de la meunière,
Qui font tourner la meule du moulin.

Pleurer sans fin, Thérèse n'est point sage ;
Vous êtes mère et ce nom vous défend
D'éterniser les chagrins du veuvage ;
Conservez-vous pour votre pauvre enfant.
Il est d'ailleurs un ami de qui Pierre
Prenait conseil : Ah ! consultez Colin.
Ce ne sont pas les pleurs de la meunière,
Qui font tourner la meule du moulin.

Mais quoi, déjà, la meunière est moins triste,
On la dirait consolée à demi ;
Le bon Colin dans ses travaux l'assiste,
On le croirait, ma foi, plus qu'un ami ;
Vanne, levée, abondante rivière,
Ont assuré le sort de l'orphelin,
Ce ne sont pas les pleurs de la meunière,
Qui font tourner la meule du moulin.

Bref de Colin la rare vigilance
Veille la nuit, et ne dort point le jour ;
Bref, la meunière en sa reconnaissance,
Le va payer du plus tendre retour :
Thérèse enfin tout en regrettant Pierre,
Aujourd'hui même épousera Colin.
Ce ne sont pas les pleurs de la meunière,
Qui font tourner la meule du moulin.

ETIENNE CATALAN.

LA BRUNE.

Que je vous parle d'une brune
Dont les yeux luisent doucement
Comme le croissant de la lune
Reflété dans un lac dormant;
De qui la taille est svelte et fine,
Comme la tige des palmiers,
De qui la bouche est purpurine
Comme la pourpre des rosiers,
De qui la parole divine
Courberait des rois à ses pieds.
Inclinez-vous quand elle passe,
Arbres et fleurs; pliez, roseaux;
Murmurez, flots et chants d'oiseaux,
La nature a filé sa grâce
Du plus beau fil de ses fuseaux.

Rêvez les pierres précieuses,
Les grands troupeaux, les fleuves d'or,
Les étoffes les plus soyeuses,
Dont une seule est un trésor.
Imaginez une arche pleine
De tout ce qui reluit à l'œil,
Un palais dont un pied de reine
N'oserait pas franchir le seuil,
Ses yeux y toucheraient à peine,
Elle a mis plus haut son orgueil.
Inclinez-vous, etc.

Moins haut l'aigle a bâti son aire,
Moins haut les flèches ont volé,
De moins haut s'abat le tonnerre.
Jusqu'où va son orgueil ailé?
Il va cherchant le cœur d'un sage,
Fut-il empereur ou berger.
Reine au grand cœur, de plage en plage
Il faut errer et voyager:
La terre est un lieu de passage
Où le sage est un étranger.
Inclinez-vous, etc.

P. Dupont.

LE FOIN.

AIR.—*Du Vaudeville du Mameluck.*

Nous, qui pour payer nos dettes
Chantons ici tous les mois,
Allons, gais, friands poëtes,
Que le foin nous mette en voix !
Mardi, près d'une bruyère,
Un fait dont je fus témoin
M'a prouvé qu'on pouvait faire
Quelque chose sur le foin.

Aussitôt, vaille que vaille,
J'ai griffonné ce couplet :
La misère est sur la paille,
Le luxe est sur le duvet,
La grandeur est sous un dôme,
Le talent est dans un coin,
Le repos est sous le chaume,
Le plaisir est sur le foin.

Puis aux traits de la satire
Abandonnant mon esprit,
J'ai fait un malin sourire,
Et tout bas je me suis dit :
" Maint fat que j'ai sur mes notes
N'eut jamais été si loin,
S'il n'avait pas dans ses bottes
Mis quelques bottes de foin."

Foin du censeur trop austère,
Foin des fats, foin des pédants,
Foin des fous, foin de la guerre,
Foin des sots, foin des méchants ;
Foin des riches qu'importune
L'aspect touchant du besoin...
Ils mangeraient leur fortune,
Si l'or se changeait en foin.

Le malheureux, par un songe,
Dans un palais transporté,
Prend d'abord ce doux mensonge
Pour une réalité :
Mais bientôt le pauvre diable,
Voit, dès que le songe est loin,
Que Dieu mit dans son étable
Plus de paille que de foin.

Chercher l'esprit dans un drame,
Le bon sens dans un roman,
La raison chez une femme,
L'honneur chez un charlatan,
La froideur chez une fille,
Mille écus dans un besoin,
Ah ! c'est chercher une aiguille
Dans une botte de foin.

DESAUGIERS.

L'AMANT.

L'aube naît et ta porte est close !
Ma belle, pourquoi sommeiller ?
A l'heure où s'éveille la rose
Ne vas-tu pas te réveiller ?
O ma charmante,
Ecoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi !

Tout frappe à ta porte bénie ;
L'aurore dit : Je suis le jour !
L'oiseau dit : Je suis l'harmonie !
Et mon cœur dit : Je suis l'amour.
O ma charmante, etc.

Je t'adore ange et t'aime femme,
Dieu qui par toi m'a complété
A fait mon amour pour ton âme
Et mon regard pour ta beauté !
O ma charmante, etc. V. HUGO.

REGRETS D'AMOUR.

Auprès de mon amie,
Je coulais de beaux jours :
D'une si douce vie
J'ai vu finir le cours,
Félicité passée,
Qui ne peux revenir !
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

On peut être aussi belle,
On peut autant charmer :
Mais qui peut autant qu'elle,
Qui peut jamais aimer ?
Félicité passée, etc.

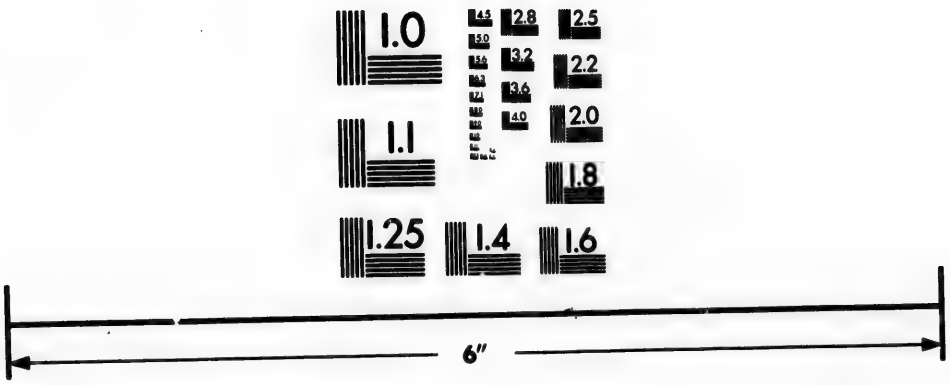
Souvent de cette eau pure
Nous suivions les détours ?
Quand j'entends son murmure,
Je songe à nos amours.
Félicité passée, etc.

Souvent j'allais l'entendre
Sous ces ormes touffus ;
Elle venait s'y rendre :
Cet heureux temps n'est plus.
Félicité passée, etc.

Voyez dans ces asiles
Nos chiffres enlacés !
Dans des jours plus tranquilles,
Ma main les a tracés.
Félicité passée, etc.

Ce même air que je chante,
Que je chante en pleurant
Avec ma jeune amante
Que j'ai chanté souvent.
Félicité passée, etc.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.1
1.0

Elle cessa de vivre
Quand on nous sépara :
Mon cœur devait la suivre ;
Rien ne me la rendra.
Félicité passée, etc.

Lyre tendre et plaintive,
Tes airs sont superflus :
Sur l'infernale rive
Eglé ne t'entend plus.
Félicité passée,
Qui ne peux revenir !
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

LEONARD.

LE PESEUR D'OR.

Dans une verte houppelande
Bordée au cou de petit-gris,
Un juif expulsé de Hollande
Vivait d'usures à Paris.
Il pesait avec des balances
Dont les plateaux étaient faussés,
Or, diamants et consciences !
Ses doigts étaient fort exercés.
Les souris vont se prendre
Au chat qui dort,
Et chacun allait vendre
Au peseur d'or.

On allait chercher la piqure
De ce serpent dans un trou noir
Bâillant sur une cour obscure :
Ce repaire était son comptoir,
A ceux qui de cette cachette,
Osaient railler l'obscurité.
Le soleil est dans ma cassette,
Répondait l'avare éhonté.
Les souris vont, etc.

Ses yeux étaient deux escarboucles,
Son nez un triangle effilé ;
Il portait des souliers à boucles,
Du linge en Hollande filé ;
Il prisait avec des mains sèches
Du fin tabac de Portugal ;
Son crâne, orné de blanches mèches,
Eut effrayé le docteur Gall.
Les souris vont, etc.

De tout calcul indéchiffrable
Il se tirait en un instant,
Et d'une voix imperturbable
Il disait au chaland : C'est tant !
C'est tant ce virginal sourire ;
C'est tant votre anneau conjugal ;
C'est tant le sceptre et tant la lyre,
Tant la tombe et le piedestal !
Les souris vont, etc.

Qu'il monnoya d'âmes flétries !
Qu'il serra dans ses coffres forts
D'or, de bijoux, de pierreries,
De châles de tous les trésors !
La mort longtemps le laissa faire.
Un jour de hausse et de grand gain,
Elle emmena notre homme en terre,
Mort de joie et presque de faim.
Les souris vont, etc.

Le diable qui toujours existe,
Ayant vu la nuit, en rôdant,
Notre squelette jaune et triste
Qui perdait sa dernière dent,
Dans un plateau de sa balance
Mit les restes du pauvre corps,
Et dans l'autre avec violence
Fit entrer ses nombreux trésors.
Les souris vont, etc.

" Tu pèses moins que tes richesses,
Dit le diable, viens en enfer!
Nous y vivrons de tes largesses;
Tes os secs feront un feu clair!"
Tirez profit de cette fable
Vous tous qui rognez sur un liard!
Vous thésaurisez pour le diable,
Il vous surprendra tôt ou tard.
Les souris vont, etc.

P. Dupont.

PÉTRARQUE.

ROMANCE.

Du rivage de Vaucluse,
L'amant de Laure, en ces mots,
En s'éloignant de sa muse,
Fit retentir les échos :
O toi, qui plains le délire
Où Laure a plongé mes sens,
Rocher qu'attendrit ma lyre,
Redis encor ses accens.

En répondant à mes plaintes,
Echos, vous avez appris
Quels sont les vœux et les craintes
D'un cœur tendre et bien épris.
N'oubliez pas ce langage ;
Et si Laure quelque fois
Vient rêver sur ce rivage,
Imitez encor ma voix ;

Jurez lui qu'en vain les grâces
Viendraient pour me consoler
Que les Amours sur mes traces
Loin d'elle auraient beau voler ;
A leur troupe enchanteresse
Je dirais, dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendresse,
Ou laissez couler mes pleurs.

Insensible à tout, loin d'elle,
Rien ne flatte mes désirs,
Je me croirais infidèle
De goûter quelques plaisirs.
Sur une rive étrangère,
Où le destin me conduit,
Une espérance légère
Est le seul bien qui me suit.

Mais si Laure m'est ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie
Quand j'aurai perdu l'espoir,
Puisse la Parque apaisée
Me laisser après ma mort
Préférer à l'Elysée
Les ombrages de ce bord !

MARMONTEL.

LA PITIÉ N'EST PAS DE L'AMOUR.

AIR :—*N'abusez pas de mes aveux.*

Lorsque dans une tour obscure,
Ce jeune homme est dans la douleur,
Mon cœur guidé par la nature
Doit compatir à ses malheurs ;
Si j'entends sa plainte touchante,
Je deviens triste tous les jours ;
Maman, ne sois pas mécontente :
La pitié n'est pas de l'amour. (*bis.*)

Lorsqu'à ma fenêtre discrète,
J'écoute ses plaintifs accents ;
D'intérêt ma bouche muette,
Je crois toujours que je l'entends,
Je resterais là quand il chante,
Toute la nuit et tout le jour ;
Maman, ne sois pas mécontente :
La pitié n'est pas de l'amour. (*bis.*)

Un jour sa romance était tendre,
Elle enchanta tous mes esprits ;
Je ne cherchais pas à l'apprendre,
Et, sans le vouloir, je l'appris ;
Depuis ce temps là je la chante
Toute la nuit et tout le jour ;
Maman, ne sois pas mécontente :
La pitié n'est pas de l'amour. (*bis.*)

SOUVENIR DE NAPOLÉON.

COUPLETS CHANTES AU BANQUET DE LA SOCIETE FRANÇAISE EN CANADA, A MONTREAL.

AIR :—*De la Marseillaise.*

Enfants de la même patrie,
Pour nous enfin luit un beau jour :
A cette terre si chérie
Nous payons un tribut d'amour. (*bis.*)
Au bord d'une terre étrangère
Quel spectacle frappe mes yeux !
L'amitié qui descend des cieux
Embellit ce jour sur la terre !
Napoléon, la France ! unissons ces grand noms;
Chantons : sois immortel, héros que nous pleu-
[rons !

O toi dont le vaste génie
Etonna, vainquit tes rivaux,
Permets que ton ombre chérie
Vienne planer sur nos travaux.
Reconnais, dans cette assemblée,
Plus d'un fidèle serviteur,
Dont ton nom fait battre le cœur,
Fidèle à l'enseigne sacrée.
Napoléon, la France ! unissons ces grands noms;
Chantons : sois immortel, héros que nous pleu-
[rons !

Douce amitié, fille adorée,
Viens nous embrâser de tes feux.
Fais que sous ton aile sacrée
Ce jour donne des fruits heureux.
Loin de notre France chérie
Ne formons qu'un peuple d'amis :
Lorsque nous sommes réunis
Nous retrouvons notre patrie.
Napoléon, la France ! unissons ces grands noms;
Chantons : sois immortel, héros que nous pleu-
[rons !

L'homme, l'honneur de notre race,
Chef de la grande nation,
Dans son grand cœur eut une place
Pour la plus noble passion.
Montebello, dont la grande âme
Aima sans craindre le héros,
Ah ! viens animer nos travaux.
Disons, pleins d'une douce flamme :
Napoléon, la France ! unissons ces grands noms;
Chantons : sois immortel, héros que nous pleu-
[rons !

Errants sur un lointain rivage,
Rallions-nous à ce grand nom.
Français, prenons pour patronage
L'égide de Napoléon.
Ne formons qu'un peuple de frères,
Puisque nous sommes ses enfants;
Faisons retentir dans nos chants,
Amis, sur les deux hémisphères :
Napoléon, la France ! unissons ces grands noms;
Chantons : sois immortel, héros que nous pleu-
[rons !

Pour flétrir ton grand caractère,
L'envie excita ses serpents :
Hatzfeld et le factionnaire
Te vengeront dans tous les temps.
Nous sommes loin de ton génie,
Mais pour imiter tes bienfaits
Allons au-devant des souhaits
Des exilés de la patrie.
Napoléon, la France ! unissons ces grands noms;
Chantons : sois immortel, héros que nous pleu-
[rons !

LES TRENTE ÉCUS.

AIR :—*Du Citoyen.*

Pars, mon petit, de ton enfance
Le bon Dieu sera le soutien ;
A Paris règne l'opulence,
Deux ici, nous mourrions de faim ;
Mais quand l'heure de la prière
Le soir sonnera lentement,
Mon fils, songe à ta pauvre mère,
Qui bénit son petit enfant !

Aux favoris de la fortune,
Demande un sou d'un air riant,
La plainte, souvent importune,
Quoique triste, parais content :
Mais quand l'heure de la prière
Le soir sonnera lentement,
Mon fils, songe à ta pauvre mère
Qui bénit son petit enfant !

Après trois ans quelle richesse,
Ma mère, trente écus pour toi !
Ouvre vite, plus de détresse !
Ton petit est riche, ouvre-moi ;
C'était l'heure de la prière,
La pauvre mère en ce moment
Priait, à genoux sur la pierre
Et bénissait son jeune enfant.

MARGOTTON ET SON ÂNE.

—RONDE.—

Quand Margotton s'rend au moulin,
Filant sa quenouille de lin,
Ell' monte sur son âne :
Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
Ell' monte sur son âne Martin
Pour aller au moulin.

Quand le meunier la voit venir,
De rire il ne peut se tenir,
" Attache-là ton âne.
" Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
" Attache là ton âne Martin
" A la port' du moulin."

Pendant que le moulin moulait
Le meunier la belle amusait ;
Le loup a mangé l'âne.
Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
Le loup a mangé l'âne Martin
A la port' du moulin.

" J'ai douze écus dans mon gousset,
" Prends-en cinq et laisse-m'en sept,
" T'acheteras un âne.
" Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
" T'acheteras un âne Martin
" Pour venir au moulin."

Le mari la voyant venir,
De gronder ne put se tenir ;
" Ce n'est pas là mon âne !
" Ah ! l'âne ! ah ! l'âne ! ah ! l'âne !
" Ce n'est pas là mon âne Martin
" Qui t'portait au moulin."

" Mon âne avait les quat' pieds blancs,
" Et les oreill's en rabattant:
" On m'a changé mon âne!
" Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
" On m'a changé mon âne Martin
" A ce maudit moulin."

" Le bout de sa queue était noir.
" Je suis volé, c'est clair à voir;
" Longtemps j'pleur'rai mon âne
" Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
" Longtemps j'pleur'rai mon âne Martin
" Qui m'portait au moulin."

" Ne sais-tu pas, pauvre nigaud,
" Que les bêtes changent de peau?
" C'est ce qu'a fait ton âne,
" Ah! l'âne! ah! l'âne! ah! l'âne!
" C'est ce qu'a fait ton âne Martin
" En allant au moulin."

ANONYME.

CLÉMENCE ISAURE.

A Toulouse il fut une belle;
Clémence Isaure était son nom;
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don.
Mais leurs parents, trop inflexibles,
S'opposaient à leurs tendres feux;
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux:
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux:
Ah! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleur!
Ma vie appartient à mon père,
A Lautrec appartient mon cœur.

Le vieillard, pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour ;
Lautrec, que menaçait sa rage,
Vient gémir au pied du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.

Une nuit, la tendre Clémence
Entend la voix de son amant :
A ses barreaux elle s'élance,
Et lui dit ces mots en pleurant :
Mon ami, cédons à l'orage ;
Va trouver le roi des Français :
Emporte mon bouquet pour gage
Des serments que mon cœur t'a faits.

L'églantine est la fleur que j'aime,
La violette est ma couleur ;
Dans le souci tu vois l'emblème
Des chagrins de mon triste cœur.
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs :
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs.

Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant ;
Alphonse, qui vient à paraître,
Le force de fuir tout tremblant.
Lautrec part : la guerre commence,
Et s'allume de toutes parts ;
Vers Toulouse l'Anglais s'avance,
Et brûle déjà ses remparts.

Sur ses pas Lautrec revient vite :
A peine est-il sur le glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.
Un seul vieillard résiste encore ;
Lautrec court lui servir d'appui :
C'était le vieux père d'Isaure :
Lautrec est blessé près de lui.

Hélas ! sa blessure est mortelle !
Il sauve Alphonse, et va périr.
Le vieillard fuit ; Lautrec l'appelle,
Et lui dit avant de mourir :
Cruel père de mon amie,
Tu ne m'as pas voulu pour fils ;
Je me venge en sauvant ta vie :
Le trépas m'est doux à ce prix.

Exauce du moins ma prière ;
Rends les jours de Clémence heureux ;
Dis-lui qu'à mon heure dernière
Je t'ai chargé de mes adieux.
Rapporte-lui ces fleurs sanglantes,
De mon cœur le plus cher trésor,
Et laisse mes lèvres mourantes
Les baiser une fois encor.

En disant ces mots, il expire.
Alphonse, accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.
Tout son bien fut laissé par elle
Pour que ces trois fleurs fussent d'or :
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

FLORIAN.

BARCAROLLE DE LA MUETTE.

AIR :—*Connu.*

Amis ! la matinée est belle ;
Sur le rivage assemblez-vous,
Montez gaîment votre nacelle,
Et des vents, bravez le courroux.
Conduis ta barque avec prudence,
Pêcheur, parle bas,
Jette tes filets en silence,
Pêcheur, parle bas ;
Le roi des mers ne t'échappera pas. (*bis.*)

L'heure viendra : sachons l'attendre,
Plus tard, nous saurons la saisir,
Le courage fait entreprendre,
Mais l'adresse fait réussir...
Conduis, etc.

Pêcheur ! sur la mer orageuse,
Brave la mort, va, ne crains rien ;
Pour une action périlleuse,
Vogue sans peur, en vrai marin.
Conduis, etc.

Ne redoute pas la baleine,
Le temps est calme, il faut partir,
Tente une conquête incertaine,
Le brave craint-il de mourir ;
Conduis, etc.

CHANSON POPULAIRE

SUR LE ROI DAGOBERT ET SUR SAINT-ELOI.

Les chiens de Dagobert
Etaient de gale tout couverts ;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi !
Pour les nettoyer
Faudrait les noyer ;
Eh ! bien, lui dit le Roi
Va-t-en les noyer avec toi.

Le bon Roi Dagobert
Se battait à tort, à travers ;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi,
Votre Majesté
Se fera tuer ;
C'est vrai lui dit le Roi
Mets-toi bien vite devant moi.

Le bon Roi Dagobert
Voulait conquérir l'univers ;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi !
Voyager si loin
Donne du tintoin ;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Il vaudrait mieux rester chez soi.

Le Roi faisait la guerre ;
Mais il la faisait en hiver ;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi !
Votre Majesté
Se fera geler ;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Je m'en vais retourner chez moi.

Le bon Roi Dagobert
Voulait s'embarquer pour la mer ;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi !
Votre Majesté
Se fera noyer ;
C'est vrai, lui dit le Roi,
On pourra crier : le Roi boit !

Le bon Roi Dagobert
Avait un vieux fauteuil de fer ;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi !
Votre vieux fauteuil
M'a donné dans l'œil ;
Eh ! bien, lui dit le Roi,
Fais-le vite emporter chez toi.

Le bon Roi Dagobert
Mangeait en glouton du dessert ;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi !
Vous êtes gourmand,
Ne mangez pas tant ;
Bah ! bah ! lui dit le Roi,
Je ne le suis pas tant que toi.

Le bon Roi Dagobert
Ayant bu, allait de travers ;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi !
Votre Majesté
Va tout de côté ;
Eh ! bien, lui dit le Roi
Quand t'es gris, marches-tu plus droit ?

Quand Dagobert mourut,
Le diable aussitôt accourut ;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi !
Satan va passer,
Faut vous confesser,
Hélas ! dit le bon Roi,
Ne pourrais-tu mourir pour moi ?

Du bon Roi Dagobert
Les bas étaient rongés des vers ;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi !
Vos deux bas cadets
Font voir vos mollets ;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Les tiens sont neufs, donne-les moi.

Le bon Roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hiver ;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi !
Il faut du savon
Pour votre menton ;
C'est vrai, lui dit le Roi,
As-tu deux sous, prête-les moi.

Le bon Roi Dagobert
Portait manteau court en hiver ;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi !
Votre Majesté
Est bien écourtée ;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Fais-le ralonger de deux doigts.

Le Roi faisait des vers,
Mais il les faisait de travers;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Laissez aux oisons
Faire des chansons;
Eh! bien, lui dit le Roi,
C'est toi qui les feras pour moi.

Le bon Roi Dagobert
Chassait dans la plaine d'Anvers;
Le grand Saint-Eloi
Lui dit, ô mon Roi!
Votre Majesté
Est bien essoufflée;
C'est vrai, lui dit le Roi,
Un lapin courait après moi.

LE RÊVEIL DE LA POLOGNE.

Elle se lève, elle appelle à la vie,
La nation qu'on veut anéantir;
De son tombeau sort le peuple martyr,
Et l'aigle blanc plane sur Cracovie.

De la Pologne invincible génie,
O liberté! soutiens tes défenseurs.
Que devant toi tombe la tyrannie;
Gloire aux martyrs, et mort aux oppresseurs!

Après quinze ans ressuscite plus brave,
Sublime élan! ce grand corps mutilé;
Les rois bourreaux, qui le tenaient esclave
Sous son regard intrépide ont tremblé.

Les rois tombaient, mais leur cœur se rassure.
N'ont-ils pas sû, vautours unis entre eux,
Depuis un siècle élargir la blessure
Toujours saignante à ce flanc généreux!

De l'héroïsme impérissable exemple!
Duel à mort et toujours renaissant!
Un contre trois!... l'Europe les contemple,
Sans mettre fin à ce drame de sang.

Ta noble lutte, hélas! n'a pas d'issue :
Tu le sais bien, et partout tu combats,
Fière Pologne, immortelle vaincue!
Que l'on enchaîne et qu'on ne dompte pas.

La France en vain rêve ta délivrance :
Quel bras fatal arrête son secours?
Qui donc retient le grand cœur de la France?
Qu'est devenu le peuple des trois jours?

LOUISE COLET.

LES ADIEUX DE BERTRAND.

Avant de quitter le rivage
Où dort pour jamais le Héros,
Bertrand, près du rocher sauvage,
A sa tombe adresse ces mots :
C'est donc là que le Roi du monde
A vu ses beaux jours se flétrir!
Sur un roc, au milieu de l'onde,
Le destin le force à périr!
Ah! donnons-lui, compagnons de sa gloire,
Seulement une larme, un regret par victoire,
Et plus que lui jamais Français
N'aura coûté de pleurs et de regrets.

Lorsque sonna sa dernière heure,
Un nuage obscurcit mes yeux,
Et dans la céleste demeure
J'aperçus tous nos demi-dieux.
Ces preux que la France regrette
Tendaient les mains à ce Héros,
Et la mort, planant sur sa tête,
Pleurait sur le coup de sa faulx.
Ah! donnons-lui, etc.

Celui qui du haut des colonnes
Forçait les rois à se cacher;
Celui qui donnait des couronnes,
Pour tombe a le creux d'un rocher!
Celui que protégeait Dieu même,
Hélas! le vainqueur des vainqueurs,
Tombé loin de son diadème,
N'a plus d'autels que dans nos cœurs.
Ah! donnons-lui, etc.

Du grand homme que je regrette,
Refusant tout bienfait nouveau,
Je ne veux qu'une violette,
Qui croisse au pied de son tombeau.
Avec moi j'emporte ses armes,
Nul mortel ne les touchera;
Encor couvertes de ses larmes
Son fils un jour les portera.
Ah! donnons-lui, etc.

Adieu, dernier espoir des braves!
Le destin me dicte la loi
D'aller vivre au sein des esclaves
Qui jadis tremblaient devant toi;
Et quand viendra ma dernière heure,
Que l'on m'accorde dans ce lieu,
Près de ta tombe, un peu de terre:
C'est là mon seul et dernier vœu.
Ah! donnons-lui, etc.

LA CHANSON DU BON PASTEUR.

Bons habitants du village,
Prêtez l'oreille un moment.
Ma morale est douce et sage,
Et toute de sentiment.
Vous saurez bien me comprendre:
C'est mon cœur qui parlera.
Quand vous pourrez, venez m'entendre,
Et le bon Dieu vous bénira.

Aux vignes, dans les vendanges,
Aux champs, pendant les moissons,
De Dieu chantez les louanges :
Il sourit à vos chansons.
Qnand le plaisir dans la plaine,
Le soir vous appellera,
Dansez gaîment sous le vieux chêne,
Et le bon Dieu vous bénira.

Un soldat que le froid glace,
Le soir vient-il à pas lents,
Vous demander une place.
Près de vos foyers brûlants ;
Sans connaître la bannière
Sous laquelle il s'illustra,
Vite, ouvrez-lui votre chaumière,
Et le bon Dieu vous bénira.

De vos gerbes si nombreuses
Pour moi ne détachez rien.
Vos familles sont heureuses :
Leur bonheur suffit au mien.
Ménagez votre abondance
Pour celui qui pâtira ;
Payez la dîme à l'indigence,
Et le bon Dieu vous bénira.

Loin des cendres de sa mère,
Chez vous un pauvre exilé
Dévorait sa peine amère :
Vers lui Dieu l'a rappelé.
Qu'importe, si sa prière
De la vôtre différa ?
Priez pour lui, c'est votre frère,
Et le bon Dieu vous bénira.

BÉRANGER.

LA FRANCE EST BELLE.

La France est belle ;
Ses destins sont bénis :
Vivons pour elle ;
Vivons unis.

Passez les monts, passez les mers ;
Visitez cent climats divers :
Loin d'elle, au bout de l'univers,
Vous chanterez fidèle ;
La France est belle, etc.

Faut-il défendre nos sillons ?
Voyez cent jeunes bataillons
S'élancer, brûlants tourbillons,
Où la foudre étincelle !
La France est belle, etc.

De nos états jadis rivaux,
Le temps, au prix de longs travaux,
Fonda, pour des siècles nouveaux,
L'unité fraternelle.
La France est belle, etc.

Maint peuple, sortant du sommeil,
Salue, à l'horizon vermeil,
Les trois couleurs de ton soleil,
O reine universelle !
La France est belle, etc.

Bon ange, elle aime à protéger
Le proscrit du bord étranger :
Il vit sans trouble et sans danger,
Murmurant sous son aile :

" La France est belle ;
" Ses destins sont bénis :
" Vivons chez elle,
" Heureux bannis !"

Et nous, ses fils, avec ardeur
Nous travaillons pour sa grandeur,
Offrant à Dieu, son créateur,
Des cœurs brûlants de zèle,
La France est belle, etc.

M J. Porchat.

COMMENÇONS LA SEMAINE.

Commençons la semaine !
Qu'en dis-tu, cher voisin ?
Commençons par le vin
Nous finirons de même.
Vaut bien mieux, moins d'argent,
Chanter, danser, rire et boire,
Vaut bien mieux, moins d'argent,
Rire et boire plus souvent.

On veut me faire accroire
Que je mange mon bien,
Mais on se trompe bien :
Je ne fais que le boire.
Vaut bien mieux, etc.

Si ta femme querelle,
Dis-lui, pour l'appaiser,
Que tu veux te griser
Pour la trouver plus belle.
Vaut bien mieux, etc.

Le receveur de taille
Dit qu'il vendra mon lit ;
Je me moque de lui :
Je couche sur la paille.
Vaut bien mieux, etc.

Au compte de Barême ?
Je n'aurai rien perdu :
Je suis venu tout nu :
Je m'en irai de même.
Vaut bien mieux, etc.

Providence divine,
Qui veilles sur nos jours,
Conserve-nous toujours
La cave et la cuisine.
Vaut bien mieux, etc.

ÉLOGE DU CAFÉ.

Si vous voulez sans peine
Vivre en bonne santé,
Sept jours de la semaine
Prenez de bon café.
Il vous préservera de toute maladie,
Sa vertu chassera, la, la,
Migraine et fluxion, don, don,
Rhume et mélancolie.

Sa force est sans égale
Contre les maux de cœur ;
La glande pinéale
Y trouve sa vigueur.
Quand on y met du lait, il guérit la poitrine :
Au sang il donnera, la, la,
La circulation, don, don,
Dans toute la machine.

Voulez-vous dans l'église
Ne rien perdre au sermon,
D'une éloquence exquise
Goûter l'expression.
Vous devez vous munir, surtout, l'après-dînée,
De cette boisson-là, la, la,
Votre application, don, don,
Sera moins détournée.

Malgré la bonne chère
Le convive est chagrin,
Si votre cafetière
Ne finit le festin :
Dès qu'on la voit entrer, la joie est redoublée ;
Chacun se dit voilà, la, la,
De ce repas si bon, don, don,
La fête couronnée.

LE NID DE FAUVETTE.

AIR :—*Connu.*

Je le tiens, ce nid de fauvette ;
Ils sont deux, trois, quatre petits.
Depuis si longtemps je vous guette !
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.
Criez, sifflez, petits rebelles ;
Débattez-vous, oh ! c'est en vain.
Vous n'avez point encor vos ailes ;
Comment vous sauver de mes mains ! (*bis.*)

Mais, quoi ! n'entends-je pas la mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.
Ah ! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui, l'été, dans nos vallons,
Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons ! (*bis.*)

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir !
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir ;
Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants !
Non, non, que rien ne vous sépare ;
Non, les voici, je vous les rends. (*bis.*)

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux
Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons. (*bis.*)

BERQUIN.

MA VOCATION.

AIR :—*Attendez-moi sous l'orme.*

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant ;
Etouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand ;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit ;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit ! (*bis.*)

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant ;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant ;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu, etc.

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchante ;
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu, etc.

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas ?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

BERANGER.

MON ROCHER DE SAINT MALO.

AIR :—*Connu.*

A tout je préfère
Le toit de ma mère,
Mon rocher de Saint Malo,
Que l'on voit sur l'eau,
De loin, sur l'eau.

Monsieur Duguay m'a dit : " Pierre,
" Veux-tu venir avec moi ?
" Tu seras homme de guerre,
" Montant la flotte du roi.
" Va, laisse-là ton hameau,
" Pour mon grand vaisseau si beau !"
—Non, non, je préfère, etc.

" Après combats et naufrage,
" De simple mousse du roi,
" Tu deviens, à l'abordage,
" Grand amiral comme moi ;
" Et tu verras les climats,
" Où vogue mon beau trois-mâts."
—Non, non, je préfère, etc.

" Au lieu de vieillir sans gloire,
" Comme un obscur paysan,
" On meurt un jour de victoire,
" Pour tombe on a l'océan ;
" Puis, du brave le requin
" Prend le corps pour son butin."
—Non, non, je préfère
Qu'ici l'on m'enterre,
Au rocher de Saint Malo,
Que l'on voit sur l'eau,
De loin, sur l'eau.

GUSTAVE LEMOINE.

LE CHANT DU BERÇEAU.

Clos ta blonde paupière ;
Enfant, dors sous mes yeux ;
Ton bon ange et ta mère
Sur toi veillent tous deux.

Sous la charmille,
L'oiseau s'enfuit ;
La lune brille ;
Voici la nuit.
La blanche étoile
Luit au ciel d'or,
Pure, sans voile,
Et tout s'endort.
Clos ta blonde paupière, etc.

On dit qu'en rêve,
Enfant charmant,
Dieu vous enlève
Au firmament.
Là, tous les anges
Chantent joyeux
Gloire et louanges
Au roi des cieux.
Clos ta blonde paupière, etc.

Sommeille encore,
Et que longtemps
Ton cœur ignore
Tous nos tourments.
Que tous tes songes
Soient au réveil
Les doux mensonges
D'un doux sommeil.
Clos ta blonde paupière, etc,

E. Plouvier.

LES HIRONDELLES.

AIR :—*Non loin du palais de Ramire.*

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute, vous quittez la France :
De mon pays, ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine,
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
Au toît où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas :
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas ?

BERANGER.

LE MOINEAU SOCIALISTE.

Si de l'autruche ou du vautour
J'avais eu la puissance,
Je serais un oiseau de cour,
Un seigneur d'importance.
Mais j'suis né moineau,
Ni puissant ni beau,
D'un ramage un peu triste ;
Et voilà pourquoi,
Quasi malgré moi,
Je me fis communiste.

Un jour que j'étais à rêver
Sur les maux de la vie,
Près de moi je vis arriver
Ma commère la pie ;
J'lui dis sans façon
Comment le guignon
Me suivait à la piste.
Mon pauvre Pierrot,
Dit dame Margot,
Faites-vous communiste.

Quand j'eus promis de m'envoler,
L'adroite politique
Me donna, sur l'art de voler,
Cette leçon pratique :
Que le droit des gens
Est un contresens,
Un rêve de sophiste,
Et la probité
Une absurdité
Pour un vrai communiste.

Etant suffisamment instruit
Dans l'école nouvelle,
Je vais crier au pied du nid
D'une riche hirondelle :
Plus d'propriété,
Viv' la liberté,
Mort aux capitalistes !
Oiseau, mon ami,
Cède-moi ton nid,
Nous sommes communistes.

Aussitôt dit, aussitôt fait.
Du bec on la houspille ;
Et puis, comme il faut tout-à-fait
Abolir la famille,
De ces factieux
Je casse les œufs
Et les gruge en artiste.
Et voilà comment
L'on vit grassement,
Quand on est communiste.

Mais, à mon tour, j'ai des enfants.
Trouvant la chose étrange,
Je vais les porter dans les champs,
Au nid d'une mésange :
Au nom de la loi
Nourris-les pour moi,
Ou, si tu me résistes,
Pour te décider
Je te fais plumer :
Nous sommes communistes.

Jadis, en un jour d'embarras,
J'avais, à la voisine,
Emprunté pour plusieurs repas
Quelques sacs de farine.
A me dépêcher
Huissier sur huissier
La revêche persiste ;
Mais moi je sais bien
Qu'elle n'aura rien,
Car je suis communiste.

Ainsi débarrassé d'enfants
De dettes et d'amendes,
Pendant le jour je cours les champs,
Et fais la propagande.
Grâce à mes leçons
Plus de cent dindons
Sont inscrits sur ma liste.
Et tous, à la fin,
De l'aigle au serin,
Se feront communistes.

DUFOUR.

LE BOUQUET.

Non, tu n'auras pas mon bouquet.
Traite-moi de capricieuse,
De volage, d'ambitieuse,
D'esprit léger, vain ou coquet,
Non, tu n'auras pas mon bouquet.

Comme l incarnat du plaisir,
On dit qu'il sied à ma figure ;
Veux-tu de ma simple parure
Oter ce qui peut l'embellir,
Comme l'incarnat du plaisir ?

Je veux le garder sur mon cœur ;
Il est aussi pur que mon âme ;
Un soupir, un souffle de flamme
En pourrait ternir la fraîcheur :
Je veux le garder sur mon cœur.

Non, non, point de bouquet pour toi :
L'éclat de la rose est trop tendre ;
Demain tu pourrais me le rendre ;
Demain... qu'en ferais-je ? dis-moi.
Non, non, point de bouquet pour toi.

MME. DESBORDES VALMORE.

LANTARA.

ELOGE DU VIN.

Ah ! que de chagrins dans ma vie !
Combien de tribulations !
Dans mon art en butte à l'envie,
Trompé dans mes affections. (*bis.*)
Viens m'arracher à la misanthropie,
Jus précieux, baume divin :
Oui, c'est par toi, par toi seul que j'oublie
Les torts affreux du genre humain. (*bis.*)

A jeûn je suis trop philosophe :
Le monde me fait peine à voir ;
Je ne rêve que catastrophe ;
A mes yeux tout se peint en noir ; (*bis.*)
Mais quand j'ai bu tout change de figure :
La riante couleur du vin
Prête son charme à toute la nature
Et j'aime tout le genre humain. (*bis.*)

CHARLES SEPT.

MUSIQUE DE B. WILHEM.

Je vais combattre, Agnès l'ordonne :
Adieu, repos ; plaisirs, adieu.
J'aurai, pour venger ma couronne,
Des héros, l'amour, et mon Dieu.
Anglais, que le nom de ma belle
Dans vos rangs porte la terreur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,
Français et roi, loin des dangers,
Je laissais la France captive
En proie au fer des étrangers.
Un mot, un seul mot de ma belle
A couvert mon front de rougeur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire,
Agnès, tout mon sang coulera.
Mais non ; pour l'amour et la gloire,
Victorieux, Charles vivra.
Je dois vaincre ; j'ai de ma belle
Et les chiffres et la couleur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, La Trémouille, Saintrailles,
O Français, quel jour enchanté,
Quand des lauriers de vingt batailles
Je couronnerai la beauté !
Français, nous devrons à ma belle,
Moi la gloire, et vous le bonheur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

BERANGER.

MON HABIT.

AIR :---*Du vaudeville de Décence.*

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe ;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant ?
T'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand ?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil ;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu ; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

BERANGER.

CHANSON DE MAITRE ADAM.

Aussitôt que la lumière
A redoré nos côteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis :
Vois-tu sur la rive more
Plus qu'à mon nez de rubis ?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre
Ne m'épouvanterait pas.
A table rien ne m'étonne,
Et je pense, quand je bois,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Pour changer ce grand trépas.
Je m'en irais dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et planter une taverne
Dans la chambre de Pluton.

Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferais chanter au diable
Les louanges de Bacchus.
J'appaiserais de Tantale
La grande altération,
Et, passant l'onde infernale,
Je ferais boire Ixion.

Au bout de ma quarantaine,
Cent ivrognes m'ont promis
De venir, la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis.
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphire
Qu'on ne fasse mon tombeau,
Pour cercueil je ne désire
Que le contour d'un tonneau,
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers à l'entour :
" Ci-git le plus grand ivrogne
" Qui jamais ait vu le jour."

ADAM BILLAUT.

LE BUVEUR SAVANT.

Un sot, qui veut faire l'habile,
Dit qu'en lisant il prétend tout savoir ;
Un fou, qui court de ville en ville,
En voyageant, dit qu'il prétend tout voir.
Et moi je dis, d'un ton plus véritable,
Que sans sortir de table,
Et sans avoir lu,
Je sais tout, et j'ai tout vu,
Lorsque j'ai bien bu.

Dans Platon ni dans Epicure,
Je ne vois pas qu'il soit bien établi,
S'il est du vide en la nature,
Ou si l'espace est d'atômes rempli.
Dans un buveur la nature décide
Qu'elle abhorre le vide :
Car il est certain
Que j'abhorre un verre en main,
Quand il n'est pas plein.

Grands philosophes, je vous blâme,
Et je veux faire un système nouveau :
Vous avez fait résider l'âme,
L'un dans le cœur, l'autre dans le cerveau.
Savez-vous bien où la mienne s'avance
Pour tenir audience ?
C'est dans mon palais
Qu'elle juge du vin frais
Qui coule à longs traits.

Un nouvelliste politique,
Qui tient conseil dans la cour du palais,
Demande au plus fat de sa clique,
Si nous aurons ou la guerre ou la paix :
Moi, curieux d'une seule nouvelle,
Lorsqu'il pleut, ou qu'il gèle
Du soir au matin,
Je demande à mon voisin,
Aurons-nous du vin ?

L'autre jour, à l'Observatoire,
Les ennemis du tranquille sommeil
Voulurent, par malice noire,
Me faire voir des taches au soleil.
Pour les punir d'oser, dans leur tanière,
Dénigrer la lumière
D'un astre divin,
Je leur fis voir que leur vin
N'était pas clair fin.

Un usurier, de son grimoire,
Par son calcul, tâchant de m'affronter,
Toute la nuit compte sans boire ;
Moi, je la passe à boire sans compter.
A me tromper je mets toute ma gloire,
Je prends plaisir à croire,
Comptant par mes doigts,
Que je n'ai bu qu'une fois,
Quand j'en ai bu trois.

De ceux qui vivent dans l'histoire,
Ma foi, jamais je n'envierai le sort ;
Nargue du temple de Mémoire,
Où l'on ne vit que lorsque l'on est mort.
J'aime bien mieux, avec une Sylvie,
Boire pendant ma vie ;
Car je sentirai
Les momens que je vivrai,
Tant que je boirai.

ÉLOGE DE L'EAU.

Il pleut, il pleut enfin !
Et la vigne altérée
Va se voir restaurée
Par ce bienfait divin !
De l'eau chantons la gloire :
On la méprise en vain.
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

C'est par l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le déluge ;
Mais ce souverain juge
Mit les maux près des biens.
Du déluge l'histoire
Fait naître le raisin :
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Du bonheur je jouis
Quand la rivière apporte,
Presque devant ma porte,
Des vins de tous pays.
Ma cave et mon armoire,
Dans l'instant tout est plein !
C'est l'eau qui me fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Par un temps sec et beau,
Le meunier du village
Se morfond sans ouvrage
Et ne boit que de l'eau.
Il rentre dans sa gloire,
Quand l'eau vient au moulin :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

S'il faut un trait nouveau,
Mes amis, je le guette :
Voyez à la guinguette
Entrer mon porteur d'eau.
Il y perd la mémoire
Des travaux du matin :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Mais à vous chanter l'eau
Je sens que je m'altère ;
Passez-moi vite un verre
Plein du jus du tonneau.
Si tout mon auditoire
Répète mon refrain :
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

ARMAND GOUFFÉ.

CINQUANTE ANS.

AIR :—*Du partage de la richesse.*

Pourquoi ces fleurs ? est-ce ma fête ?
Non ! ce bouquet vient m'annoncer
Qu'un demi-siècle sur ma tête
Achève aujourd'hui de passer.
O combien nos jours sont rapides !
O combien j'ai perdu d'instants !
O combien je me sens de rides !
Hélas ! hélas ! j'ai cinquante ans.

A cet âge, tout nous échappe;
Le fruit meurt sur l'arbre jauni.
Mais à ma porte quelqu'un frappe;
N'ouvrons point : mon rôle est fini.
C'est, je gage, un docteur qui jette
Sa carte où s'est logé le Temps.
Jadis, j'aurais dit : c'est Lisette.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

En maux cuisants vieillesse abonde :
C'est la goutte qui nous meurtrit;
La cécité, prison profonde;
La surdité, dont chacun rit.
Puis la raison, lampe qui baisse,
N'a plus que des feux tremblotants.
Enfants, honorez la vieillesse!
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

Ciel! j'entends la mort qui, joyeuse,
Arrive en se frottant les mains.
A ma porte, la fossoyeuse
Frappe; adieu, messieurs les humains!
En bas, guerre, famine et peste;
En haut, plus d'astres éclatants.
Ouvrons, tandis que Dieu me reste.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

Mais non! c'est vous! vous, jeune amie!
Sœur de charité des amours!
Vous tirez mon âme endormie
Du cauchemar des mauvais jours.
Semant les roses de votre âge
Partout, comme fait le printemps,
Parfumez les rêves d'un sage.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

BERANGER.

LES GUEUX.

Air :—*Première ronde du Départ pour St.-Malo.*

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.
Les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Evangile ;
J'en atteste ma gaîté.
Les gueux, etc.

Au Parnasse la misère
Longtemps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.
Les gueux, etc

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand ;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.
Les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe ;
Sur la paille on peut dormir.
Les gueux, etc.

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit !
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.
Les gueux, etc.

L'Amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats ;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.
Les gueux, etc.

BERANGER.

LA TABLE.

En vrai gourmand, je veux ici
Chanter ce meuble nécessaire,
Dont tous les mois l'attrait chéri,
Double nos nœuds et les resserre.
Oui, quels que soient les traits mordants
Dont la critique nous accable,
Au risque de ses coups de dents,
Je vais m'étendre sur la table.

Comment refuser son tribut
A cette mère universelle ?
Sans la table, point de salut,
Et nous n'existons que par elle :
L'alcôve où l'homme s'amollit
Lui peut-elle être comparable ?
Les pauvres mourants sont au lit,
Les bons vivants ne sont qu'à table.

Quel doux spectacle, quel plaisir;
De voir ces sauces parfumées
Dont toujours, prompt à les saisir,
L'odorat pompe les fumées!
On rit, on chante, on mange, on boit!
De bonheur source intarissable!
Le cœur pourrait-il rester froid,
Quand il voit tout fumer à table?

Deux rivaux entendent sonner
L'instant qui menace leur vie.
A faire un dernier déjeuner,
Un témoin sage les convie;
Dans le vin tous deux par degrés
Eteignent leur haine implacable,
Ils seraient peut-être enterrés
S'ils ne s'étaient pas mis à table.

Le gros Raymond voit chaque jour,
Cent wiskys assiéger sa porte;
Il reçoit la ville et la cour;
La renommée aux cieux le porte.
" Il a donc de rares vertus?
—Non.—A-t-il un rang remarquable,
Des talents, de l'esprit?—Pas plus.
—Qu'a-t-il donc?—Il a bonne table."

A table, on compose, on écrit;
A table, une affaire s'engage;
A table, on joue, on gagne, on rit;
A table, on fait un mariage;
A table, on discute, on résout;
A table, on aime, on est aimable;
Puisqu'à table on peut faire tout,
Vivons donc sans quitter la table.

DESAUGIERS.

LA PETITE FÉE.

AIR :—*C'est le meilleur homme du monde.*

Enfants, il était une fois
Une fée appelée Urgande,
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de beauté vraiment bien grande.
De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphir,
Et la terre était consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux,
Chaque moisson était complète.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres ;
Braves gens soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs régistres.
Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Les juges, sous ce roi puissant,
Etaient l'organe de la fée ;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne ;
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Dans un beau palais de cristal,
Hélas ! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal ;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux ;
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite,
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

BERANGER.

LES ÉTOILES QUI FILENT.

AIR :—*Du ballet des Pierrots.*

Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux.
—Oui, mon enfant ; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.
—Berger, sur cet azur tranquille
De lire on te croit le secret,
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît ?

—Mon enfant, un mortel expire ;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait...
—Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

—Mon enfant, qu'elle est pure et belle !
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front mobile,
Et de l'hymen l'autel est prêt...
—Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

—Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau-né.
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille,
C'était à qui le nourrirait...
—Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

—Mon enfant, quel éclair sinistre !
C'était l'astre d'un favori
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...
—Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

—Mon Dieu, quels pleurs seront les nôtres !
D'un riche nous perdons l'appui.
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...
—Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

—C'est celle d'un puissant monarque !...
Va, mon fils, garde ta candeur ;
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait :
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qni file, file, et disparaît.

BERANGER.

LE CHANT DES OUVRIERS.

Nous dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume ;
Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume ;
Nous qui des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps, luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse,

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons
A l'indépendance du monde !

Vos bras, sans relâche tendus,
Aux flots jaloux, au sol avare,
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux,
Fruit du côteau, grain de la plaine.
Pauvres moutons, quels bons manteaux,
Il se tisse avec notre laine !
Aimons-nous, etc.

Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maîgres échines ?
Où vont les flots de nos sueurs ?
Nous ne sommes que des machines.
Nos Babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles :
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles,
Aimons-nous, etc.

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leurs mamelles,
Et lui, plus tard, croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles ;
De nos jours, le droit du seigneur
Pèse sur nous plus despotique :
Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtauds de boutique.
Aimons-nous, etc.

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres ;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines ;
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes.
Aimons-nous, etc.

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde ;
Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre.
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre.
Aimons-nous, etc.

PIERRE DUPONT.

PIÉTRO.

AIR :—*De la Birenne.*

Le flot grossit, le ciel est noir !
Pourquoi, Piétro, partir ce soir ?
Lui dit sa mère.
L'an passé j'eus beau l'avertir,
Ton frère aussi voulut partir,
Ton pauvre frère ! (*bis.*)
Piétro, sautant,
Dans la nacelle,
Qui fuit loin d'elle,
Dit en partant :
Ninna m'appelle, } *bis.*
Elle est si belle, }
Je l'aime tant. (*bis.*)

La mouette blanche, au cri plaintif,
Disait en volant sur l'esquif :
Pêcheur, arrête !
Le nid, qui m'avait tant coûté,
De ce roc vient d'être emporté
Par la tempête. (*bis.*)
Piétro, luttant
Avec courage,
Contre l'orage,
S'en va chantant :
Ninna, etc.

Un sourd murmure au bruit des flots
De temps en temps mêlait ces mots :
Piétro, mon frère !
Avant que ton heure ait sonné,
Pour l'âme de ton frère aîné
Une prière ! (*bis.*)
Piétro, pourtant,
Croit se méprendre,
Et sans l'entendre,
S'en va chantant :
Ninna, etc.

Enfin il a touché les bords !
Mais l'airain sonnait pour les morts,
Sur la tourelle !
Pour qui priez-vous donc, pêcheurs ?
Un d'eux en étouffant ses pleurs,
Dit : " c'est pour elle." (*bis.*)
Piétro l'entend,
Pâlit, soupire ;
Puis il expire
En répétant :
Ninna, etc.

C. DELAVIGNE.

LE CHANT DES SOLDATS.

Toute l'Europe est sous les armes,
C'est le dernier râle des rois.
Soldats, ne soyons point gendarmes,
Soutenons le peuple et ses droits.
Les républiques, nos voisines,
De la France invoquent le nom ;
Que les Alpes soient des collines
Pour les chevaux et le canon.
Aux armes ! courons aux frontières !
Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,
Les poitrines des Radetzkis !
Les peuples sont pour nous des frères,
Et les tyrans des ennemis.

Pour le soldat la palme est douce,
Quand le combat fut glorieux ;
De Transnonain, de la Croix-Rousse,
Les cyprès nous sont odieux.
Quoi ! pousser à la boucherie
Des freres comme des taureaux !
C'est faire pleurer la patrie,
Et c'est avilir les héros.
Aux armes ! etc.

Sous le joug de la politique
Que d'affronts tous bas dévorés !
Nous pensions que la république
Nous aurait enfin délivrés.
Peuple ! avec toi, nous l'avions faite.
Te souvient-il de février ?
Ce ne fut point une défaite,
Nous t'avions cédé le laurier.
Aux armes, etc.

Nous savons ce que nous prépare
Le tigre couronné du Nord ;
De carnage il n'est point avare,
Il tue un peuple quand il mord.
L'ordre qui règne à Varsovie,
Dans tout le midi révolté,
Menace d'étouffer la vie
Et les germes de liberté.
Aux armes, etc.

De Pesth à Rome, les étapes
Seraient des bûchers de martyrs ;
Les Cosaques, hideux satrapes,
Assouviraient tous leurs désirs,
Sur l'or, sur le vin, sur les femmes ;
Dans l'orgie et dans les débris,
A travers le sang et les flammes,
Ils viendraient au cœur de Paris.
Aux armes, etc.

Soldats, arrêtons cette horde !
Elle menace d'envahir,
Danube de sang qui déborde,
Tout le passé, tout l'avenir.
Canons, de vos gueules béantes
Refoulez la marche du Czar.
Baïonnettes intelligentes,
Formons à l'idée un rempart !
Aux armes ! etc.

Que la république française
Entraîne encor ses bataillons,
Au refrain de la Marseillaise,
A travers de rouges sillons.
Que la victoire de son aîle
Couvre nos fronts, et, cette fois,
La république universelle
Aura balayé tous les rois.
Aux armes! etc.

PIERRE DUPONT.

ADIEUX DE MARIE STUART.

MUSIQUE DE B. WILHEM.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage;
Et peu touché de mes sanglots
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!
Adieu, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lys éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.
Adieu, etc,

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours.
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi !
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.
Adieu, etc.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, de son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !
Adieu, etc.

BERANGER.

BRISE DU SOIR.

Brise du soir, qui vient sur ma fenêtre
Bercer mes résédas et mes rosiers en fleurs,
Brise errante du soir, tu passeras peut-être
Où vont tous mes soupirs, les rêves de mon cœur.

Brise du soir, que ta plus douce haleine,
Ton souffle le plus doux et le plus amoureux,
S'épuise à soulever et déroule avec peine,
Sur son cou libre et nu, l'or de ses blonds cheveux.

Brise du soir, murmure à son oreille, [doux,
Pour l'endormir tes bruits, tes concerts les plus
Tandis que dans les pleurs, en priant, moi, je [veille,
Et chante dans la nuit, seul, loin d'elle, à genoux.

N. ROBERT.

TABLEAU DU JOUR DE L'AN.

Depuis que pour nous le jour luit,
Un an succède à l'an qui fuit,
Traçons d'une époque aussi belle,
Aussi solennelle,
L'image fidèle,
Et qu'on s'écrie en la voyant :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Le soleil à peine a brillé,
Que tout le monde est éveillé :
A chaque étage on carillonne,
On reçoit, on donne,
On sort, tout résonne,
Chacun va, vient, monte et descend :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Au lever de ce jour chéri,
Lolotte, qui n'a pas dormi,
Accourt recevoir la première
Six francs de son père,
Un dé de sa mère,
Un psautier de sa grand'maman :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Nous allons voir certains amis,
Quand nous savons qu'ils sont sortis ;
Chez le concierge on se présente :
—Madame est absente—
Nouvelle accablante !
On s'inscrit, on s'en va content :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Parents brouillés, gens refroidis
Semblent redevenir amis ;
Pour quelques livres mesurées
D'amandes sucrées,
Quelquefois plâtrées,
On plâtre un raccommodement :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Chaque neveu vient visiter
L'oncle dont il doit hériter.
Tous voudraient qu'il vécût sans cesse ;
Mais sur sa richesse
Réglant leur tendresse,
Ils l'étouffent en l'embrassant :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

DESAUGIERS.

JEMMY.

Tu guides, sur la montagne,
Ton troupeau bien loin de moi !
Que toujours Dieu t'accompagne
Ta mère n'a plus que toi.
Pour que je sois moins craintive,
Que de loin ta voix m'arrive.
Jemmy, mes amours,
M'entends-tu toujours ?
Toujours,
M'entends-tu toujours ?
Mon Jemmy, m'entends-tu toujours ?

Par malheur, j'ai vu ton père,
Hardi chasseur de chamois,
Loin de mon toit solitaire
S'égarer plus d'une fois.
A son départ, que d'alarmes !
Un jour enfin, que de larmes !...
Jemmy, etc.

Enfant, que ferait ta mère,
Si trop haut portant tes pas,
Ce soir, comme un soir ton frère,
Tu ne lui répondais pas ?
Epargne-moi cette épreuve :
Hélas, je suis seule et veuve...
Jemmy, etc.

MAD. AMABLE TASTU.

ROGER BONTEMPS.

AIR :—*Ronde du camp de Grandpré.*

Aux gens atrabilaires
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontents,
Eh gai ! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours ;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans ;
Eh gai ! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : je me fie,
Mon père, à ta bonté ;
De ma philosophie
Pardonne la gaîté ;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps ;
Eh gai ! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux,
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux ;
Vous, qui perdrez peut-être
Des titres éclatants ;
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

BERANGER.

LE GOURMAND.

Aussitôt que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet.
A chaque mets que je touche,
Je me crois l'égal des dieux,
Et ceux qu'épargnent ma bouche
Sont dévorés par mes yeux.

Boire est un plaisir trop fade
Pour l'ami de la gaîté :
On boit quand on est malade,
On mange en bonne santé.
Quand mon délire m'entraîne,
Je me peins la Volupté
Assise la bouche pleine
Sur les débris d'un pâté.

Un cuisinier, quand je dîne,
Me semble un être divin
Qui du fond de sa cuisine
Gouverne le genre humain ;
Qu'ici-bas on le contemple
Comme un ministre du ciel :
Car sa cuisine est un temple
Dont les fourneaux sont l'autel.

A quatre heures, lorsque j'entre
Chez le traiteur du quartier,
Je veux toujours que mon ventre
Se présente le premier.
Un jour les mets qu'on m'apporte
Sauront si bien l'arrondir,
Qu'à moins d'élargir la porte,
Je ne pourrai plus sortir.

S'il faut que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas,
Qu'on m'enterre sous la nappe
Entre quatre larges plats,
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription ;
Ci-git le premier poète,
Mort d'une indigestion.

DESAUGIERS.

EMBARQUONS-NOUS.

Le dieu du jour s'avance ;
Amis, les vents sont doux :
Bercés par l'espérance,
Partons, embarquons-nous
A-a-a-a-a-a-a-a.

Bientôt, ô ma patrie,
Je verrai tes côteaux
Et ma mère chérie
Priant au bord des flots.
Le dieu du jour, etc.

Je verrai ma chaumière,
Ses bouquets odorants,
Les sentiers où ma mère
Guida mes premiers ans.
Le dieu du jour, etc.

Enchantez le voyage,
Songes doux et légers ;
Bercez jusqu'au rivage
Les heureux passagers.
Le dieu du jour, etc.

MME. ANTOINETTE DE LA B.

LA BRISE DU SOIR.

A l'heure où tu rêves assise,
Dans ton parloir,
Je viendrais si j'étais la brise,
Gémir le soir.
D'abord, (*bis*) ton oreille attentive
M'écouterait
Aux soupirs (*bis*) de ma voix plaintive,
Ton cœur battrait,
Et puis, s'ouvrirait ton parloir.
Si j'étais (*bis*) la brise du soir. (*bis.*)

Je te conterais mille choses,
Qu'en mon chemin,
Pour toi, m'auraient dites les roses
Et les jasmins :
Et même, (*bis*) j'oserais te dire,
Sans nul effroi,
Le mot, qui sur ma lèvre expire
Quand je te vois.
Si j'étais (*bis*) la brise du soir
Qui vient (*bis*) gémir sous ton parloir. (*bis.*)

G. Lemoine.

FANFAN LA TULIPE.

Comme l'mari d'notre mère
Doit toujours s'app'ler papa,
Je vous dirai que mon père
Un certain jour me happa ;
Puis, me m'nant jusqu'au bas de la rampe,
M'dit ces mots qui m'mir'nt tout sens d'ssus
J'te dirai, ma foi, [d'ssous :
Qu'i n'y a plus pour toi
Rien chez-nous ;
V'là cinq sous,
Et décampe.
En avant,
Fanfan la Tulipe ;
Oui, mill' nom d'un' pipe,
En avant.

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme,
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
L'premier jour, je trottais comme un ange;
Mais l'lend'main, je mourais quasi d'faim.
Un r'cruteur passa,
Qui me proposa...
Pas d'orgueil,
J'm'en bats l'œil,
Faut que j'mange.
En avant, etc.

Quand j'entendis la mitraille,
Comm' je r'grettai mes foyers!
Mais quand j'vis, à la bataille,
Marcher nos vieux grenadiers :
Un instant, nous somm's toujours ensemble,
Ventrebleu! me dis-je alors tout bas,
Allons, mon enfant,
Mon petit Fanfan,
Vite au pas;
Qu'on n'dis' pas
Que tu trembles.
En avant, etc.

En vrai soldat de la garde,
Quand les feux étaient cessés,
Sans r'garder à la cocarde,
J'tendais la main aux blessés.
D'insulter des homm's vivant encore
Quand j'voyais des lâch's se faire un jeu.
Quoi! mill' ventrebleu!
Devant moi, morbleu!
J'souffrirais
Qu'un Français
S'déshonore!
En avant, etc.

Vingt ans soldat vaill' que vaille,
Quoiqu'au d'voir toujours soumis,
Un' fois hors du champ d'bataille,
J'n'ai jamais connu d'enn'mis ;
Des vaincus la touchante prière
M'fit toujours voler à leur secours.
P't-êt' c'que j'fais pour eux,
Les pauv' malheureux '
L'f'ront un jour
A leur tour
Pour ma mère.
En avant, etc.

Mon père, dans l'infortune,
M'app'la pour le protéger ;
Si j'avais eu d'la rancune,
Quel moment pour me venger !
Mais un franc et loyal militaire
D'ses parents doit toujours êt' l'appui :
Si j'n'avais eu qu'lui,
Je s'rais aujourd'hui
Mort de faim ;
Mais enfin
C'est mon père.
En avant etc.,

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier,
Et j'y cultive la rose,
Sans négliger le laurier.
D'mon armur' je détache la rouille ;
Si le roi m'app'lait dans les combats,
D' nos jeunes soldats
Conduisant les pas,
J'm'écrirais.
J'suis Français,
Qui touch' mouille !
En avant, etc.

EMILE DEBRAUX.

LE MENDIANT.

La nuit et l'orage
Ont égaré mes pas,
Et, dans ce village,
On ne me connaît pas :
Je n'ai qu'un seul droit
Et je le réclame ;
J'ai faim, j'ai bien froid !
Pitié ! noble dame ;
J'ai faim ; j'ai bien froid,
Prenez pitié de moi. (*bis.*)

Vous êtes si belle !
Dieu n'a pas fait pour vous
Une âme cruelle,
Avec des yeux si doux.
Je n'ai qu'un seul droit,
Et je le réclame.
J'ai faim, etc.

SCRIBE.

MA VIGNE.

Cette côte à l'abri du vent,
Qui se chauffe au soleil levant
Comme un vert lézard ? c'est ma vigne.
Le terrain en pierre à fusil
Résonne et fait feu sous l'outil ;
Le plant descend en droite ligne
Du fin bourgeon qui fut planté
Par notre bisaïeul Noë.
Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas en Angleterre.

Au printemps, ma vigne en sa fleur
D'une fillette a la pâleur ;
L'été c'est une fiancée
Qui fait craquer son corset vert ;
A l'automne tout s'est ouvert :
C'est la vendange et la pressée ;
En hiver, pendant son sommeil,
Son vin remplace le soleil.
Bon Français, etc.,

J'aime ma vigne en vieux jaloux.
Gare à ceux qui font les yeux doux
Et voudraient caresser la belle !
Mon sel pince le maraudeur,
Mais ne touche pas au rôdeur,
Au sorcier noir qui fait la grêle ;
Quand il s'empare d'un côteau,
C'est comme un loup dans un troupeau.
Bon Français, etc.

La cave, où mon vin est serré,
Est un vieux couvent effondré,
Voûté comme une vieille église.
Quand j'y descends je marche droit ;
De mon vieux vin je bois un doigt,
Un doigt, deux doigts... et je me grise.
A moi le mur et le pilier !
Je ne trouve plus l'escalier !
Bon Français, etc.

La vigne est un arbre divin ;
La vigne est la mère du vin ;
Respectons cette vieille mère,
La nourrice de cinq mille ans,
Qui, pour endormir ses enfants,
Leur donne à téter dans un verre.
La vigne est mère des amours,
O ma Jeanne, buvons toujours !...
Bon Français, etc.

PIERRE DUPONT.

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

Savez-vous pourquoi, mes amis,
Nous sommes tous si réjouis ?
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon.
Mangeons à la gamelle :
Vive le son !
Vive le son !
Mangeons à la gamelle :
Vive le son !
Du chaudron.

Nous faisons fi des bons repas :
On y veut rire, on ne peut pas.
Le mets le plus friand
Dans un vase brillant,
Ne vaut pas la gamelle :
Vive le son, etc.

Point de froideur, point de hauteur :
L'aménité fait le bonheur ;
Non, sans fraternité,
Il n'est point de gaîté,
Mangeons à la gamelle :
Vive le son, etc.

Vous qui bâillez, dans vos palais
Où le plaisir n'entra jamais,
Pour vivre sans souci,
Il faut venir ici
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos ;
Quand on travaille, on est dispos.
Que nous sert un grand cœur,
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle ?
Vive le son, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains ?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle.
Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
Mourants de faim, proscrits, bernés,
Vont envier l'état
Du plus brave soldat
Qui mange à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ces Carthaginois si lurons,
A Capoue ont fait les capons ;
S'ils ont été vaincus,
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ah ! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un ;
Loin de s'entr'égorger,
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle.
Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
Par le serment des bons Français ;
Jurons tous, mes amis,
D'être toujours unis :
Vive la république !
Vive le son !
Vive le son !
Vive la rèpublique !
Vive le son !
Du canon !

LE CHEVRIER DE LA MONTAGNE.

Troupeau que j'accompagne,
Vous, mes douces brebis,
Regagnons la montagne,
Nos chalets si chéris.
Eh! youg! tra-la-la,
Vite, ça!
Suivez mes pas.
Eh! youg! tra-la-la,
Nos chalets sont là-bas.
A-a-a-a-a-a-a-a-a-a.

La nuit descend dans la vallée;
Son ombre s'épaissit encor.
Du haut de la voûte étoilée,
Va s'éclipser l'astre aux cils d'or.
Ah!....
Troupeau que j'accompagne, etc.

Les ténèbres gagnent nos plaines,
Les bois, les côteaux d'alentour,
Et le front des roches lointaines
Ne reçoit plus les feux du jour.
Ah!....
Troupeau que j'accompagne, etc.

La lune aux longs reflets magiques
Rayonne au travers du glacier,
Et l'écho de nos monts antiques
Redit les chants du chevrier.
Ah!....
Troupeau que j'accompagne, etc.

ADOLPHE FARRE.

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA.

AIR :—*Je vais boire l'onde glacée.*

J'ai vu Mars descendre en cadence;
J'ai vu des vols prompts et subtils;
J'ai vu la justice en balance,
Et qui ne tenait qu'à deux fils.

J'ai vu le soleil et la lune
Qui tenaient des discours en l'air;
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.

Dans le char de monsieur son père,
J'ai vu Phaéton tout tremblant
Mettre en cendres la terre entière,
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Mercure, en ses quatre ailes
Ne trouvant pas de sûreté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer sa déité.

J'ai vu, du ténébreux empire
Accourir, avec un pêtard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas.

J'ai vu plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier,
Pour avoir étendu par terre
Des monstres de toile et d'osier.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu, par un destin bizarre,
Les héros de ce pays-là
Se désespérer en bécarre,
Et rendre l'âme en ré-mi-la.

PANARD.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un jour maître Corbeau, sur une arbre perché
Tenait dedans son bec un fromage glacé.
Lorsque maître Renard, attiré par l'odeur,
L'accoste poliment par ce propos flatteur,
Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra-deri-dera, tra-la-la.

Bonjour maître Corbeau, comment nous por- [tons-nous ?
—Merci, maître Renard, ça n'va pas mal et vous ?
Tous mes enfants sont bien, hors mon p'tit nou- [veau né,
Qui, par ces derniers froids, s'est très-fort en- [rhumé
A l'air du tra-la-la-la, etc.

Peste ! maître Corbeau, vous êt's joliment mis :
Vous vous faites pour sûr, habiller à Paris ?
—Oui, répond le nigaud, à ce propos flatteur,
Et lui donne aussitôt l'adress' de son tailleur.
Sur l'air du tra-la-la-la, etc,

Certes, si vot' ramage' répond à vot' pal'tot,
Vous enfoncez Dupré, Lablache et Mario ;
Chantez-moi donc queuqu'chose, une ariette, un [rien :
Car chez vous d'père en fils chacun naît musi- [cien.
Sur l'air du tra-la-la-la, etc

Là-dessus le Corbeau, sans se faire prier,
Entonne sans façon le grand air du Barbier ;
Mais, comme il faut ouvrir la bouche pour chan- [ter,
Il laiss' tomber par terr' son fromage glacé.
Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Alors, maître Renard, qui comptait là-dessus,
Saute sur le fromage, et rit comme un bossu.
Merci, maître Corbeau, je vous ai fait poser :
Vous n'êtes pas bien mis, vous n'savez pas chan- [ter.
Pas mêm' le tra-la-la-la, etc.

Alors, maître Corbeau resta tout confondu :
Juste ciel ! quel malheur ! l'duel est défendu.
Je suis volé, dupé : maudit soit le destin !
Le doyen des corbeaux passer pour un serin !
Sur l'air du tra-la-la-la, etc.

Or donc, de ces couplets la morale voici :
Corbeaux, petits et grands, retenez bien ceci :
C'est qu'il est maladroit, a dit un vieux gour-
[mand,
Quand on aim' le fromag', de chanter en man-
Sur l'air du tra-la-la-la, etc. [geant.

MORALITÉ.

Air :—*Du Bouffe et du Tailleur.*

Enfants de la folie,
Chantons ;
Sur les maux de la vie
Glissons ;
Plaisir jamais ne coûte
De pleurs ;
Il sème notre route
De fleurs.

Oui portons son délire
Partout ;
Le bonheur est de rire
De tout ;
Pour être aimé des belles,
Aimons :
Un beau jour changent-elles,
Changeons.

Déjà l'hiver de l'âge
Accourt ;
Profitons d'un passage
Si court ;
L'avenir peut-il être
Certain !
Nous finirons peut-être
Demain. Desaugiers.

LES TENDRES SOUHAITS.

Que ne suis-je la fougère,
Où, sur le soir d'un beau jour,
Se repose ma bergère
Sous la garde de l'Amour !
Que ne suis-je le Zéphire
Qui rafraîchit ses appas,
L'air que sa bouche respire,
La fleur qui nait sous ses pas !

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein !
Que ne suis-je la parure
Qu'elle met sortant du bain !
Que ne suis-je cette glace,
Où son minois répété
Offre à nos yeux une grâce
Qui sourit à la beauté.

Que ne suis-je l'oiseau tendre
Dont le ramage est si doux,
Qui, lui-même, vient l'entendre
Et mourir à ses genoux !
Que ne suis-je le caprice
Qui caresse son désir,
Et lui porte en sacrifice
L'attrait d'un nouveau plaisir !

Que ne puis-je, par un songe,
Tenir son cœur enchanté !
Que ne puis-je du mensonge
Passer à la vérité !
Les dieux qui m'ont donné l'être
M'ont fait trop ambitieux,
Car enfin je voudrais être
Tout ce qui plaît à ses yeux.

RIBOUTTÉ.

HANNETON, VOLE.

Hanneton, vole, vole, vole ;
Hanneton,
Vole donc.

Quand tu reviens sous le feuillage
Tout est vivant, tout est joyeux ;
Nous dansons gaîment sous l'ombrage,
Et tu te mêles à nos jeux.
Oh !
Hanneton, vole, vole, vole ;
Hanneton,
Vole donc.

Par nos mains, le fil ni la soie
N'enchaîneront ta liberté :
Quand tout nous invite à la joie ;
Si tu souffrais, plus de gaîté.
Oh !
Hanneton, vole, vole, vole ;
Hanneton,
Vole donc.

La riante saison finie,
Tu meurs jusqu'au printemps nouveau.
Ainsi, nous quitterons la vie ;
Mais pour jouir d'un ciel plus beau.
Oh !
Hanneton, vole, vole, vole ;
Hanneton,
Vole donc.

LE BONHOMME DIMANCHE.

Ah ! vraiment c'est un bon enfant
Que le bonhomme Dimanche :
Toujours gai, toujours content,
Il console en tout temps ;
Il met du pain sur la planche :
C'est le Dieu des pauvres gens.

Quand le samedi s'achève,
Il dit : C'est mon tour.
Sur la montagne il se lève ;
Tout dort à l'entour.
Sans qu'on entende ses pas,
Il descend dans le village,
Puis au coq, qui fait ramage,
Il dit : Ne me trahis pas !
Coq, ne me trahis pas !
Coq, ne me trahis pas !
Ah ! vraiment, etc.

Lorsqu'enfin l'on se réveille,
Ouvrant les rideaux,
Avec sa face vermeille,
Il rit aux carreaux.
On veut dormir un instant :
On lui dit qu'il se retire ;
Dimanche ne fait qu'en rire,
Et, sans se fâcher, attend ;
Car il est bon enfant !
Il est très-bon enfant !
Ah ! vraiment, etc.

Avec nous, à la chapelle
Il va le matin ;
Puis, le soir, sous la tonnelle,
Il met tout en train.
Lorsqu'enfin tout est fini,
Il dit, en faisant sa ronde :
Je vois dormir tout la monde,
Je puis bien dormir aussi.
Oui, dormir, Dieu merci !
Bonsoir, vous tous ici...
Ah ! vraiment, etc.

GUSTAVE LEMOINE.

LES REGRETS.

AIR :—*Humble cabane de mon père.*

Le sombre hiver va disparaître ;
Le printems sourit à nos vœux ;
Mais le printems ne semble naître } *bis.*
Que pour les cœurs qui sont heureux.

Le mien, que la douleur accable,
Voit tous les objets s'obscurcir ;
Et quand la nature est aimable, } *bis.*
Je perds le plaisir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore,
Je n'ai plus de droits au plaisir :
Pour les autres, tout semble éclore, } *bis.*
Et pour moi tout semble finir.

Les souvenirs errent en foule
Autour de mon cœur abattu,
Et chaque moment qui s'écoule, } *bis.*
Me rappelle un plaisir perdu.

Les arts, dont la pompe éclatante
A mes yeux vient se déployer,
Me rappellent à mon amante, } *bis.*
Loin de me la faire oublier.

Un jour, quand la froide vieillesse
Viendra retrancher mes erreurs,
Peut-être que de la tendresse } *bis.*
Je regretterai les douceurs.

Alors à cet âge où s'efface
L'illusion de nos beaux jours,
Je veux dans ces vers que je trace, } *bis.*
Retrouver encor mes amours.

LAHARPE.

OUI, LE VOILA CELUI QUE J'AIME.

AIR :—*Las ! il fuit loin de son amie.*

N'entends-tu pas, dans nos campagnes,
Le chant joyeux de nos guerriers ?
Ne vois-tu pas, dans nos montagnes,
De loin descendre leurs coursiers ?
Mais le signal à l'instant même
Touche mes sens, frappe mon cœur.
Oui, le voilà celui que j'aime,
Il est constant, il est vainqueur. } *bis.*

Il m'a promis que si Bellone
Le ramenait sur nos remparts,
De loin je verrais sa couronne
Suspendue à ses étendards.
Mais le signal à l'instant même
Touche mes sens, frappe mon cœur.
Oui, le voilà, celui que j'aime,
Il est constant, il est vainqueur. } *bis.*

Le souverain de la nature
En m'offrant tes traits si jolis,
Orna ton aimable figure
Des trois couleurs que je chéris.
Malgré ta blancheur éclatante,
Tes yeux bleus peignent la douceur,
Ta bouche vermeille et charmante,
J'adore en toi ces trois couleurs. } *bis.*

O ma cocarde si jolie !
Je vais te faire mes adieux.
Quoi ! tu pourrais, ma chère amie,
A jamais en priver mes yeux !
Blanc est candeur, bleu est constance,
Rouge nous peint les feux d'amour ;
Puisqu'on les abandonne en France,
Qu'amour les adopte à son tour. } *bis.*

JE GARDE MA FOI.

AIR :—*Ah ! Que l'Amour, etc.*

Moi t'oublier, est-il en ma puissance ?
Effort cruel qu'on exige de moi !
Si tu le veux, le Repos, l'Espérance,
Je perdrai tout, mais je garde ma foi.

Je t'oublierai, quand on verra l'abeille
Fuir le travail et goûter le loisir ;
Je t'oublierai, quand la rose vermeille
Refusera le baiser du zéphir.

Je t'oublierai, quand la biche timide
Viendra s'offrir au chien qui la poursuit ;
Je t'oublierai, quand le torrent rapide
Remontera vers la source qui fuit.

Ah ! laisse-moi le plaisir de mes larmes ;
Est-il un bien qui vaille ma douleur ?
J'aime ma peine, elle a pour moi des charmes,
Puisque c'est toi qui fais couler mes pleurs.

COUPLETS.

CHANTES UN JOUR DE NOCES PAR LE PERE DE LA MARIEE.

AIR :—*V'là c'que c'est qu' d'aller au bois.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! quel embarras
Qu' d'avoir un' fille sur les bras !
On se dit, dès son plus bas âge :
" Sera-t-elle sage ?
Heureuse en ménage ?"
Pendant quinze ans on n'pens' qu'à ça.,.
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

A quatre ans quel maudit sabat !
Ca crie, ou ça mord, ou ça bat :
Pour rendre l'espiègle muette
On lev' la jaquette,
On soufflette, on fouette :
Puis un baiser vient gâter ça...
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

A huit ans ça veut babiller,
Ca veut trancher, ça veut briller :
Soir et matin la p'tit coquette
N'rêve que toilette ;
Il faut qu'on achète
Colliers par-ci, brac'lets par là...
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

C'est à douze ans qu' faut voir venir
Des maîtres à n'en plus finir !
Danse, dessin, musique, histoire,
Enflent la mémoire...
C'est la mer à boire !
Au bout du mois faut payer ça...
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

Mais p'tit à p'tit v'là qu'ça grandit,
Qu'ça s'embellit, qu'ça s'arrondit...
D'not' fille on vante la figure,
L'esprit, la parure,
Le ton, la tournure,
Et nous mordons à c't ham'çon là..,
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

Un beau garçon s'présente enfin,
Doux, honnête et l'cœur sur la main ;
D'plaisir, d'amour son cœur pétille...
Il plait à la fille,
A tout' la famille ;
L'père enchanté dit : Touchez-là...
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

Les bans sont bientôt publiés,
Et les jeunes gens mariés :
Au Cadran-Bleu l'festin s'ordonne ;
L'mari qui le donne
D'plaisir déraisonne
En pensant qu'un jour il dira :
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

A la fin du joyeux repas,
Au couple heureux on tend les bras ;
L'un quittant sa place et son verre,
Saute au cou d'la mère,
L'autre au cou du père
Qui pleure, et dit en voyant ça :
V'là c'que c'est que d'êt' papa.

DESAUGIERS.

L'ORAGE.

Il pleut, il pleut, bergère,
Presse tes blancs moutons.
Allons dans ma chaumière,
Bergère, vite, allons.
J'entends sur le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit :
Voici, voici l'orage :
Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre ?
Il roule en approchant :
Prends un abri, bergère,
A ma droite, en marchant.
Je vois notre cabane...
Et tiens ! voici venir
Ma mère et ma sœur Anne,
Qui vont l'étable ouvrir.

Bonsoir, bonsoir, ma mère ;
Ma sœur Anne, bonsoir ;
J'amène ma bergère
Près de vous pour ce soir.
Va te sècher, ma mie,
Auprès de ces tisons.
Sœur, tiens-lui compagnie :
Entrez, petits moutons.

FABRE D'EGLANTINE.

ROMANCE.

O ma tendre musette :
Musette mes amours !
Toi qui chantais Lisette,
Lisette et les beaux jours !
D'une vaine espérance
Tu m'avais trop flatté ;
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux :
Je croyais que son âme
Sentait les mêmes feux.
Lisette, à son aurore,
Respirait le plaisir.
Hélas, si jeune encore,
Sait-on déjà trahir ?

Sa voix, pour me séduire,
Avait plus de douceur ;
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur.
Tout en elle intéresse ;
Et je voudrais, hélas !
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma chère musette !
Console ma douleur ;
Parle-moi de Lisette,
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours ;
Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.

LAHARPE.

LES ADIEUX.

Fleuve du Tage !
Je fuis tes bords heureux !
A ton rivage
J'adresse ces adieux :
Rochers ! bois de la rive !
Echo, nymphe plaintive,
Hélas ! je vais
Vous quitter pour jamais !

Grotte jolie !
Dans un tems fortuné,
Près de Marie,
Si promptement passé !
Ton réduit solitaire,
Asile du mystère,
Fut pour mon cœur
Le temple du bonheur !

Jour de tendresse !
Comme un songe tu fuis ;
Jours de tristesse
De chagrins et d'ennuis,
Loin de ma douce amie,
Désormais de ma vie
Vont pour toujours,
Hélas ! flétrir le cours.

Terre chérie !
Où j'ai reçu le jour,
Jeune Marie !
Objet de mon amour ;
Rochers ! bois de la rive !
Echo, nymphe plaintive,
Hélas ! je vais
Vous quitter pour jamais !

ALEXIS ET ALIS.

AIR :—*Connu.*

Pourquoi rompre leur mariage,
Méchans parens ?
Ils auraient fait si bon ménage
A tous momens !
Que sert d'avoir bague et dentelle
Pour se parer ?
Ah ! la richesse la plus belle
Est de s'aimer.

Quand on a commencé la vie
Disant ainsi :
Oui, vous serez toujours ma mie,
Vous, mon ami ;
Quand l'âge augmente encor l'envie
De s'entr'unir,
Qu'avec un autre on nous marie,
Vaut mieux mourir.

A sa mère, étant déjà grande,
La pauvre Alis
A deux genoux un jour demande
Son Alexis :
—Ma mère, il faut par complaisance
Nous marier.
—Ma fille, je veux l'alliance
D'un conseiller.

La fille, à cette barbarie,
Bien fort pleura.
Au couvent de Sainte-Marie
On l'enferma.
Là, pendant trois ans éperdue,
Elle a gémi,
Sans avoir un instant la vue
De son ami.

MONCRIF.

SI ÇA T'ARRIVE ENCORE.

Je ne veux pas vous regarder;
Monsieur, cessez votre prière;
Quoi! vous osez me demander
Ce qui peut causer ma colère?
De rubans vous avez paré
La houlette d'Isaure.
Ah! Colin, je me fâcherai
Si ça t'arrive encore,
Ah! Colin, je me fâcherai
Si ça t'arrive encore.

L'autre soir, sous ce bois épais,
Tout occupé de la coquette,
Vous lui répétiez les couplets
Que vous avez faits pour ma fête.
On ne chante un tendre refrain,
Qu'à celle qu'on adore;
Colin, je mourrai de chagrin
Si ça t'arrive encore,
Colin, je mourrai de chagrin
Si ça t'arrive encore.

Moi! je pourrais vous pardonner!
Allez! vous n'avez plus d'amante!
Ah! c'est assez me chagriner:
Je pleure... mais je suis contente.
Tous vos serments sont superflus,
Retournez près d'Isaure.
Pour moi, je ne vous aime plus
Si ça t'arrive encore,
Non, non, je ne vous aime plus
Si ça t'arrive encore.

SIMARD.

C'EST TOUJOURS TOI.

AIR :—*Vous qui de l'amoureuse ivresse.*

Ce que je désire et que j'aime,
Ce n'est que toi ;
Pour mon âme le bien suprême,
C'est encor toi.
Si j'ai des beaux jours dans ma vie,
C'est près de toi ;
Et mes larmes, qui les essuie ?
C'est toujours toi. (*bis.*)

Si je prends leçon de constance,
C'est avec toi ;
Si je place ma confiance,
Ce n'est qu'en toi :
Aux doux plaisirs, si je me livre,
C'est près de toi.
Si je veux encor longtems vivre,
Ah ! c'est pour toi.

Quel autre objet pourrait me plaire
Autant que toi ?
L'air à ma vie est nécessaire
Bien moins que toi.
Je sens trop que mon existence
Ne tient qu'à toi :
Avec toi tout est jouissance,
Et rien sans toi.

LES DEUX ÉPOQUES DE LA VIE.

AIR :—*De la pipe de tabac.*

A deux époques de la vie,
L'homme prononce, en bégayant,
Deux mots dont la douce harmonie
A je ne sais quoi de touchant.
L'un est *maman*, et l'autre *j'aime* !
L'un est créé par un enfant,
Et l'autre arrive de lui-même
Du cœur aux lèvres d'un amant. (*bis.*)

Quand le premier se fait entendre,
Bientôt une mère y répond.
La jeune beauté devient tendre,
Si son cœur entend le second.
Ah ! jeune fille, prends y garde,
Le mot *j'aime* est plein de douceur,
Et souvent tel qui le hazarde
N'en connut jamais la valeur.

Il faut une prudence extrême,
Pour bien distinguer un amant.
Celui qui dit mieux *je vous aime*,
Est plus souvent celui qui ment.
Qui ne sent rien parle à merveille ;
Crains un amant rempli d'esprit ;
C'est ton cœur et non ton oreille,
Qui doit écouter ce qu'il dit.

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU MATIN.

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour ;
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent ;
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai,
Et de Vincenne
Gros-Pierre amène
Ses fruits, que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère
Saute à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier : Carotte,
Panais et chou-fleur !
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.

Le joueur avide,
La mine livide,
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant ;
Et sur son passage,
L'ivrogne plus sage,
Rêvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.

Quand vers Cythère
La solitaire,
Avec mystère,
Dirige ses pas ;
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

" Adieu donc, mon père ;
Adieu donc, mon frère ;
Adieu donc, ma mère.
Adieu, mes petits."
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent :
Les voilà partis.

Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

Ah ! quelle cohue !
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue ;
Où donc me cacher ?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille :
Tout Paris s'éveille ;
Allons nous coucher.

DESAUGIERS.

TABLEAU DE PARIS.

A CINQ HEURES DU SOIR.

En tous lieux la foule
Par torrents s'écoule ;
L'un court, l'autre roule ;
Le jour baisse et fuit.
Les affaires cessent ;
Les dîners se pressent,
Les tables se dressent ;
Il est bientôt nuit.

Là, je devine
Poularde fine,
Et bécassine,
Et dindon truffé ;
Plus loin, je hume
Salé, légume,
Cuits dans l'écume
D'un bœuf réchauffé.

Le sec parasite
Flaire, et trotte vite
Partout où l'invite
L'odeur d'un repas ;
Le surnuméraire
Pour vingt sous va faire
Une maigre chère
Qu'il ne paîra pas.

Plus loin, qu'entends-je ?
Quel bruit étrange ?
Et quel mélange
De tons et de voix ?
Chants de tendresse,
Cris d'allégresse,
Chorus d'ivresse
Partent à la fois.

Les repas finissent ;
Les teints refleurissent ;
Les cafés s'emplissent,
Et, trop aviné,
Un lourd gastronome
De sa chûte assomme
Le corps d'un pauvre homme
Qui n'a pas dîné.

Le moka fume,
Le punch s'allume,
L'air se parfume ;
Et de crier tous :
" Garçons, ma glace !
—Ma demi-tasse !...
—Monsieur, de grâce,
Paris après vous."

Les journaux se lisent ;
Les liqueurs s'épuisent ;
Les jeux s'organisent,
Et l'habitué,
Le nez sur sa canne,
Approuve ou chicane,
Défend ou condamne
Chaque coup joué.

La tragédie,
La comédie,
La parodie,
Les escamoteurs :
Tout, jusqu'au drame
Et mélodrame,
Attend, réclame
L'or des amateurs.

Dix heures sonnées,
Des pièces données
Trois sont condamnées
Et se laissent choir.
Les spectateurs sortent,
Se poussent, se portent ;
Heureux, s'ils rapportent
Et montre et mouchoir !

" Saint-Jean, La Flèche,
" Qu'on se dépêche...
" Notre calèche!
—Mon cabriolet!"
Et la livrée,
Quoiqu'enivrée,
Plus altérée
Sort du cabaret.

Les carosses viennent,
S'ouvrent et reprennent
Leurs maîtres, qu'ils mènent
En se succédant;
Et, d'une voix âcre,
Le cocher de fiacre
Peste, jure et sacre,
En rétrogradant.

Quel tintamare!
Quelle bagarre!
Aux cris de *gare*
Cent fois répétés,
Vite on traverse,
On se renverse,
On se disperse
De tous les côtés.

Faute de pratique,
On ferme boutique.
Quel contraste unique
Bientôt m'est offert!
Ces places courues,
Ces bruyantes rues,
Muettes et nues,
Sont un noir désert.

Une figure
De triste augure
M'approche, et jure
En me regardant...
Un long *qui vive*
De loin m'arrive,
Et je m'esquive,
De peur d'accident.

Par longs intervalles,
Quelques lampes pâles,
Faibles, inégales,
M'éclairent encor.
Leur feu m'abandonne ;
L'ombre m'environne ;
Le vent seul résonne ;
Silence !... tout dort. DESAUGIERS.

LE ROI D'YVETOT.

AIR :—*Quand un tendron vient en ces lieux.*

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire.
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Il n'avait de goût onéreux
  Qu'une soif un peu vive ;
Mais, en rendant son peuple heureux,
  Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
        D'impôt.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Il n'agrandit point ses états,
  Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
  Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
        Pleura.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

On conserve encor le portrait
  De ce digne et bon prince ;
C'est l'enseigne d'un cabaret
  Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
        Devant :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

BERANGER.

LE RECOURS DES ÉTUDIANTS.

O nimium fortunatos bona si sua norint !

AIR :—*Les gueux, etc.*

Le clou,
Le clou,
Et toujours le clou ;
Quand on n'a pas l'sou,
Vive le clou !

Quoi! l'on n'a pas fait une ode
Pour célébrer tes bienfaits,
Institution commode
Où nous serrons nos effets!
Le clou, etc.

Quant à moi, chaque semaine,
Tu me tires d'embarras;
Cossu, je t'offre une chaîne,
Râpé, je t'offre mes draps.
Le clou, etc.

Mon cœur, pour ta bienfaisance,
Te voue un culte constant;
Toujours la reconnaissance
M'accompagne en te quittant.
Le clou, etc.

Il faut qu'au ciel on te triche
Mon bon vieux St. Cloud, vois-tu;
Au lieu d'être le plus riche,
Tu n'es que le plus pointu.
Le clou, etc.

Et combien de demoiselles
Te hantant *in secreto*,
Vont suspendre leurs dentelles
A ton temple *in ex voto!*
Le clou, etc.

Aujourd'hui de la débine
Le spectre chez moi s'assied:
Comme ma montre Lépine
Va me la tirer du pied!
Le clou, etc.

Ma montre est très embêtante;
Un rien, et c'est dérangé...
Courons vite chez ma tante,
Je veux voir mon or logé.
Le clou, etc. HENRI LERICHE.

LES BOSSUS.

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Polichinelle, en tous lieux si connu,
Toujours chéri, partout si bien venu,
Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu ?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas.
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus.
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Esope en métal,
Et, par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs :
Vive la bosse et vivent les bossus !

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout ;
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu :
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.

FAITE PAR UN BOSSU,

NEVEU DE SANTEUL.

LES CLOCHES DU MONASTÈRE.

Les cloches du monastère,
Où j'ai pris le capuchon,
Ne sonnent jamais sans faire
Au genre humain la leçon.
Soit par feinte, ou par méprise,
Elles ont pris pour devise :
  Dindon, dindon, dindon,
Mortels, écoutez-les donc,
  Dindon, dindon, dindon.

Voyez-vous ce riche avare
Qui jeûnait sur son argent,
Dont le trépas le sépare ?
Il mourut en enrageant.
A peine est-il dans l'enceinte,
Que déjà la cloche tinte :
  Dindon, dindon, dindon,
Que ne jouissais-tu donc ?
  Dindon, dindon, dindon.

Au fond d'une simple bière,
Voyez ce prodigue fou,
Qui, trois fois millionnaire,
Mourut sans avoir un sou.
A sa suite il n'a personne,
Et notre cloche lui sonne :
  Dindon, dindon, dindon,
Que ne ménageais-tu donc ?
  Dindon, dindon, dindon.

Quel est ce convoi modeste ?
Celui d'un Gascon bavard,
Qui, pour un propos trop leste,
Hier fut mis à l'écart.
A peine il contait pour trente,
Et notre cloche lui chante :
  Dindon, dindon, dindon.
Que ne te taisais-tu donc ?
  Dindon, dindon, dindon.

O vous, qui de cette vi[illegible]
Avec moi suivez le co[illegible]
Et qui trouvez, je parie,
Que les instants en sont courts,
Gardez-vous que la clochette
Certain jour ne vous répète :
Dindon, dindon, dindon,
Que n'en profitiez-vous donc ?
Dindon, dindon, dindon.

LA DOT DE L'AUVERGNE.

Pour dot ma femme a cinq sous ;
Moi quatre, pas davantage.
Pour monter notre ménage,
Femme, comment ferons-nous ?
—Cinq sous !
—Cinq sous,
Pour monter notre ménage.
—Cinq sous !
—Cinq sous,
Femme, comment ferons-nous ?

—Eh bien, nous achèterons,
Un petit pot pour soupière ;
Avec la même cuillère
Tous les deux nous mangerons.
—Pour dot, etc.

—Eh bien, nous vendrons de l'eau,
Que l'on trouve à la rivière ;
Tous deux à la timonnière,
Nous traînerons le tonneau.
—Pour dot, etc.

—Puis le dimanche au saint lieu,
Nous ferons notre prière :
A l'église sur la pierre,
Gratis on peut prier Dieu.
—Pour dot, etc.

[illegible]IEUX CAPORAL.

En ava[illegible] partez, camarades,
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades ;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service ;
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice.
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage !
Je lui fends...! il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, etc.

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire,
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire !
Conscrits, etc.

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, des jardins vois-tu l'ombrage ?
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore,
J'ai déniché de frais appas.
Bon Dieu ! ma mère existe encore !
Conscrits, etc.

Qui là-bas sanglotte et re[illegible] ?
Eh ! c'est la veuve du t[illegible]
En Russie à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas :
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, etc.

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
Non, pas encore... Allons, tant mieux !
Nous allons entrer dans l'enceinte ;
Çà ! ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine.
Surtout ne tirez point trop bas,
Et qu'au pays Dieu vous ramène.
Conscrits, etc.

BERANGER.

LE ROSIER.

Je l'ai planté, je l'ai vu naître,
Ce beau rosier où les oiseaux
Viennent chanter, sous ma fenêtre,
Perchés sur ses jeunes rameaux.

Petits oiseaux, troupe joyeuse,
Ah ! par pitié, ne chantez pas :
Mon fils, qui me rendait heureuse,
Est parti pour d'autres climats.

Pour les périls du Nouveau Monde,
Il nous fuit, il brave la mort !
Hélas ! pourquoi chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au port ?

Vous passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps ;
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le-moi tous les ans.

DE LEYRE.

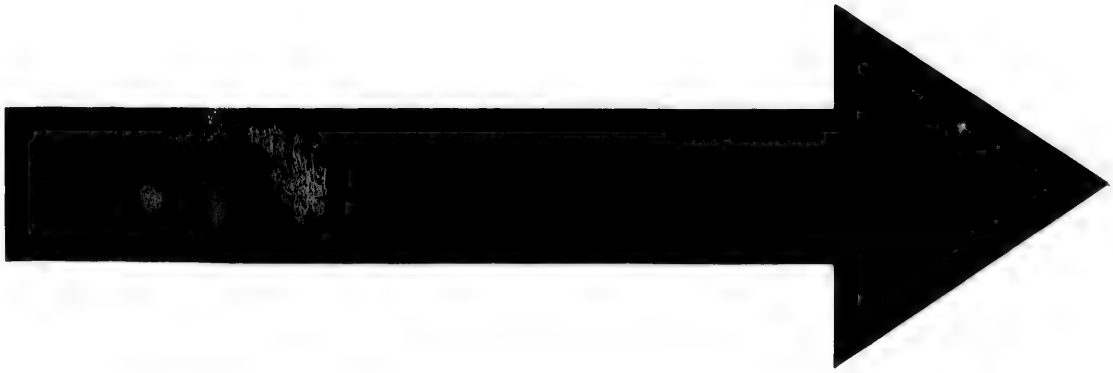
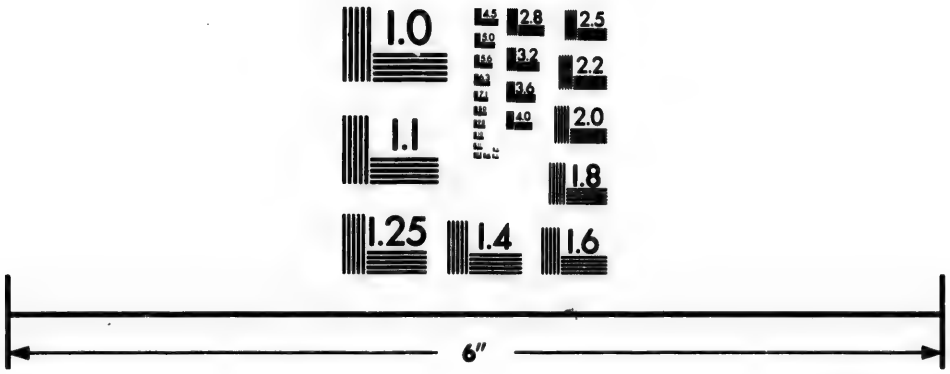


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

LES RARETÉS.

On dit qu'il arrive ici
  Une compagnie
Meilleure que celle-ci,
  Et bien mieux choisie :
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
  Va-t'en voir s'ils viennent.

Un magistrat curieux
  De jurisprudence,
Et qui devant deux beaux yeux
  Tient bien la balance.
Va-t'en voir, etc.

Un chanoine dégoûté
  Du bon jus d'Octobre ;
Un auteur sans vanité ;
  Un musicien sobre :
Va-t'en voir, etc.

Un Breton qui ne boit point ;
  Un Gascon tout bête ;
Un Normand franc de tout point ;
  Un Picard sans tête :
Va-t'en voir, etc.

Une femme que le temps
  A presque flétrie,
Qui voit des appas naissants
  Sans aucune envie :
Va-t'en voir, etc.

Une belle qui, cherchant
  Compagne fidèle,
La choisit, en la sachant
  Plus aimable qu'elle :
Va-t'en voir, etc.

LAMOTHE-HOUDARD.

MA PAUVRE GRAND' MÈRE,

Non, rien n'était bon, sur la terre,
Comme notre grand' mère ;
Seulement d'y penser,
Cela me fait pleurer !...

C'était une petite vieille,
Toujours, toujours de bonne humeur,
Ayant bon œil et fine oreille,
Et surtout un excellent cœur.
Il me semble la voir encore,
Assise dans son grand fauteuil ;
Aux jeux, que sa voix fait éclore,
Elle sourit du coin de l'œil :
Car rien n'était bon, etc.

Souvent au refrain de la danse
Doucement elle s'endormait ;
Soudain, chacun faisait silence :
Comme nous tous, chacun l'aimait.
Mais à ses enfants, dans son rêve,
Elle disait, tendant les bras :
" Je veux que la danse s'achève :
" Je dors mieux au bruit de vos pas."
Non, rien n'était bon, etc.

Un jour, se sentant affaiblie,
Elle fit signe de la main
Que l'on ouvrit sa jalousie,
Que parfumaient rose et jasmin,
Et nous dit, fermant sa paupière :
" Je vais dormir entre vos bras :
" Vous, enfants, comme à l'ordinaire,
" Supposez que je n'y suis pas."

Et, pour toujours, notre grand' mère
Alors quitta la terre...
Seulement d'y penser,
Cela me fait pleurer.

TÉRÉSA.

Térésa ! tout est noir !
Où vas-tu, la belle ?
Térésa, jouvencelle,
Où vas-tu ce soir ?
L'aube des cieux plus froids,
Plane sur les bois
Pleins de feuilles grises !
Vas-tu seule, en secret,
Sous l'abri discret
Ecouter les brises ?
Sur ton front baissé
Leur souffle glacé
Laissera sa trace !
Crains le vent qui passe,
Les bois et les loups,
Reste près de nous.

Là, plus loin, c'est le bal,
Plaisir sans égal,
Où toujours tu brilles !
Vas-tu d'un pas si prompt,
Balancer au front
Des joyeux quadrilles ?
Mais, voici l'instant
Que chacun attend,
Voici la veillée !
Ah ! sous la feuillée
Laisse tous ces fous,
Reste près de nous !
Térésa ! tout est noir !
Où vas-tu, la belle ?
Térésa, jouvencelle,
Où vas-tu ce soir ?

Mais, je devine hélas !
Fillette, où tu vas
Si loin du village ;
C'est l'époux qui demain
Recevra ta main,
Qui t'attend, je gage !
Si près du bonheur,
Tu n'auras pas peur
Dans la nuit épaisse,
Malgré la tristesse
De nos cœurs jaloux,
Laisse, laisse-nous !
Térésa, tout est noir !
Hâte-toi la belle !
Térésa, jouvencelle,
Térésa au revoir !

MDE. AMABLE TASTU.

LA BRIGANTINE.

AIR :—*O ma Georgette, etc.*

La brigantine,
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Provence, adieu ! } *bis.*

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Ma mère, adieu !

Ma sœur se lève,
Et dit : déjà,
J'ai fait un rêve,
Il reviendra.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Ma sœur, adieu !

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore,
En m'appelant.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Isaure, Adieu !

Brise ennemie
Pourquoi souffler,
Quand mon amie
Veut me parler ?
O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu !
Adieu, patrie,
Bonheur, adieu !

CASIMIR DELAVIGNE.

CHANSON DE ROLAND.

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la France ?
C'est pour défendre vos foyers
Que leur main a repris la lance ;
Mais le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre :
S'il combat, la faulx de la mort
Suit les coups de son cimeterre.
Soldats français, chantons Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et répétons en combattant
Ces mots sacrés : Gloire et Patrie !

Déjà, mille escadrons épars
Couvrent le pied de ces montagnes;
Je vois leurs nombreux étendards
Briller sur les vertes campagnes.
Français, là sont vos ennemis;
Que pour eux seuls soient les alarmes.
Qu'ils tremblent : tous seront punis...
Roland a demandé ses armes!
Soldats français, etc.

L'honneur est d'imiter Roland,
L'honneur est près de sa bannière,
Suivez son panache éclatant,
Qu'il vous guide dans la carrière.
Marchez, partagez son destin;
Des ennemis que fait le nombre?
Roland combat : ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre.
Soldats français, etc.

Combien sont-ils? combien sont-ils?
C'est le cri du soldat sans gloire;
Le héros cherche les périls :
Sans les périls, qu'est la victoire?
Ayons tous, ô braves amis,
De Roland l'âme noble et fière:
Il ne comptait les ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.
Soldats français, etc.

Mais j'entends le bruit de son cor
Qui résonne au loin dans la plaine :
Eh quoi! Roland combat encor!
Il combat : ô terreur soudaine!
J'ai vu tomber ce fier vainqueur.
Le sang a baigné son armure;
Mais, toujours fidèle à l'honneur,
Il dit, en montrant sa blessure :
Soldats français, chantez Roland :
Son destin est digne d'envie.
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie!

MATINES.

C'est l'heure au couvent,
Où l'on entend
Sonner Matines,
Les Bénédictines
Au seigneur
Offrent leur cœur,
On sonne Matines. (*bis.*)

Tout prête l'oreille !
La fleur qui s'éveille,
La mère qui veille
Près de son enfant ;
Et loin sur la route,
Dans son cœur qui doute,
L'orphelin écoute
Le saint tintement.

Saluant de l'aile
Une aube nouvelle ;
La libre hirondelle
Chante sur les fleurs ;
La foi qui soupire
Offre son martyre,
L'enfant son sourire,
Le captif ses pleurs.

Toutes les prières,
Toutes les misères,
Alors moins amères,
Montent vers le ciel ;
Toute la nature,
Plus fraîche et plus pure,
Dans un doux murmure,
Bénit l'Eternel !

G. Lemoine.

LA PETITE FILEUSE.

Jeanne, sois sans crainte
Pour ton âme sainte ;
La cloche qui tinte
T'appelle au saint lieu ;
Travaille avec zèle :
Ta tâche fidèle
Est toujours, ma belle,
Agréable à Dieu.

File, file, file, file, Jeanne,
Dieu notre père est indulgent,
Bien indulgent;
Ta quenouille fait tomber la manne
Entre les mains de l'indigent ;
File, file, file, file, Jeanne !
Travailler,
C'est prier,
Jeanne, c'est prier !

Depuis l'aube éclose,
Sous ton beau doigt rose
Se métamorphose
La blancheur du lin.
A plus d'une épreuve
Le pauvre s'abreuve :
File pour la veuve
Et pour l'orphelin.
File, file, file, etc.

Fais tourner bien vite
Ton fuseau, petite,
Pour le saint ermite,
Le preux accablé ;
File avec constance
Pour chaque souffrance ;
Pour rendre la France
Au pauvre exilé.
File, file, file, etc.

FRANCIS TOURTE.

LE PETIT MOUSSE NOIR.

AIR :—*Mon enfant, tu voudrais comprendre.*

Sur le grand mât d'une corvette,
Un petit mousse noir chantait,
Disant d'une voix inquiète,
Ces mots, que la brise emportait!
Ah! qui me rendra le sourire
De ma mère m'ouvrant ses bras ?
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

Quand je partis, ma bonne mère
Me dit : " Tu vas sous d'autres cieux,
De nos savannes la chaumière
Va disparaître de tes yeux;
Pauvre enfant! si tu savais lire,
Je t'écrirais souvent, hélas !"
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

On te dira dans le voyage
Que pour l'esclave est le mépris ;
On te dira que ton visage
Est aussi sombre que les nuits ;
Sans écouter, laisse-les dire ;
Ton âme est blanche, eux n'en ont pas.
Filez, filez, ô mon navire :
Car le bonheur m'attend là-bas.

Ainsi chantait sur la misaine,
Le petit mousse de tribord ;
Quand tout-à-coup le capitaine
Lui dit, en lui montrant le port :
" Va, mon enfant, loin du corsaire,
Sois libre, et fuis des cœurs ingrats.
Tu vas revoir ta pauvre mère,
Et le bonheur est dans ses bras."

NARC. CONSTANTIN.

LE TRIN TRIN.

AIR :—*J'aime la force dans le vin.*

Dans ce monde on aime le bruit,
Mais dans l'espèce l'on diffère,
Et chacun préfère celui
Qui convient à son caractère.
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille,
C'est le trin trin, c'est le trin trin
De mon verre et de ma bouteille.

Pastourelles et pastoureaux
Aiment tendrement le murmure,
Et des zéphirs et des ruisseaux,
Qui vont caressant la verdure.
Mais moi, etc.

Un orchestre a seul des attraits
Pour l'amateur de la musique :
Les frons, frons, frons de vingt archets
Pour lui, sont un plaisir unique.
Mais moi, etc.

L'attente d'un billet galant
Occupe-t-elle une fillette,
Le cœur lui bat quand elle entend
Le pan, pan, pan de la claquette,
Mais moi, etc.

Pour le guerrier dans les combats,
Tambours, clairons, artillerie,
Et des armes tout le fracas,
Voilà la plus belle harmonie
Mais moi, etc.

RENDEZ-MOI MON LÉGER BATEAU.

On m'avait dit ; sur un autre rivage,
Dans les cités, va chercher le bonheur !
Dans les cités rien n'a séduit mon cœur,
Et je reviens dans mon pauvre village.
Rendez-moi mon léger bateau,
L'azur du lac paisible,
Et ma rame flexible.
Rendez-moi mon léger bateau,
Et ma chaumière au bord de l'eau—(*ter.*)

Sous les lambris où la pourpre étincelle,
Je ne trouvai que froideur et fierté,
J'avais perdu ma douce liberté,
J'avais perdu mon bonheur avec elle.
Rendez-moi mon léger bateau.
L'azur, etc.

Je viens revoir l'azile où mon vieux père
De sa carrière a terminé le cours.
Je viens revoir le berçeau de mes jours,
Je viens m'asseoir au foyer de ma mère.
Rendez-moi mon léger bateau,
L'azur, etc.

LES BŒUFS.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre. [mieux
J'aime Jeanne, ma femme, eh bien ! j'aimerais
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux.
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.
S'il me fallait, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont plus doux que des moutons.
Tous les ans on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi gras, devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries :
Je ne veux pas, ils sont à moi.
S'il me fallait, etc.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent ;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.
S'il me fallait, etc.

PIERRE DUPONT.

MES FLEURS.

AIR :—*Charmant ruisseau.*

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclore :
Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.
De votre éclat, vite, égayez l'aurore ; } *bis.*
De vos parfums, vite, embaumez le soir. }

Fleurir demain serait trop tard peut-être :
Pour les vieillards tout flot cache un écueil.
Ce beau soleil, qui vous invite à naître,
Peut, dès demain, briller sur mon cercueil.

Le choléra revient, affreux vampire,
Typhus vengeur de l'Indien opprimé.
Eclosez donc, fleurs ; que du moins j'aspire
Son noir venin dans un air parfumé.

Grondent encor les canons dans la ville ;
D'horribles cris nos échos sont tremblants !
Si jusqu'ici vient la guerre civile,
Croissez, mes fleurs, entre ses pieds sanglants.

Fleurs, vous aussi, vous avez vos souffrances.
Le ver est là ; le vent peut accourir.
Moi, qui longtemps ai vécu d'espérances,
Que de boutons j'ai vus ne pas fleurir !

Ne craignez pas que ma main vous moissonne.
Vieux, je n'ai plus de bouquets à donner.
De vous mon front n'attend plus de couronne ;
Je pars en roi qu'on vient de détrôner.

Las du combat, des folles théories,
Las de nombrer les taches du soleil,
Que n'ai-je enfin, sous vos tiges fleuries,
Un lit creusé pour mon dernier sommeil !

Mais, près de vous, fleurs au tendre langage,
Si de ma mort, ici, j'atteins le jour,
Puisse un parfum, souvenir du jeune âge,
Ce jour encor me reparler d'amour !

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclore :
Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.
De votre éclat, vite, égayez l'aurore ;
De vos parfums, vite, embaumez le soir.

BERANGER.

UN ANGE.

AIR :—

D'où naît cette pure auréole
Dont les rayons frappent mes yeux ?
C'est un ange, un ange qui vole
Entre mon front chauve et les cieux.
Comme un doux luth sa voix m'attire,
Et ses cheveux longs et flottants
Embaument l'air que je respire
Des plus doux parfums du printemps.

Oui, c'est un ange ; car mes rides
Feraient fuir la simple beauté
Qui lirait dans mes yeux humides
Des souvenirs de volupté.
Mais l'ange aux grâces innocentes,
Presque heureux d'être venu tard,
Sourit quand ses mains caressantes
Réchauffent les mains du vieillard.

Cet ange écarte d'un coup d'aile
Les songes noirs qui m'étreignaient ;
Il serait mon guide fidèle
Si mes faibles yeux s'éteignaient.
Au but de ma course éphémère
Qu'enfin j'arrive harassé,
Comme un nouveau-né par sa mère,
Sur son sein je mourrai bercé.

Mais de mourir pourquoi parlé-je,
Quand pour vivre il me tend la main ?
Son souffle a fait fondre la neige
Qui cachait les fleurs du chemin.
Et pour ma soif, dans le voyage,
De ses lèvres coulent toujours
Des baisers plus doux qu'au jeune âge
Ne m'en prodiguaient les amours.

J'en suis donc sûr, il est des anges
Qui, vers nous prenant leur essor,
Au pauvre enfant donnent des langes,
A la pauvre mère un peu d'or.
Vous, leur sœur, d'une âme ravie
Agréez le culte pieux ;
Qu'avec vous j'achève la vie,
Qu'avec vous je remonte aux cieux.

BERANGER.

ADIEU.

AIR :—

France, je meurs, je meurs ; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français, t'aima-t-il plus ? Oh ! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire ;
Et quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu.

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leur char sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.
Le ciel rendit ta ruine féconde ;
De te bénir les siècles auront lieu ;
Car ta pensée ensemence le monde.
L'Egalité fera sa gerbe. Adieu.

Demi-couché, je me vois dans la tombe.
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Te le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse ; elle retombe. Adieu.

BERANGER.

ADIEU PARIS.

Air :—

Paris m'a crié : Reviens vite !
Sachons si ta voix a faibli.
Cesse au loin de vivre en ermite ;
Reviens chanter, ou crains l'oubli.
J'ai répondu : Dans ta mémoire,
Paris, laisse mon nom périr.
En vain ton soleil fait mûrir
Grandeur, plaisir, richesse et gloire,
Ici, l'écho me dit tout bas :
Ne t'en va pas. (*bis.*)

Qu'en dites-vous, dans ce feuillage,
Oiseaux qu'aux temps froids je nourris ?
—Nous disons : Vive le village !
Connaît-on l'aurore à Paris ?
Elle entr'ouvre ici tes paupières,
Au chant des linots, des pinsons.
A nous tes dernières chansons ;
A toi nos chansons printanières.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, fleurs dont j'étanche
La soif au déclin des longs jours ?
—Que sagement ton front qui penche
A brisé le joug des amours.
Plein d'une tendre souvenance,
Cultive en paix nos doux présents ;
Nous garderons à tes vieux ans
Pour chaque jour une espérance.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, flots de la Loire,
Voisins du seuil cher à mes goûts?
—Que dans leur cours fortune et gloire
Sont plus variables que nous.
Pour qu'en ton sein la peur redouble
Au moindre songe ambitieux,
Vois ce fleuve capricieux:
Plus il monte, plus il est trouble.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, vous qu'à mon âge
J'ose planter, arbres naissants?
—Que du soin mis à ce bocage
Tu nous verras reconnaissants.
Des maux d'autrui l'âme oppressée,
Quand tu rêveras dans ces lieux,
Grands alors, nous pourrons des cieux
Montrer la route à ta pensée.
Et puis l'écho redit tout bas :
Ne t'en va pas.

Arbres et flots, oiseaux et roses,
Oui, je vous crois; adieu Paris.
Je m'amuse aux plus simples choses,
Quand je pense à Dieu, je souris.
Que me faut-il? Un peu d'ombrage,
Quelques pauvres pour me bénir;
Et, pour le long somme à venir,
Le cimetière du village.
Aussi l'écho redit tout bas:
Ne t'en va pas. (*bis.*)

BERANGER.

BERGERONNETTE.

AIR :—*Je le tiens ce nid de fauvette.*

Inconstante bergeronnette,
Pauvre petit oiseau des champs,
Qui voltiges vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau :

Va, dans tes gracieux caprices,
Becqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger ;
Nargue l'épervier qui te guette.
Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre...
Petit oiseau, chante, et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre
Près de moi, le long du chemin.

C'est ton doux chant qui me console ;
Je n'ai point d'autre ami que toi ;
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi.

CHS. DOVALLE.

LA PRIÈRE D'UNE ORPHELINE.

AIR :—*De la pauvre Isabelle.*

J'entends dans nos montagnes
Le son du chalumeau,
Et déjà mes compagnes
S'assemblent sous l'ormeau.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer :
Las ! qui n'a plus de mère,
Ne songe qu'à pleurer.

Le chagrin, dès l'enfance,
M'environna toujours ;
Mon père, loin de France
Vit terminer ses jours.
Auprès de ma chaumière,
Seule je vais errer :
Car sans lui, sans ma mère
Je n'ai plus qu'à pleurer.

Je ne trouve de guides
Que dans mon souvenir.
Des cieux où tu résides,
Daigne encor me bénir !
Auprès de ma chaumière
Où tu me vois errer,
Veille sur moi, ma mère,
Toi que j'aime à pleurer.

L'ORAGE.

AIR :—*Connu.*

Chers enfants, dansez, dansez :
Votre âge
Echappe à l'orage ;
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez.

A l'ombre de ce vert bocage,
Fuyant l'école et les leçons,
Jeunes enfants, sous ce feuillage,
Vous voulez danser aux chansons.
En vain ce pauvre monde
Craint de nouveaux malheurs ;
En vain la foudre gronde ;
Couronnez-vous de fleurs.

L'éclair sillonne le nuage,
Mais il n'a point frappé vos yeux.
L'oiseau se tait dans le feuillage ;
Rien n'interrompt vos chants joyeux.
J'en crois votre allégresse ;
Oui, bientôt d'un ciel pur,
Vos yeux, brillants d'ivresse,
Refléchiront l'azur.

Vos pères ont eu bien des peines ;
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays.
De leur char de victoire,
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire :
Ce fut tout leur bonheur.

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas ! vos yeux se sont ouverts.
C'était le clairon des barbares,
Qui vous annonçait nos revers.
Dans le fracas des armes,
Sous nos toits en débris,
Vous mêliez à nos larmes
Votre premier souris.

Vous triompherez des tempêtes
Où notre courage expira :
C'est en éclatant sur nos têtes
Que la foudre nous éclaira.
Si le Dieu qui vous aime
Crut devoir nous punir,
Pour vous sa main ressème
Les champs de l'avenir.

Enfants, l'orage qui redouble,
Du ciel présage le courroux.
Le ciel ne vous cause aucun trouble ;
Mais à mon âge on craint ses coups.
S'il faut que je succombe,
En chantant nos malheurs,
Déposez sur ma tombe
Vos couronnes de fleurs. BERANGER

MA CANNE.

AIR :—

Le soleil aux champs d'aller nous fait signe ;
Chaque jour s'enfuit de fleurs couronné.
Viens, mon compagnon, humble cep de vigne,
Ami qu'en riant le sort m'a donné.
De quel cru fameux versas-tu l'ivresse ?
L'ai-je célébré dans un gai repas ?
Si jadis ta sève égara mes pas,
Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse.
A travers bois, prés et moissons, } *bis.*
Allons glaner fleurs et chansons.

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble ;
Je me fie à toi de tous mes secrets.
Tu m'entends chanter d'une voix qui tremble
De grands souvenirs, de tendres regrets.
Au froid, à la neige, au flot des ondées,
Au bruit du tonnerre, au fracas du vent,
Combien, triste ou gai, quand je vais rêvant,
Sous mon vieux chapeau bourdonnent d'idées !
A travers bois, prés et moissons, } *bis.*
Allons glaner fleurs et chansons.

Souvent, tu le sais, j'ai refait le monde,
De trésors rêvés comblé mes amis.
En projets heureux mon esprit abonde ;
Que d'excellents vers je me suis promis !
Enfant de Paris, perdu dans ses fanges,
Je devais, sans nom, battre les pavés ;
Mais pour me reprendre aux enfants trouvés,
La muse avait mis sa marque à mes langes.
A travers bois, prés et moissons, } *bis.*
Allons glaner fleurs et chansons.

Ce fut ma nourrice : Enfant, disait-elle,
Vois, écoute, lis. Ou, prenant ma main :
Suis-moi hors des murs ; la campagne est belle,
Viens, cueillir, pauvret, les fleurs du chemin.
Depuis, loin des biens dont la soif dévore,
La muse à mon feu prit goût à s'asseoir,
Et, quoique affaiblie, a des chants du soir
Pour le vieil enfant qu'elle berce encore.
A travers bois, prés et moissons, } *bis.*
Allons glaner fleurs et chansons. }

Dirige le char de la République,
M'ont crié des fous, sages d'à présent.
Qui, moi ! m'atteler au joug politique,
Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant !
Ai-je à tel labeur force qui réponde ?
Qu'en dis-tu, bâton, las de me porter ?
Tu gémiras trop de voir ajouter
Au poids de mon corps tout le poids d'un monde.
A travers bois, prés et moissons, } *bis.*
Allons glaner fleurs et chansons. }

A mes premiers temps j'ai vieilli fidèle.
Tout un passé meurt, mourons avec lui.
Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle ;
Sois pour des vaincus un dernier appui.
Oui, sachant ami, dès que le jour tombe,
Combien de faux pas je ferais sans toi,
Pour quelque proscrit, tribun, pape ou roi,
Je veux te laisser au bord de ma tombe.
A travers bois, prés et moissons, } *bis.*
Allons glaner fleurs et chansons. }

BERANGER.

LE VIEUX DRAPEAU.

AIR :—*Elle aime à rire, elle aime à boire.*

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré ;
Nos souvenirs m'ont enivré,
Le vin m'a rendu la mémoire.
Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille !
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secoûrai-je, etc.

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois ;
Il sut aussi, lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secoûrai-je, etc.

Mais il est là près de mes armes ;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière :
Oui, je secoûrai la poussière
Qui ternit tes noble couleurs.

BERANGER

COUPLETS SUR LA JOURNÉE DE WATERLOO.

AIR :—*Muse des bois et des accords champêtres.*

De vieux soldats m'ont dit : " Grâce à ta Muse,
" Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
" Ris du laurier qu'un parti te refuse ;
" Consacre encor des vers à nos exploits.
" Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
" Ce dernier jour de gloire et de revers. "
—J'ai répondu, baissant des yeux humides :
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athène, au nom de Chéronée
Mêla jamais des sons harmonieux ?
Par la fortune Athènes détrônée
Maudit Philippe, et douta de ses dieux.
Un jour pareil voit tomber notre empire,
Voit l'étranger nous rapporter des fers.
Voit des Français lâchement leur sourire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles !
Disaient les rois : peuples, accourez tous.
La Liberté sonne ses funérailles,
Par vous sauvés, nous règnerons par vous.
Le géeant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la Gloire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi ! déjà les hommes d'un autre âge,
De ma douleur se demandent l'objet.
Que leur importe en effet ce naufrage ?
Sur le torrent leur berceau surnageait.
Qu'ils soient heureux ! leur astre qui se lève,
Du jour funeste efface les revers.
Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

BERANGER.

LE VIEUX SERGENT.

AIR :—*Dis-moi soldat, dis-moi t'en souviens-tu ?*

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux,
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : " Ce n'est pas tout de naître ;
" Dieu, mes enfants, vous donne un beau tré-
[pas ! "

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne ,
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux conrsier a senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :
" C'est un drapeau que je ne connais pas.
" Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
" Dieu, mes enfants, vous donne un beau tré-
[pas ! "

" Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
" Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
" Ces payans, fils de la République,
" Sur la frontière à sa voix accourus ?
" Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alar-
" Tous à la gloire allaient du même pas. [mes,
" Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
" Dieu, mes enfants, vous donne un beau tré-
[pas ! "

" Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
" Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs,
" Par la cartouche encor toute noircie
" Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
" La Liberté déserte avec ses armes ;
" D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;
" A notre gloire on mesure nos larmes.
" Dieu, mes enfants, vous donne un beau tré-
[pas ! "

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois. [lent
" Peuple, à ton tour que ces chants te réveil-
" Il en est temps ! " dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
" Dieu, mes enfants, vous donne un beau tré-
[pas ! "

BERANGER.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

AIR :—*Passez votre chemin, beau sire.*

On parlera de sa gloire,
Sous le chaume bien longtemps,
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille,
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encore le révère,
Oui, le révère,
—Parlez-nous de lui, grand' mère ;
Parlez-nous de lui. (*bis.*)

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa,
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le côteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise,
Près de lui je me troublai,
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
—Il vous a parlé, grand' mère !
Il vous a parlé !

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre, bon Dieu! c'était lui
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant: Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
—Il s'est assis là, grand' mère
Il s'est assis la!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part ; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
—Vous l'avez encor, grand' mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait: il va paraître,
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
—Dieu vous bénira, grand' mère ;
Dieu vous bénira. (*bis.*)

BERANGER.

LES BROUILLARDS.

AIR :—*Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Pour un gastronome intrépide
Quel triste sujet à chanter!
Mais comme il est assez humide
Je commence par m'humecter;
Si le vin trouble un peu ma vue,
Amis, pardonnez mes écarts;
On peut bien faire une bévue,
Lorsque l'on est dans les brouillards.

Le papier brouillard ne peut guère
Garder l'empreinte d'un écrit;
Aussi, chez Plutus, chez Cythère,
Ce papier a-t-il du débit;
Serment d'amour, vœu d'être sage,
Billet payable sans retard,
Jusqu'aux contrats de mariage,
Tout s'écrit sur papier brouillard.

Figeac à son futur beau-père
Disait: "Sandis! s'il faisait beau
Sur l'autré bord dé la rivière,
Vous admirériez mon château;
Mais un nuagé qui l'environne,
Et nous dérobé ses remparts..
Les biens placés sur la Garonne
Sont presque tous dans les brouillards."

Brouillons tous les vins de la cave,
Brouillons tonnerre et malaga,
Brouillons mâcon, champagne et grave,
Brouillons et madère et rota,
Que de leurs vapeurs salutaires
Jaillissent des couplets gaillards;
Mais entre nous, mes chers confrères,
Jamais, jamais d'autres brouillards.

DESAUGIERS.

LES NOCES DE FIGARO.

Romance de Chérubin.

AIR :—*Malbrough s'en va-t-en guerre.*

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
J'errais de plaine en plaine,
Au gré du destrier, (*bis.*)
Sans varlet, n' écuyer.

Là près d'une fontaine
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Songeant à ma marraine,
Sentais mes pleurs couler, (*bis.*)
Prêt à me désoler.

Je gravais sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Sa lettre sans la mienne.
Le roi vint à passer, (*bis.*)
Ses barons, son clergier.

Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Qui vous met à la gêne ?
Qui vous fait tant pleurer ? (*bis.*)
Nous faut le déclarer.

Madame et souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
J'avais une marraine
Que toujours adorai ; (*bis.*)
Je sens que j'en mourrai.

Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
N'est-il qu'une marraine ?
Je vous en servirai ; (*bis.*)
Mon page vous ferai ;

Puis à ma jeune Hélène,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Fille d'un capitaine,
Un jour vous marirai, (*bis.*)
Nenni, n'en faut parler.

Je veux traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Mourir de cette peine,
Mais non m'en consoler. (*ter.*)

BEAUMARCHAIS.

LA JEUNE FILLE AUX YEUX NOIRS.

"Jeune fille aux yeux noirs, tu règnes sur mon [âme;
Tiens, voilà des croix d'or, des anneaux, des [colliers;"
Des chevaliers ainsi m'ont exprimé leur flam-
Eh bien! j'ai méprisé l'offre des chevaliers: [me,
La fortune
Importune
Me paraît
Sans attrait;
Sur la terre,
Il n'est guère
De beau jour
Sans l'amour.

Puis des princes m'ont dit: sur des bords plus [tranquilles,
"Si tu veux, jeune fille, habiter des palais,
"Nous t'offrons des villas, des prés, des [champs fertiles,"
Et moi, j'ai répondu: tous ces biens, gardez-les;
La fortune, etc.

Un proscrit à son tour m'a parlé de tendresse;
L'infortuné fuyait nos rivages ingrats; [se;"
"Toi seule, disait-il, peux charmer ma tristes-
Et moi, j'ai répondu: moi, je suivrai tes pas
La fortune, etc.

MADAME FONTAINE.

AIR :—*La bonne aventure, ô gai !*

C'est près du pont de Chatou
  Qu'on verrait sans peine
Couler ses jours jusqu'au bout
  Au gré de la Seine !
Là, dans la fraîcheur du soir,
Sur la berge vient s'asseoir
    Madame Fontaine
      O gai !
    Madame Fontaine.

Nous revenions en bateau
  D'une île prochaine ;
Le soleil mirait dans l'eau
  Sa figure pleine...
Qu'il est chaud, qu'il est joyeux,
Le rayon qu'a dans les yeux
    Madame Fontaine,
      O gai !
    Madame Fontaine.

Dans l'onde, les avirons,
  Relevés à peine,
Plongeaient en faisant des ronds,
  Et, de leur antienne,
Accompagnaient la chanson
Que chantait en bon garçon
    Madame Fontaine,
      O gai !
    Madame Fontaine.

On voyait pétiller l'or
  Des blés dans la plaine ;
Mais de grands saules, au bord
  De l'eau riveraine,
Formaient, penchés sur le jour,
Une verte ombrelle pour
    Madame Fontaine,
      O gai !
    Madame Fontaine

La demoiselle, sur l'eau,
  Fleur aérienne,
Suivait, longeait le bateau ;
  L'eau verte et sereine,
Dans son limpide miroir,
Nous faisait doublement voir
    Madame Fontaine,
      O gai !
    Madame Fontaine.

Les prés, les vallons, les bois,
  Déroulaient leur chaîne ;
La brise apportait parfois
  Leur champêtre haleine....
Notre canot avançait
Et doucement balançait
    Madame Fontaine,
      O gai !
    Madame Fontaine.

Touffus, montant jusqu'aux cieux
  Bougival, Lucienne,
Verdoyaient devant nos yeux ;
  Notre capitaine
A dîner nous invitait...
Ce gentil patron, c'était
    Madame Fontaine,
      O gai !
    Madame Fontaine.

Du soleil, de l'air, de l'eau !
  Que Dieu me ramène
Dans ce lumineux tableau
  Dont ma vue est pleine !
Je vois toujours au milieu
Des champs verts, sur un fond bleu,
    Madame Fontaine,
      O gai !
    Madame Fontaine.

F. Desnoyers.

MES CHATEAUX EN ESPAGNE.

Air *des Triolets.*

Je voudrais, pour mon entretien,
N'avoir que mille écus de rente !
Deux amis, y compris mon chien,
M'aideraient à manger mon bien,
Que confondrait avec le sien
Une douce et jeune parente...
Dieux, pour qu'il ne me manque rien,
Donnez-moi mille écus de rente !

J'aimerais pourtant beaucoup mieux
Avoir deux mille écus de rente.
Dans un boudoir délicieux,
Jusqu'à trente ans, quel train joyeux !
Petite cave de vin vieux
Me rajeunirait à soixante...
Oui, je le sens, pour être heureux,
Il faut deux mille écus de rente.

Mais on dit que le jeune Armand
A dix mille livres de rente ;
Dans un cabriolet charmant
Il se promène mollement ;
Chantant, dansant, buvant, aimant,
Il charme ainsi sa vie errante...
Bornons-nous donc décidément
A dix mille livres de rente.

C'est pourtant un bel avoir
Que vingt mille livres de rente ;
Ce lot comblerait mon espoir :
J'aime beaucoup à recevoir,
Et tout Paris viendrait me voir,
D'ailleurs, mon voisin en a trente..
Or, le moins que je puisse avoir,
C'est vingt mille livres de rente.

Mais rien n'est tel, pour nous lancer,
Que cent mille livres de rente.
Comme cela vous fait percer !
Vous êtes certain de passer
Pour mieux écrire et mieux penser
Que tous les savants qu'on nous vante...
Je ne puis donc pas me passer
De cent mille livres de rente.

A présent me voilà jaloux
D'avoir cent mille écus de rente :
Si je les avais, entre nous,
Ce serait pour vous loger tous,
Et tenir au milieu de vous
Table splendide et permanente....
Jugez donc s'il me serait doux
D'avoir cent mille écus de rente !

DESAUGIERS.

LE CINQ MAI,

1821.

AIR :—*Muse des bois et des accords champêtres.*

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence
Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France ;
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieu ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
Et voilà donc où languit le héros !
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine ;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance
Le temps n'est plus des trépas glorieux !
Pauvre soldat, etc.

Peut-être il dort ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois ?
Ah ! ce rocher repousse l'espérance :
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, etc.

Il fatiguait la Victoire à le suivre ;
Elle était lasse ; il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
Mais quels serpents enveloppent ses pas !
De tout laurier un poison est l'essence ;
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, etc.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
" Serait-ce lui ? disent les potentats :
" Vient-il encor redemander le monde ?
" Armons soudain deux millions de soldats."
Et lui, peut-être accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, etc.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
Bien au-dessus des trônes de la terre
Il apparait brillant sur cet écueil,
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, etc.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
Un drapeau noir ! ah, grand Dieu, je frémis !
Quoi ! lui mourir ! ô gloire ! quel veuvage !
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence ;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, etc.

BERANGER

LE SOLDAT ET LE BERGER.

AIR :—*connu.*

—Vois-tu cette troupe guerrière
Déployer ses nobles drapeaux?
Berger, laisse-là ta chaumière,
Et ta houlette et tes troupeaux:
Parmi les fils de la victoire
Viens briller d'un plus noble éclat;
Quitte le repos pour la gloire,
Fais-toi soldat, fais-toi (*bis*) soldat.

—Soldat, vois-tu ces eaux dociles
Suivre la pente du côteau?
C'est l'image des jours tranquilles
Qui s'écoulent dans ce hameau.
Tes lauriers arrosés de larmes
N'offrent qu'un bonheur passager;
Le nôtre est pur, quitte tes armes,
Fais-toi berger, fais-toi (*bis*) berger.

—Qui, moi, déserter la carrière
Que Mars ouvre à ses favoris,
M'ensevelir dans la poussiere
Couvert d'opprobre et de mépris!
Lorsqu'à mon bras le ciel confie
L'intérêt sacré de l'état:
Mon sang est tout à ma patrie,
Je suis soldat, je suis (*bis*) soldat.

—De vrais amis l'heureux modèle
En tous lieux mon chien suit mes pas;
Guidé par ce gardien fidèle
Mes agneaux ne s'écartent pas.
Ma cabane échappe au tonnerre
Qui met les trônes en danger;
Des rois, que me fa t la colère?
Je suis berger, je suis (*bis*) berger.

—Aux fiers accents de la trompette
Tressaille mon cœur généreux.

—Aux doux accents de la musette
Palpite mon cœur amoureux.

—Adieu, berger, l'honneur m'appelle,
J'entends le signal du combat.

—Voici venir ma pastourelle,
Adieu soldat, adieu (*bis*) soldat.

LA PLAINTE DU MOUSSE.

Pourquoi m'avoir livré, l'autre jour, ô ma mère,
A ces hommes méchants, qu'on nomme matelots,
Qui toujours, aux enfants, parlent avec colère,
Et se plaisent à voir leurs cris et leurs sanglots,
Toi mère tu rendais, la douleur moins pénible,
Ta voix était plus douce à celui qui pâtit ;
Si ces gens sont méchants, la mer est bien [terrible !
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ?(*bis.*)

Dans ton logis le pain était bien noir, ma mère,
Mais ta main le donnait avec des mots si doux,
Que pour moi la saveur en était moins amère,
Et puis je le mangeais, assis sur tes genoux,
Ici, point de pitié, personne est là qui m'aime,
Et lorsque le repas des matelots finit,
On me jette ma part en lançant un blasphème,
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ?(*bis.*)

Mais qui vient donc encor troubler ma rêverie !
Un bruit qui m'épouvante a retenti partout,
J'entends l'aigre sifflet du maître qui nous crie,
" Quittez votre hamac, allons, debout, debout !"
On se parle tout bas, et chacun s'inquiète ;
J'entends les mats craquer, et la mer qui mugit ;
Tout le ciel est en feu, grand Dieu ! c'est la [tempête !
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ?(*bis.*)

LA MÈRE JEANNE.

Dans la vie on ne reste guères
A l'âge riant des amours,
Les ans vont comme les rivières,
Et rien n'en peut barrer le cours.
Je ne suis plus la fille fraîche
Que l'on appelait Jeanneton ;
Le soleil a rougi la pêche,
Le rosier n'est plus en bouton.

Je suis la mère Jeanne
Et j'aime tous mes nourrissons,
Mon cochon, mon taureau, mon âne,
Vaches, poulets, filles, garçons,
Dindons, et j'aime leurs chansons,
Comme, étant jeune paysanne,
J'aimais la voix de mes pinsons.

Quand j'étais encore jeunette,
Une autre ne posait pas mieux
Le papillon de sa cornette,
Et le chignon de ses cheveux ;
Maintenant c'est une autre affaire,
Il s'agit bien de coqueter ;
Du jour qu'on est mère et fermière,
On a d'autres chiens à fouetter.
Je suis la mère Jeanne, etc.

C'est la moisson, c'est la vendange,
Les semailles, la fenaison,
C'est la lessive, et tout ça mange,
Tout ça boit plus que de raison.
Il faut qu'à tout je remédie,
Le bétail est ensorcelé,
Les enfants ont la maladie,
Cette nuit la vache a vêlé.
Je suis la mère Jeanne, etc.

Venez poules à crête rouge,
Et mon beau coq tambour-major!
J'aime que tout ce monde bouge,
Je vois remuer mon trésor ;
Ces marcassins, ce veau qui tette,
Ces canetons qui vont nageant,
Cet agneau qui bêle à tû-tête,
C'est pour moi le bruit de l'argent.
Je suis la mère Jeanne, etc.

C'est qu'il en faut dans un ménage,
De l'argent blanc, de l'or vaillant;
On n'en gagne pour son usage
Qu'en bien veillant et travaillant ;
Par-dessus votre homme se grise,
Et trébuche en rentrant au nid ;
On se bat, mais après la crise,
On s'embrasse et tout est fini :
Je suis la mère Jeanne, etc.

PIERRE DUPONT.

LA BRUNE THÉRESE.

Thérèse ma mignonne,
Veux-tu donner ton cœur,
Tu deviendras baronne,
Je suis puissant seigneur.
Tu danseras,
Tu valseras,
Belle mignonne,
Tu danseras,
Tu valseras,
Tu m'aimeras !
Non, non, non, non, Monsieur, (*bis.*)
Dit la brune Thérèse,
Je ne vous aime pas, (*bis.*)
Je ne puis être à vous,
Il faut que l'on me plaise, } (*bis.*)
Pour être mon époux. }
La brune Thérèse (*bis.*)
Ne sera pas pour vous.

Tu portes, ma rosière,
De simples fleurs des champs
Qui deviendront, ma chère,
De riches diamans.
Tu danseras,
Tu valseras,
Belle rosière,
Tu danseras,
Tu valseras,
Tu m'aimeras !
Non non, etc.

A toi, plaisirs, richesses,
Dentelles et velours,
Des bals chez les duchesses,
Ma vie et mes amours.
Tu danseras,
Tu valseras
Chez les duchesses,
Tu danseras,
Tu valseras,
Tu m'aimeras !
Non non, etc. PROSPER GUION.

LE BON MARI.

AIR :—*Nous sommes percepteurs d'amour.*

Qu'un autre, dans des vers pompeux,
Epris des attraits d'une amante,
Célèbre l'amour et ses feux ;
Moi, c'est ma femme que je chante.

Riez-en tant qu'il vous plaira,
Vous qui volez de belle en belle ;
La critique ne servira
Qu'à me rendre encor plus fidèle.

Je sais qu'à présent les époux
Se font un jeu de l'inconstance,
Et que le lien le plus doux
Est filé par l'indifférence.

En dépit de tous les railleurs,
Et de la nouvelle méthode,
Je ne renonce point aux mœurs
Afin de me mettre à la mode.

Et vous qui m'appelez Caton,
Brillants prôneurs du bel usage,
N'en déplaise à votre bon ton,
J'abhorre le libertinage.

Content dans mon réduit obscur,
Vous n'excitez point mon envie ;
Conserver son cœur toujours pur
Est le premier bien de la vie.

Un rien pour vous en un moment
Est la source de mille alarmes ;
Mais chez nous, c'est le sentiment
Qui seul y fait verser des larmes.

Je pleure souvent quand je vois
Mon fils amené par sa mère,
Et quand j'entends sa faible voix
Bégayer le nom de son père.

Nous pleurons sur le malheureux
Qui, gémissant dans l'indigence,
S'aperçoit de l'air dédaigneux
Que vous inspire sa présence.

Mais vous perdez, à m'écouter,
Un temps bien précieux sans doute :
Je ne veux plus vous arrêter :
Je sens trop ce qu'il vous en coûte.

Poursuivez, charmans séducteurs,
Captivez la brune et la blonde ;
Et vantez-vous bien des faveurs
Que l'on accorde à tout le monde.

LE GAGN' PETIT.

Pauvre rémouleur, je vais par la ville
Alerte et dispos
Ma meul' sur le dos,
L'ouvrage vient-il ? sous mon pied agile,
Ma roue, à l'instant
Tourne joyeusement.
Je suis satisfait, si peu que je gagne,
Puisqu'il me nourrit,
Mon travail me suffit,
Ma meule bruit, ma voix l'accompagne,
Je chante et morgué !
Je suis moins fatigué.

Va ! tourne, ma meule,
Tourne avec ardeur,
Je dois à toi seule,
Mes jours de bonheur.
Ne méprisons pas les moindres salaires,
Les petits ruisseaux font les grandes ri-
[vières :
Petit à petit, } (*bis.*)
L'oiseau fait son nid }
A r'passer couteaux
Les ciseaux !

Mon ambition au solid' s'attache
Je r'pass' les couteaux
Les plus rich's, les plus beaux,
Mais j' sais me r'fuser le lux' d'un' Eustache,
Et lorsque j'ai faim
J' mords à mêm' dans mon pain,
A le bien gagner j' mets tout mon courage,
Et si j'aperçois
Un plus pauvre que moi,
J' partage avec lui le gain d' mon ouvrage,
Et je chante mieux
Quand j'ai fait un heureux.
Va tourne, ma, etc.

Je n'ai pas encor trouvé blonde ou brune
Dont le cœur battit
Pour le gagn' petit,
Si ma roue était cell' de la fortune,
Dam' j'aurais ma part
De soupirs, de regards,
Mais quand je m'adresse à fillette fraîche,
Si j' peins mon ardeur
Avec un batt'ment d' cœur,
La d'moisell' prenant un p'tit air revêche,
Pour s' débarrasser
Me dit... de repasser.
Va tourne, ma, etc.

Notre rémouleur, par une voiture,
Un jour renversé
Se relève blessé,
Il retombe... et puis voyez l'aventure,
Dans un lit brillant
Le voilà s'éveillant.
Parlez, lui dit-on ; pour votre dommage
Que demandez-vous ?
Lui, répond sans courroux :
" Une meule neuve avec de l'ouvrage,
" Et guéri soudain
Je r'prendrai mon refrain."
Va tourne, ma, etc.

ALEXANDRE FLAN.

LE VIOLON BRISÉ.

AIR :—*Je regardais Madelinette.*

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Les étrangers, vainqueurs par ruse,
Montaient hier dans ce vallon :
" Fais-nous danser !" Moi, je refuse ;
L'un d'eux brise mon violon. (*bis.*)

C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !
Qui fera danser sous l'ombrage ?
Qui réveillera les Amours ? (*bis.*)

Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortége du jeune époux. (*bis.*)

Aux curés qui l'osaient entendre,
Nos danses causaient moins d'effroi.
La gaîté qu'il savait répandre
Eût déridé le front d'un roi. (*bis.*)

S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait ? (*bis.*)

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête ;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête :
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Combien sous l'orme et dans la grange
Le dimanche va sembler long !
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon ? (*bis.*)

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux ;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux. (*bis.*)

Les haines, il les faisait taire ;
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet. (*bis.*)

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'on a brisé. (*bis.*)

Tant d'amis dont je me sépare
Diront un jour si je péris :
Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris. (*bis.*)

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête
Mange malgré mon désespoir,
Il me reste un gâteau de fête ;
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

BERANGER.

TRADUCTION DU CHANT NATIONAL.

" GOD SAVE THE KING."

Grand Dieu ! pour George Trois
Le plus chéri des rois,
Entends nos voix :
Qu'il soit victorieux,
Qu'un règne glorieux,
Longtemps le rende heureux.
Vive le roi !

Sous le joug asservis,
Que ses fiers ennemis
Lui soient soumis.
Confonds tous leurs projets ;
Tes fidèles sujets
Chanteront d'une voix,
Vive le roi !

Daigne du haut des cieux,
Sur ce roi gracieux
Jeter les yeux.
Qu'il protège nos lois,
Qu'il maintienne nos droits,
Et nous dirons cent fois
Vive le roi !

MON AME A DIEU, MON CŒUR À TOI.

La voile est à la grande hune,
Disait un Breton à genoux,
Je pars, pour chercher la fortune,
Qui ne veut pas venir à nous.
Je reviendrai bientôt, j'espère,
Sèche tes yeux, prie, attends-moi,
En te quittant, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi.

Pour rendre le sort favorable,
Chantaient les marins à loisir,
Il faut vendre son âme au diable,
Et donner son cœur aux plaisirs.
Mais lui, songeant à sa chaumière,
Plein de tendresse et plein de foi,
Il répétait, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi.

Errant de rivage en rivage,
Enfin il amasse un trésor,
Et puis, il retourne au village,
C'est pour sa mère tout son or.
Mais il lit ces mots sur la pierre ;
Je pars aussi, mon fils, plains-moi ;
Mais dans le ciel, comme sur terre,
Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi,
Oui dans le ciel, comme sur terre,
Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi.

AVE MARIA.

Ave, Maria !
Car voici l'heure sainte ;
La cloche tinte :
Ave, Maria !

Tous les petits anges
Au front radieux
Chantent vos louanges,
O Reine des cieux!
Ave, Maria! &c.

Tout dort sous votre aile:
L'enfant au berceau,
La pauvre hirondelle,
Dans son nid d'oiseau.
Ave, Maria! &c.

Vous êtes la voile
Du pauvre marin;
Vous êtes l'étoile
Du bon pèlerin.
Ave, Maria! &c.

Vous êtes servante
Des pauvres blessés;
Vous êtes l'amante
Des cœurs délaissés.
Ave, Maria! &c.

Votre nom si tendre
Sur un front mortel
Fait toujours descendre
La beauté du ciel.
Ave, Maria! &c.

Aussi les Maries,
En chœurs gracieux,
A vous réunies,
Montent vers les cieux.
Ave, Maria! &c.

Mais le jour s'en va;
De la cloche qui tinte

Finit la plainte:
Ave Maria! G. Lemoine.

L'EAU VA TOUJOURS À LA RIVIÈRE.

AIR :—*J'étais bon chasseur autrefois.*

Amis, il est un fait certain
Que ne doit ignorer personne ;
La Moselle s'unit au Rhin,
Et la Dordogne à la Garonne ;
L'Oise dans la Seine se rend,
Le Rhône se rend à l'Isère,
Et, bien ou mal, voilà comment
L'eau va toujours à la rivière.

Armateur, jadis porteur d'eau,
Mondor qui se nommait Antoine,
Achète, équipe maint vaisseau ;
L'Océan est son patrimoine :
Humble autrefois, fier aujourd'hui,
Au Pactole il se désaltère,
Et les faveurs pleuvent sur lui :
L'eau va toujours à la rivière.

L'ami Vigier, tous les matins,
Chez lui voit accourir la foule ;
Et tant qu'il coulera des bains,
Nous ne craignons pas qu'il se coule.
Vigier roule et nage dans l'or,
Sa fortune est liquide et claire,
Et chaque été la double encor :
L'eau va toujours à la rivière.

Un Jean-Baptiste, vigneron,
Ayant adopté pour système
D'imiter en tout son patron,
Honorait son vin du baptême.
Un jour, la Seine débordant
Vient inonder sa cave entière.
Il devait prévoir l'accident :
L'eau va toujours à la rivière.

Je voulais boire ce matin
A la source de l'Hippocrène ;
Vous m'avez coupé le chemin,
Et je reviens tout hors d'haleine.
Chaque mois vous m'opposerez
Cette insurmontable barrière ;
Plus vous buvez, plus vous boirez :
L'eau va toujours à la rivière.

DESAUGIERS.

LES TROIS TEMPS DU VERBE AIMER.

Si rêveur, sortant du village,
Vous rencontrez dès le matin
De blondes enfants sous l'ombrage,
Courant et se donnant la main ;
Vous irez vers la plus gentille,
Et lui direz : " Un jour viendra
Où vous *aimerez*, jeune fille," } bis.
Alors l'enfant vous sourira.

Sur quelque solitaire rive,
Si, par un beau soir de printemps,
Vous rencontrez, seule et pensive,
Brune fillette de seize ans,
Dites-lui bas, passant près d'elle :
" Votre amant vous épousera,
Car vous l'*aimez* mademoiselle ! " } bis.
Et la fillette rêvera.

A la vieille qui va tremblante,
Et dont les attraits sont flétris,
Dites-lui : " Vous fûtes charmante
Bien doux était votre souris,
Quand vous êtiez fraîche et vermeille,
Ce temps jamais ne reviendra,
Vous *avez aimé*, bonne vieille ! " } bis.
Alors la vieille pleurera !

V. BARON.

TOUT CE QUI LUIT N'EST PAS OR.

AIR :—*Dans la paix et l'innocence.*

Pour une chanson nouvelle
J'invoquais mon Apollon,
Quand je vis à ma chandelle
Se brûler un papillon ;
Et cet incident tragique
M'inspira, sans nul effort,
Ce refrain philosophique :
Tout ce qui luit n'est pas or.

Sans argent, sans espérance,
Figeac plaignait son destin.
" Hé, morgué ! d' la patience,
Lui dit Pierre, son voisin ;
L' soleil luit pour tout le monde.
—Il luit, j'en tombé d'accord :
Mais lorsqué l'estomac gronde,
Tout cé qui luit n'est pas or."

De la nuit perçant les voiles,
Un faux savant, un vrai sot,
Au feu brillant des étoiles
Croit faire bouillir son pot ;
Mais loin de faire fortune,
Il se perd dans son essor,
Et voit qu'autour de la lune
Tout ce qui luit n'est pas or.

Dans mille pièces mesquines
Qu'un jour voit s'évanouir,
Costumes, décors, machines,
Tout est fait pour éblouir ;
Mais au bout de la quinzaine,
La baisse du coffre-fort
Prouve au caissier qu'à la scène
Tout ce qui luit n'est pas or.

Quand une Agnès se dit riche,
Quand un fat vante son nom,
Quand un médecin s'affiche,
Quand une belle dit non,
Quand un voyageur bavarde,
Quand un Anglais se dit lord,
Mes amis, prenez-y garde,
Tout ce qui luit n'est pas or.

DESAUGIERS.

AMERTUME.

Si vous l'aviez voulu, Marie,
Je n'aurais point par les douleurs,
Senti ma jeunesse flétrie,
Je n'aurais pas versé de pleurs ; (*bis.*)
Mon pâle front serait vierge de ride,
Et mon printemps follement dépensé,
Même en vertus ne serait point aride ; } *bis.*
Hélas ! pourquoi m'avez-vous délaissé ! }

Vous étiez ma seule richesse,
Mon seul espoir, mon seul bonheur,
La croyance de ma jeunesse,
La douce idole de mon cœur ; (*bis.*)
Et maintenant je pleure solitaire
Les rêves d'or dont l'amour m'a bercé ;
Je n'attends plus de bonheur sur la terre ; } *bis.*
Hélas ! pourquoi m'avez-vous délaissé. }

Je marche avec indifférence
En ce monde triste et désert,
Sans regrets et sans espérance ;
Pour espérer, j'ai trop souffert : (*bis.*)
Et nos regrets ne font jamais renaître
Notre bonheur une fois éclipsé ;
Mais vous, Marie, un jour direz peut-être : } *bis.*
Hélas ! pourquoi l'ai-je ainsi délaissé ? }

V. BARON.

LA BOUCHE ET LE NEZ.

DIALOGUE NOCTURNE.

AIR :—*Mon père était pot.*

Jugez si je fus étonné,
Lorsque la nuit dernière,
Je sentis ma bouche et mon né
S'agiter en colère.
" Qui donc en sursaut,
Me dis-je aussitôt,
Si matin me réveille ? "
Le nez se moucha,
La bouche cracha,
Et je prêtai l'oreille.

LA BOUCHE, *bâillant.*

AIR :—*Je suis né natif de Ferrare.*

Maudit nez ! le diable t'emporte !
Ronfla-t-on jamais de la sorte ?

LE NEZ.

Morbleu ! quel démon m'installa
Près de cette bavarde-là ?

LA BOUCHE.

Et c'est au milieu du visage
Qu'on loge un si sot personnage !...

LE NEZ.

Tout sot que je suis, je me croi
Encor moins mâchoire que toi.

LA BOUCHE, *piquée.*

AIR :—*De la fanfare de Saint-Cloud.*

Que m'importe ta colère
Et tes sarcasmes mordants ?

LE NEZ.

Est-ce pour me faire taire
Que tu me montres les dents ?

LA BOUCHE.

Va, je ris de tes sottises ;
Entends-tu, vilain camus ?

LE NEZ.

Quelque chose que tu dises,
J'aurai toujours le dessus.

LA BOUCHE.

AIR :—*Réveillez-vous, belle endormie.*

Nécessaire autant qu'agréable,
Je sers l'enfant et le barbon ;
Et de toi, qui fais le capable,
On ne peut rien tirer de bon.

LE NEZ.

AIR :—*La bonne aventure.*

De quelque titre plâtré
Que tu t'autorises,
Jamais je ne souffrirai
Que tu me maîtrises.
Si tu le veux, fâche-toi...
Je n'ai jamais craint, ma foi,
D'en venir aux prises,
Moi...
D'en venir aux prises.

LA BOUCHE.

AIR :—*Si Dorilas.*

Je suis utile à mille choses !

LE NEZ.

De ses dons le ciel m'a comblé :
C'est pour moi qu'on plante les roses.

LA BOUCHE.

C'est pour moi qu'on sème le blé. (*bis.*)

LE NEZ.

Par moi l'on respire sur terre.

LA BOUCHE.

C'est moi qui préside aux repas.

LE NEZ.

L'homme sans moi ne vivrait guère. (*bis.*)

LA BOUCHE.

L'homme sans moi ne vivrait pas. (*bis.*)

LE NEZ.

AIR :—*De l'avare et son ami.*

Dans une maison lorsqu'on entre
A l'instant même du dîné,
Ne dit-on pas, frappant son ventre :
" Ma foi ! je sens que j'ai bon né ? "

LA BOUCHE.

De tous les mets auxquels on touche
Celui qu'on croit du meilleur goût
N'est-il pas celui que partout
On garde pour la bonne bouche ? (*bis.*)

LE NEZ.

AIR :—*Jeune fille et jeune garçon.*

Tu conviens pourtant que jamais
Tu ne cessas d'être gourmande. (*bis.*)

LA BOUCHE.

C'est bien toi que tout affriande,
Jusqu'à la seule odeur des mets.

LE NEZ.

Oui, leur parfum me touche,
J'en dois faire l'aveu...
En tout temps, en tout lieu,
Je fus toujours un peu
Sur la bouche. (*bis.*)

LA BOUCHE.

AIR :—*A moins que dans ce monastère.*

(Vaudeville des Visitandines.)

Quand pour les louanges des belles,
Je me plais à m'exténuer,
Toi, tu restes muet près d'elles,
Si ce n'est pour éternuer. (*bis.*)

LE NEZ.

Il faut pourtant qu'on me chérisse.
Car, malgré ce bruit importun,
A mes éternûments chacun
Répond toujours : *Dieu vous bénisse !* (*bis.*)

LA BOUCHE, *écumant de rage.*

AIR :—*Dans la vigne à Claudine.*

As-tu juré de mettre
Ma patience à bout ?
C'est trop me compromettre
Avec ce marabout.

LE NEZ.

En vain tu voudrais feindre,
J'ai su te battre....

LA BOUCHE.

Moi ?
Que puis-je avoir à craindre
D'un morveux comme toi ? (*trois fois.*)

LE NEZ, *rouge de colère.*

AIR :—*Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Qui? moi? morveux! Dans ma colère,
Je vais te prouver, sans pitié,
Que le nez est un adversaire
Qui ne se mouche pas du pié.

(Après une réflexion.)

Je me salis si je te touche...
Il vaut bien mieux nous séparer...
Et d'ailleurs, le nez et la bouche
Sont-ils faits pour se mesurer?

LA BOUCHE.

AIR :—*Bon voyage, cher Dumollet.*

Bon voyage,
Mon cher voisin;
Nous en ferons tous deux meilleur ménage.
Bon voyage,
Mon cher voisin;
Loin l'un de l'autre on est toujours cousin.

LE NEZ, *se détachant, et lui tournant les talons.*

Tu vas savoir si du nez l'on se passe.

LA BOUCHE.

Dans quel quartier vas-tu donc demeurer?

LE NEZ.

Je ne tiens pas une si grande place,
Que je ne trouve enfin où me fourrer.

LA BOUCHE.

Bon voyage,
Mon cher voisin,
Nous en ferons tous deux meilleur ménage.
Bon voyage,
Mon cher voisin;
Loin l'un de l'autre on est toujours cousin.

(Le nez sort par une vitre cassée.)

LA BOUCHE, *se regardant.*

AIR :—*Ah ! maman, que je l'échappai belle !*

Oh ! grands dieux ! sans nez, que je suis laide !
J'ai tort, j'en conviens ;
Cher nez, reviens
Vite à mon aide...
Oh ! grands dieux ! sans nez, que je suis laide !
Je sens qu'en effet
La nature avait tout bien fait.

LE NEZ, *dehors, cherchant à se poser quelque part.*

Mais où donc faut-il que je me place ?
Mon œil étonné
Rencontre un né
Sur chaque face...
Mais où faut-il donc que je me place ?
Où donc me jucher ?
Où me nicher ? où me percher ?

LA BOUCHE, *au désespoir.*

Oh ! grands dieux ! sans nez, que je suis laide !
J'ai tort, j'en conviens ;
Cher nez, reviens
Vite à mon aide...
Oh ! grands dieux ! sans nez, que je suis laide !
Je sens qu'en effet
La nature avait tout bien fait.

LE NEZ,

(un peu honteux, revenant prendre sa première place.)

AIR :—*Qu'il pleuv,' qu'il vent,' qu'il tonne.*

J' voulais faire un coup d' tête...
Mais, tout' réflexion faite,
Je reste où le destin m'a mis ;
Peut-être ailleurs serais-je pis.

MOI.

AIR :—*Aussitôt que la lumière.*

A ces mots ils s'embrassèrent
Et, se tenant par la main,
Tous les deux ils se jurèrent
Alliance, accord sans fin,
" C'est ainsi que sur la terre,
(Me dis-je alors en secret)
La discorde sait se taire
A la voix de l'intérêt."

DESAUGIERS.

SI TU PARTAIS.

La flotte est là, brillante et pavoisée,
Prête à livrer un combat incertain,
Et dans tes yeux, moi j'ai lu ta pensée,
Tu veux encor partager son destin,
Déjà la mort sur cette voile altière
Etend, mon fils, les ailes du trépas,
Je le sens là, là dans mon cœur de mère, } *bis.*
Si tu partais, tu ne reviendrais pas.

Je vois mon fils, dans ton âme attendrie,
L'affreux combat, qui seul te fait pâlir,
Ta mère en pleurs, et ta mère-patrie,
Faible, tu veux et rester et partir,
L'une te crie, "allons à la frontière."
L'autre, te dit, en te tendant les bras,
Je le sens là, là dans mon cœur de mère, } *bis.*
Si tu partais, tu ne reviendrais pas.

Sa mère encor pressait toute tremblante,
Le matelot debout sur le rempart,
Mais plus d'espoir ! dans l'air, qui l'épouvante,
A retenti le canon du départ,
Cédant enfin à cette voix guerrière,
La voix du cœur n'enchaîne plus ses pas,
Adieu, je pars ! adieu ma bonne mère } *bis.*
Je reviendrai, crois-moi, ne pleure pas.

PETITE PLUIE ABAT GRAND VENT.

AIR *du partage de la richesse*, ou *du petit Matelot*.

Lundi matin, un grand tumulte
Réveille toute ma maison ;
C'est un créancier qui m'insulte
Et veut m'envoyer en prison ;
Les soufflets pleuvent sur sa face,
Et mon juif, en les recevant,
Plus poli, me demande grâce :
Petite pluie abat grand vent.

Deux hommes écumant de rage,
Plus loin se prenaient aux cheveux,
Voilà que d'un premier étage
On les arrose tous les deux ;
Voilà nos héros de l'ondée
A droite, à gauche se sauvant ;
Voilà la querelle vidée :
Petite pluie abat grand vent.

DESAUGIERS.

LE CHARBONNIER.

(*Ou blanc et noir*,)

—Blanc farinier, donnez-moi votre fille,
Donnez-la moi, je la trouve gentille,
Et nous ferons (*ter*) une bonne maison.
—Noir charbonnier, tu n'auras pas ma fille,
Je marîrais, la drôle de famille !
Sac de farine, (*ter*) avec sac de charbon,
Non, non, non, non, non, non, non, (*bis.*)
Tu n'auras pas Suzon,
Non, non, non, non, non, non, non, (*bis.*)
Tu n'auras pas Suzon.

—Mon ami, tu n'as donc jamais vu ta mine!
Car ma fille et toi, c'est la nuit et le jour.
Suzon a le teint plus blanc que ma farine,
Et le tien, mon cher, est plus noir que mon four!
Ton seul aspect effarouche l'amour. (*bis.*)
Noir charbonnier, etc.,

—Il faut me voir, le dimanche, mon compère,
Quand j'ai barbe faite et veste de velours,
Et puis, la beauté, c'est chose passagère!
Moi, j'ai du charbon, cela se vend toujours;
Car il en faut pour allumer vos fours. (*bis.*)
Blanc farinier, etc.

—Mon voisin, je sais que vous êtes bon père;
Quitter votre fille, est pour vous un chagrin;
Mais j'ai des écus, pour arranger l'affaire,
Et puis dans ma cave un tonneau de bon vin,
Pour vous aider à noyer le chagrin. (*bis.*)
—Noir charbonnier, soyez de la famille,
Marché conclu, je vous donne ma fille,
Vous me plaisez, (*ter.*) vous lui plairez, un jour;
Car vous avez un charmant caractère,
Et de très près quand on vous considère,
Vous êtes beau, (*ter*) mon cher, comme le jour!
Et de plus (*bis*) vous êtes fait au tour,
Enfin vous êtes un amour!
Oui mon cher (*bis*) vous êtes fait au tour!
Vous êtes un petit amour! G. Lemoine.

L'INCONSTANCE.

Air :—*De Joconde.*

Ah! Ciel! quel beau couple de sœurs
A mes yeux se présente!
Que d'écueils pour de jeunes cœurs!
L'une et l'autre est charmante;
Mais, sans mettre en comparaison
Leur beauté peu commune,
Soit par sympathie ou raison
J'aimerais mieux la brune. (*bis.*)

La cadette a pourtant le prix
  Par un autre mérite :
Les grâces, les jeux et les ris
  Badinent à sa suite :
L'agrément joint à la beauté,
  Enchante tout le monde :
Et je crois que tout bien compté,
  J'aimerais mieux la blonde. (*bis.*)

Ah ! que l'ainée a de beaux yeux !
  Quelle charmante bouche !
Que son sourire est gracieux !
  Tous les cœurs elle touche.
Son air sérieux même fera,
  Quelque jour, la fortune
De l'heureux époux qu'elle aura :
  J'aimerais mieux la brune. (*bis.*)

Mais quand je regarde de près
  Son aimable cadette,
Je sens balancer mes souhaits ;
  Quelle est belle et bien faite !
Sa blancheur efface le lis,
  Sa taille est sans seconde ;
Du premier choix je me dédis :
  J'aimerais mieux la blonde. (*bis.*)

Comme un fer entre un double aimant
  Demeure en équilibre ;
Mon cœur, entre vous balançant,
  D'aucun côté n'est libre.
Si l'on me donnait à choisir
  Des cœurs comme les vôtres,
Je dirais de peur de faillir,
  J'aimerais l'une et l'autre. (*bis.*)

NOTES.

(1) PAGE 7.—(*Sol Canadien, terre chérie.*)

Cette chanson ou plutot ce chant patriotique résume admirablement les sentiments des Canadiens-Français à l'époque où il fut composé. Soumis au règne britannique, malgré que l'oligarchie qui les gouvernait contestât chaque jour leur loyauté, ils abhorraient toute idée d'annexion aux Etats-Unis,

Soutiens-toi seule ô ma patrie,
Méprise un secours étranger !

Tel était alors le vœu national. Mais si ces paroles étaient une protestation de fidélité à l'Angleterre, ces autres vers pleins de force étaient une menace non moins énergique à l'adresse des ennemis de nos libertés:

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien,
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.
Ne fléchis jamais dans l'orage,
Tu n'as pour maître que tes lois,
Tu n'es point fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits !

Cette poésie est pour bien dire la traduction en vers de toute la carrière politique de Pierre Bedard le grand patriote canadien, père de l'auteur. On regrette que ce jeune poëte n'ait laissé aucune autre œuvre. Il mourut à Paris en 1833. Il avait représenté le comté de Saguenay dans la chambre d'assemblée du Bas-Canada. Il était frère d'Elzéar Bedard, moteur des 92 résolutions, qui mourut juge de la cour d'appel, à Montréal en 1849.

La musique de cette chanson a été composée par M. Théodore Molt longtemps organiste de la cathédrale de Québec. C'est un air grave, imposant et touchant tout à la fois. Elle vient d'être reproduite par le *Journal de l'Instruction Publique*, livraison de Février 1858, où elle accompagne un excellent travail de M. Etienne Parent qui a pour titre "Pierre Bedard et ses deux fils."

---

(2) PAGE 8.—(*Le Haut et le Bas-Canada.*)

M. J. D. Mermet, officier au régiment de Watteville, est venu en Canada en 1813. Il y mourut et laissa après lui bon nombre de poésies dont M. Huston a publié les meilleures dans son *Répertoire National.*

---

(3) PAGE 12.—(*Le Pommier doux.*)

M. Marmier dans un ouvrage intitulé "Chants du Nord," publie à peu près mot pour mot cette chanson qui est de son pays la *Franche-Comté.* Cet écrivain distingué qui a visité le Canada et a entendu chanter nos chansons de voyageurs n'a pas hésité à déclarer que tous ces chants venaient de la France. Les airs et les paroles ont été plus ou moins modifiés au pays. Ca été le cas surtout pour "La Claire Fontaine," notre chanson nationale par excellence, que nous trouvons presque mot pour mot, mais notée d'une manière toute différente parmi d'autres chants Bretons, dans le splendide ouvrage "Les Français peints par eux-mêmes," publié par le libraire Curmer.

L'air breton est beaucoup plus mélancolique encore que l'air canadien. Voici les paroles :

" Au bord de la fontaine,
La belle ma dondaine,
Au joli mois de mai,
La belle ma la la
Au joli mois de mai,
La belle ma dondé.

Sur la branche du chêne,
La belle ma dondaine,
Beau rossignol chantait.
La belle, etc.,

Chante rossignol chante,
Si tu as le cœur gai ;
.....

Le mien n'est pas de même
Il est très affligé,
.....

Pierre mon ami Pierre,
En guerr' s'en est allé.
.....

Pour un bouquet de rose,
Que je lui ai refusé,
.....

Je voudrais que la rose,
Fut encore au rosier,
.....

Et que mon ami Pierre,
Fut encore à m'aimer,
.....

Maintenant comme il est tout probable que la chanson française est l'*original* on concevra facilement comment et pourquoi le voyageur canadien a interverti les rôles et mis *sa maîtresse* à la place de *mon ami Pierre*.

On retrouve encore notre *Claire Fontaine* dans la nouvelle de M. Charles Monselet : " La feuille et la bouteille vide."

Voici cet autre texte :

" Dans l'eau d'une fontaine
Me suis lavé les pieds ;
D'une feuille de chêne,
Me les suis essuyés.
—Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé !

J'ai entendu la voix,
D'un rossignol chanter,
Chante rossignol, chante,
Tu as le cœur tant gai.
—Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé !

Tu as le cœur tant gai,
Et moi je l'ai navré ;
C'est de mon ami Pierre,
Qui s'en est allé.
—Que ne m'a-t-on donné
Celui que j'ai tant aimé !

La citation suivante d'une des notes de " Charles Guérin " ne sera peut-être pas jugée hors de place :

" Les chants nationaux d'un peuple jouent un grand rôle dans son existence. Il est rare qu'ils ne s'harmonisent pas entièrement avec son caractère. *A la Claire Fontaine*, cette belle chanson de nos voyageurs que nous avons adoptée avec tant de bonheur pour notre chant national, est empreinte à la fois de gaîté et de mélancolie. Rien comme elle ne doit faire battre le cœur d'un canadien à l'étranger, car elle touche les deux fibres les plus délicates de la nature humaine : elle rappelle dans ce qu'elle a de gai, les joies de la patrie absente, dans ce qu'elle a de triste les douleurs

de l'exil. Il sembie en l'entendant, sentir comme nos pères, le canot d'écorce glisser sous l'impulsion de l'aviron rapide, sur notre large et paisible fleuve, voir fuir derrière soi la forêt d'érables et de sapins et poindre dans quelqu'anse lointaine un groupe de maisons blanches et le clocher du village étinceler au soleil."

---

(4) Page 17. *Le Carillon de la Nouvelle France.*

Cette chanson composée par quelque soldat de l'armée de Montcalm se trouve dans l'*Album* de feu M. le Commandeur Viger. On trouve aussi dans ses papiers, une autre chanson composée sur la prise du Fort Chouayen (autrement appelé Oswego) par les Français sur les Anglais, en 1756. En envoyant cette autre chanson à M. Mermet en 1814 à l'occasion de la prise du même fort Oswego par les Anglais sur les Américains, M. Viger écrivait: " Je suis d'autant plus aise que moins de mille hommes aient emporté d'assaut en 16 minutes le 16 mai 1814 le fort important d'Oswego que vous avez eu part à la gloire qui en revient à nos troupes ; je me réjouis d'autant plus de ce succès brillant que votre régiment était de l'expédition et qu'il s'est comporté d'une manière tout à fait distinguée. Vous ne lirez point sans intérêt une chanson qui fut composée au sujet de la prise du même fort le 14 août 1736 par un corps d'armée de 3000 hommes français, canadiens et sauvages sous le commandement général du marquis de Montcalm et sous les ordres immédiats de M. de Rigaud de Vaudreuil, gouverneur des Trois-Rivières. Cette expédition nous coûta seulement trois hommes tués et 27 furent légèrement blessés. Les ennemis y ont perdu près de 150 hommes. Leur commandant fut emporté par un boulet de canon. Il fut ait 1650 prisonniers dont 1300 des régiments de la uvelle Angleterre.

Nos vieux pères aimaient le chant et sous ce rapport au moins nous tenons d'eux. Ils ne remportaient pas à la guerre quelqu'avantage que vite on ne le mit en chansons. Toute maussade qu'elle fut (dame! vous n'étiez pas de ce temps jadis) la pièce circulait au dépit du goût et d'Apollon: que serait devenu sans cela le caractère national? Vous imaginez bien que l'honneur canadien eût reçu un sanglant affront si de méchantes rimes n'eussent signalé les hauts faits des guerriers d'alors!

Voici donc les couplets tels quels, que fit éclore en 1756 la prise d'Oswego appelé plus communément Chouayen ou plus correctement Chouéguen. C'est un dialogue entre un français et un anglais et cela se chante sur l'air: " Aussitôt que la lumière."

Le Français.

Anglais, le chagrin t'étouffe;
Dis-moi, mon ami, qu'as-tu?
Tes souliers sont en pantouffe
Ton chapeau-z-est rabattu.
As-tu quelque maladie,
Que tu n'oses découvrir?
Apprends-le moi, je te prie
Car je pourrais te guérir.

L'Anglais.

Une mauvaise pituite,
Qui m'a tombé sur le cœur
M'assure que dans la suite,
Je ne mourrai que de langueur.
N'as-tu pas quelque racine,
Qui puisse guérir mon mal?
Fais-moi prendre médecine,
Sans aller à l'hôpital.

Le Français.

Si tu veux faire merveille
Et te guérir comme il faut,
Tu prendras une bouteille
De la poudre de Rigaud,
Trente dragées de Montcalme
De Villiers vingt et un grains
De Ligneris une dragme.....
Tu guériras pour certain.

L'Anglais.

Je vois bien que tu me railles,
Tu ne me plains qu'à demi
Tu m'arraches les entrailles,
Me citant mes ennemis ;
Tu me parle en ironie ;
Sous le masque d'Arlequin,
Je vois ton subtil génie.....
Tu veux parler de Chouayen.

Le Français.

Quoi, t'a-t-on pris cette place,
Qui est d'un si grand renom ?
Fortifiée sur toute face,
De mortiers et de canon ?
Environnée d'une voute
Faite en forme de lambris,
Et gardée d'une redoute,
Qui te mettant à l'abris ?

L'Anglais.

Il est vrai qu'en Angleterre
Nous avions toujours compté
De vous renverser par terre,
Mais nous nous sommes trompés,
Car vous avez tant d'adresse,
Et vos coups portent si bien !
Les uns tuent... les autres blessent,
Et les nôtres... ne fon en !

On donna à Québec en l'honneur du fort Chouayen le nom de Chouayen a une partie du faubourg St. Louis.

Les électeurs de cette partie de la ville votaient avec le gouvernement. (Voir le Canadien de 1810) Delà le mot Chouayen ou chouaïen, terme de reproche employé dans la politique jusqu'à ces derniers temps. La chanson page 42 intitulée " Le Chouan " devrait s'intituler le *Chouayen* et les vers du second couplet doivent être

" Par ma foi ça s'rait commode
Pour nos bons chouayens
Qui aim'raient si fort la mode
D'n'être plus Canadiens."

Du reste si chouayens ne rime pas bien richement avec Canadiens ; chouan en approche encore bien moins. La date de cette chanson est de 1829 ou 1830. Elle est nous croyons de M. Etienne Parent.

---

(5) Page 34.—*Un souvenir de* 1837.

Cette chanson fut composée à Burlington où il s'était alors réfugié, par M. Cartier aujourd'hui premier ministre et procureur-général. Il fit très bien de refuser à cette époque l'hospitalité que notre gracieuse souveraine lui offrait dans son *Château du Pied du Courant*, à Montréal, puisqu'elle devait plus tard lui accorder celle du Château de Windsor.

---

(6) Page 40.—*La Frontière.*

M. Bache, savant hydrographe américain, petit fils du célèbre Franklin s'exprima à la convention scientifique tenue à Montréal en 1857 à peu près dans les termes du premier couplet de cette chanson. L'auteur a voulu donner aux américains une leçon de savoir-vivre. En plusieurs occasions nos voisins fêtés par nous ne se sont aucunement gênés de blesser nos sentiments nationaux. La musique est de M. G. F. Deschambault. Ce jeune compositeur a aussi fait celle de " Nos jours de gloire," page 45. Ces deux pièces se trouvent chez tous les libraires et marchands de musique à Québec et à Montréal. Le *Chant du vieux soldat*, et le *Drapeau* de Carillon, (pages 90-71), par M. Octave Crémazie ont aussi été mis en musique; la première de ces pièces par M. Dessanne, la seconde par M. Sabatier. Toutes deux font partie de poèmes beaucoup plus longs. Le *Chant du vieux soldat* fut composé à l'occasion de la visite de la corvette française la *Capricieuse* à Québec en 1855.

---

(7) Page 62.—*Le Progrès et la Réaction.*

Les premiers essais typographiques furent faits non pas avec des caractères métalliques et isolés les uns des autres, mais bien avec des tablettes de bois gravées en relief.

---

(8) Page 89.—*L'Amérique à la France.*

L'Alabama, en 1702; le Mississipi, en 1716; la Louisiane, en 1699; l'Arkansas, en 1685; le Michigan, en 1670; l'Indiana, en 1690; les Illinois, en 1684; le Missouri, en 1783; et le Wisconsin, en 1799, ont tous été fondés par les Français.

TABLE.

	PAGE.
Adieu	294
Adieu Paris	295
Adieux (les)	262
Adieux de Marie Stuart	235
Adieux de Bertrand	202
A deux époques de la vie	265
A la Claire Fontaine	84
A l'ombre d'un tilleul en fleurs	46
A l'heure où tu rêves assise	242
A mon amie	48
A quoi pense la jeune fille	23
A Saint Malo, beau port de mer	72
A Saint Jean-Baptiste	58
A Toulouse, il fut une belle	194
Ah ! Ciel ! quel beau couple de sœurs	339
Ah ! que de chagrins dans ma vie	215
Ah ! s'il est dans votre village	125
Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages	93
Ainsi content dans sa chaumière	112
Alexis et Alis	263
Allons ! enfants de la patrie	98
Amant (l')	184
Amants (les) malheureux	88
Amertume	330
Amérique (l') à la France	89
Amis, à quoi bon la science	92
Amis, d'un nouvel an nous saluons l'aurore	47
Amis, la matinée est belle	197
Ange (un)	293
Astre éclatant, qui dores ma chaumière	48
Argent (l')	76
Au pied d'un saule assise tristement	120
Auprès de mon amie	185
Aussitôt que la lumière vient éclairer mon chevet	240
Aussitôt que la lumière a redoré nos côteaux	218
Aux gens atrabilaires	239
Avant tout je suis Canadien	16
Ave, Maria	325
Avenir (l')	38

Bal chez Boulé 73
Baptiste à la fleur de son âge..... 70
Barcarolle de la muette 197
Batelier dit Lisette..... 100
Batelière, (la) du Rhin..... 130
Beau (le) sexe canadien..... 87
Bergère (la) Annette..... 160
Bergeronnette..... 296
Berger, tu dis que notre étoile..... 228
Bon (le) mari 319
Bonhomme (le) Dimanche..... 254
Bons habitants du village 203
Bouche (la) et le nez..... 331
Bouquet (le) 214
Boule (ma) roulant 67
Boutade contre le siècle présent..... 92
Bossus (les)..... 275
Bretagne (ma)..... 102
Brigantine (la)..... 283
Brise du soir, qui viens sur ma fenêtre..... 236
Brise (la) du soir..... 242
Brouillards (les) 307
Brune (la) Thérèse..... 318
Brune (la)..... 282
Buveur (le) savant..... 219

Cadet Rousselle a trois maisons 154
Café (éloge du)..... 207
Canada (le Haut et le Bas) 8
Canada, terre d'espérance 38
Canadien (le) errant 59
Canadien (le) traître à sa foi 85
Canadienne (la)..... 5
Canne (ma)..... 300
Captif au rivage du Maure 212
Carillon (le) de la Nouvelle France 17
Castel (le)..... 97
Ce que je désire et que j'aime..... 265
Cette côte à l'abri du vent..... 245
C'est la belle Françoise..... 14
C'est la petite mendiante..... 119
C'est l'heure au couvent..... 286
C'est près du pont de Chatou 310
Chanson de Roland 284
Chanson de Maître Adam 218
Chanson du bon pasteur 203
Chanson de l'hiver 109
Chant du vieux soldat canadien 90
Chant (le) du départ..... 135
Chant du berceau 211
Chant (le) des ouvriers..... 230
Chant des soldats..... 233
Chant du barde 124
Chapelet (le) du bonhomme..... 110

Charmante Gabrielle 159
Charles Sept 216
Charbonnier (le) 338
Châteaux (mes) en Espagne 312
Chers amis, glissez, glissez 22
Chevrier de la Montagne 249
Chien (le) de berger 179
Chouan (le) 42
Cinquante ans 222
Cinq (le) mai 313
Clémence Isaure 194
Cloches (les) du monastère 276
Clos ta blonde paupière 211
Commençons la semaine 206
Comme le dit un vieil adage 35
Comme l' mari d' notre mère 242
Combien j'ai douce souvenance 108
Comètes (les) 50
Complainte du Juif errant 161
Conduis mes pas, mon petit chien 146
Connaissez-vous Mathurin 77
Corbeau (le) vengé 79
Corbeau (le) et le renard 251
Couplets sur la journée de Waterloo 303
C' qui m' plait dans la politique 42
Crier progrès ! c'est d'un impie 62
Croix (la) de ma mère 144

Dame (la) blanche 94
Dans ce pays qu'illustra sa vaillance 9
Dans les prisons de Nantes 32
Dans ce banquet patriotique 57
Dans une verte houppelande 186
Dans le brillant de la jeunesse 34
Dans la vie on ne reste guère 317
De cette agréable maison 107
De mes vieux compagnons de gloire 302
De vieux soldats m'ont dit : " Grace à ta muse 303
Des Espagnols m'ont pris sur leur navire 313
Déjà le vent du soir soupire 118
Départ (le) du conscrit 150
Depuis que pour nous le jour luit 237
Depuis longtemps je me suis aperçu 275
Depuis que j'ai touché le faite 148
Derrièr' chez nous y'a-t-un étang 67
D'ici voyez ce beau domaine 94
Dimanche après les vêpres 73
Dot (la) de l'Auvergne 277
D'où viens-tu, beau nuage ? 178
Drapeau (le) de Carillon 71
Du rivage de Vaucluse 188
Du temps que la reine Berthe filait 122

Eau, (éloge de l') 221
Eau, (l') va toujours à la rivière..... 327
Ecoutez-moi, faciles belles 126
Edmond et Clémence..... 95
Elle se lève, elle appelle à la vie..... 201
Etoiles (les) qui filent..... 228
En avant, partez camarades..... 278
En avant, marchons..... 132
Encore un an de passé sur le monde 56
Enfin je connais l'Amérique 8
Enfants de la même patrie..... 190
Enfants, il était une fois..... 227
Enfants de la folie 252
Enfant (l') au berceau..... 121
En roulant ma boule 67
En tous lieux la foule..... 268
En vrai gourmand, je veux ici 225

Fanfan la Tulipe..... 242
Femme sensible entends-tu le ramage 124
Feuilles (les) mortes 129
Fils éloignés d'une même patrie..... 37
Fleurs (mes) 291
Fleuve du Tage..... 262
Foin (le) 183
Fontaine (la) est profonde..... 20
Français (les) en Canada 37
Francs Canadiens, qu'on se réveille..... 80
Frontière (la) 40

Gagn' (le) petit 321
Gamelle (la) patriotique..... 247
Géant (le)..... 83
Girondins (les)..... 134
Glissade (la) 22
Gourmand (le) 240
Grand Dieu, pour George Trois..... 324
Guerre (la) Américaine, 1813..... 70
Gueux (les), les gueux..... 224
Guidé la nuit par ma pâle lumière 145

Habit (mon) 217
Hanneton, vole..... 254
Heureux enfant, que je t'envie..... 121
Hirondelles (les) 113
Hirondelles (les)..... 212
Hirondelle (l') et le proscrit 157
Hiver (l') au Canada 26
Hola ! fillette brune et blanche..... 177
Honneur à l'agriculture 59
Hymne aux martyrs de 1837-38 74

Il dort ce héros dont la gloire..... 65
Il était un' bergère..... 158
Il était un p'tit homme..... 165
Il était un roi d'Yvetot 272
Il pleut, il pleut bergère 260
Il pleut, il pleut enfin..... 221
Il s'est levé, voici le jour sanglant..... 103
Il vint un géant à ma porte..... 83
Il y a longtemps que je t'aime 84
Inconvénients (les) de la fortune 148
Inconstance (l')..... 339

J'ai fait une maîtresse n'y a pas longtemps..... 68
J'aime mon chien, un bon gardien..... 179
J'ai vu la fille du meunier 137
J'ai vu Mars descendre en cadence..... 249
Jean qui pleure et Jean qui rit 172
Jean disait : ce sont les niais 120
Jeanne sois sans crainte 287
Je le tiens ce nid de fauvette 208
Je l'ai planté, je l'ai vu naître..... 279
Jemmy..... 238
Je n'aimerai jamais..... 115
J'entends dans nos montagnes..... 297
Je suis t'un pauvre conscrit..... 150
Je suis un petit bonhomme..... 25
Jeté sur cette boule 209
J'étais un p'tit aveugle, et n'avais pas quinze ans. 146
Jeune (la) fille aux yeux noirs..... 309
Je vais combattre, Agnès l'ordonne 216
Je veux boire l'onde glacée..... 171
Je vois de la nature..... 26
J'm'en vais à la fontaine 20
Jours (nos) de gloire 45
Juif (le) errant..... 161

Là bas au fond d'une verte prairie 181
La belle Hortense, au fond d'un vert bocage 116
Lac (le) 93
La cloche tinte au vieux clocher 31
La flotte est là brillante et pavoisée..... 337
La France est belle 204
L'air le plus pur, ces hivers sans nuages 87
La mer m'attend, je veux partir demain..... 96
Lantara 215
La nuit et l'orage..... 245
La république nous appelle..... 135
L'aube nait, et ta porte est close 184
Laveuses (les) du couvent 177
La voile est à la grande hune 325
Le bon roi Dagobert..... 198

Le dieu du jour s'avance..... 241
Le flot grossit, le ciel est noir 232
Le jeune Edmond allait quitter Clémence..... 95
Levez les yeux vers la céleste voûte..... 50
Le sombre hiver va disparaître 256
Liberté (la) la patrie et l'honneur..... 82
L'ombre s'évapore..... 266
Lorsque dans une tour obscure..... 189
Louis (les) d'or 131
Lucie et Lubin..... 126

Madame Fontaine 310
Ma fortune était mince 174
Malbrough s'en va-t-en guerre 155
Manola (la) 116
Mangeons à la gamelle 247
Ma pauvre grand' mère..... 281
Marseillaise (la) 98
Margotton et son âne..... 193
Marguerite (la)..... 128
Matines (les)..... 286
Mathurin, le maître d'école..... 77
Mendiant (le)..... 245
Mère (la) Jeanne 317
Merveilles (les) de l'opéra 249
Mes jours sont condamnés, je vais quitter la terre 129
Meunière (la) 181
Moineau (le) socialiste 212
Moi ! t'oublier ! est-il en ma puissance ? 258
Momus agite ses grelots 124
Mon âme à Dieu, mon cœur à toi..... 325
Mon bon hiver vieux et morose 109
Mon coursier hors d'haleine 308
Mon Dieu ! mon Dieu ! quel embarras 258
Mon rocher de Saint Malo..... 210
Montréalaise (la)..... 80
Moralité 252

Nacelle (la) 100
Napoléon 65
Ne m'aime pas, mais laisse-moi t'aimer..... 105
N'entends-tu pas, dans nos campagnes..... 257
Ne rame plus, la belle batelière... 130
Nicolet 36
Nid (le) de fauvette..... 208
Ni jamais, ni toujours 115
Nina m'appelle..... 232
Noble patron dont on chôme la fête..... 58
Noble orateur, sans peur et sans reproches..... 53

Non, tu n'auras pas mon bouquet 214
Normandie (ma)..... 144
Nous dont la lampe le matin..... 230
Nous étions trois capitaines..... 29
Nous irons sur l'eau, nous y prom' promener..... 72
Nous qui pour payer nos dettes..... 183

O Canada ! mon pays ! mes amours ? 35
O Canada, terre chérie 74
O Canadien qu'illustra le courage..... 82
O Carillon, je te revois encore..... 71
Oh ! conservez la Marguerite..... 128
Oh ! qui me passera le bois..... 30
O ma tendre musette..... 261
On dit qu'il arrive ici..... 280
O Nicolet qu'embellit la nature..... 36
On m'avait dit ; sur un autre rivage..... 290
On parlera de sa gloire 305
Orage (l')..... 298
Oui, nous avons des filles..... 28

Pain (le)..... 59
Palisse (Monsieur de la) 151
Papineau (l'hon. L. J.) 53
Par derrier' chez ma tante..... 11
Par derrier' chez mon père 12
Par la voix du canon d'alarme..... 134
Parisienne (la) 132
Pars, mon petit, de ton enfance..... 192
Partant pour la Syrie..... 106
Partant pour la Villette 166
Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi..... 169
Pauvre rémouleur, je vais par la ville 321
Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse..... 90
Paysan (le) Lucas..... 112
Peseur (le) d'or..... 186
Petit (le) aveugle..... 146
Petite (la) fée..... 227
Petite (la) fileuse..... 287
Petite fleur des bois 101
Petite (la) mendiante..... 119
Petit (le) mousse noir..... 288
Petite pluie abat grand vent 338
Pétrarque 188
Peuple français, peuple de braves..... 132
Peuple français, peuple de frères 141
Pitié (la) n'est pas de l'amour..... 189
Piétro..... 232
Plainte (la) du mousse 316
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment..... 111
Polonais à la baïonnette..... 103

Pommier (le) doux..... 12
Pour dot ma femme a cinq sous 277
Pourquoi m'avoir livré, l'autre jour, ô ma mère?.. 316
Pourquoi ces fleurs ? est-ce ma fête..... 222
Pourquoi rompre leur mariage? 263
Pour un gastronome intrépide 307
Prêt à partir pour la rive africaine 117
Prière du Châtelain 118
Progrès (le) et la réaction 62
P'tit (le) bonhomme vit encore 49

Quand je vous vois sous cet ombrage 102
Quand Margotton s' rend au moulin..... 193
Quand nos aïeux partaient pour les combats..... 45
Quand tout renait à l'espérance 142
Quand vient le printemps la verte fougère..... 168
Québec, je vais chanter ta gloire 54
Que j'aime à voir les hirondelles..... 113
Quel oiseau te dépasse 178
Que ne suis-je la fougère 253

Raretés (les)..... 280
Recours (le) des étudiants 273
Regrets (les)..... 256
Regrets (les) d'amour..... 185
Réponse aux feuilles mortes..... 172
Réveil (le) de la Pologne..... 201
Réveil (le) du peuple..... 141
Riches cités, gardez votre opulence..... 41
Roger bon temps (le gros)..... 239
Roger bon temps (le petit)..... 25
Roi (le) Dagobert..... 198
Roi (le) d'Yvetot..... 272
Romance de Chérubin..... 308
Romance du Cid..... 117
Romance du saule..... 120
Ronde gauloise..... 137
Rose (la) et son bouton..... 66
Rose, l'intention d' la présente..... 140
Rosier (le) de mai..... 11
Rosier (le) 279

Savez-vous pourquoi mes amis 247
Savoyarde (la) 124
Si ça t'arrive encore..... 264
Si de l'autruche ou du vautour 212
Si tu partais 337
Si vous l'aviez voulu Marie 330
Si vous voulez sans peine 207
Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime 217
Sol Canadien, terre chérie 7

Soleil (le) de ma Bretagne 96
Soldat (le) et le berger 315
Sombre et pensif debout sur la frontière 19
Souvenance (la) 108
Souvenirs (les) du peuple 305
Souvenirs d'un vieux militaire 138
Souvenir de Napoléon 190
Souvenir (un) de 1837 34
Souvenir et espoir 9
Souvent notre plus doux penchant 49
Souvent de la Grande Bretagne 16
Sous votre reine et notre république 40
Sur ce globe argent fait tout 76
Sur le grand mat d'une corvette 288

Table (la) 225
Tableau de Paris à cinq heures du matin 266
Tabieau de Paris à cinq heures du soir 268
Tableau du jour de l'an 237
Tandis que d'Isaure plaintive 88
Tendres (les) souhaits 253
T'en souviens-tu, disait un capitaine 138
Térèsa, tout est noir 282
Thérèse, ma mignonne 318
Toi qui me fis connaître 170
Tout ce qui luit n'est pas or 329
Toute l'Europe est sous les armes 233
Trente (les) écus 192
Trois capitaines (les) 29
Trin (le) trin 289
Trois (les) temps du verbe aimer 328
Troupeau que j'accompagne 249
Tu demandes, Marie, si l'amour est trompeur 143
Tu guides sur la montagne 238
Tu vas quitter notre montagne 124
Tu veux savoir d'où vient que je t'adore 105

Un Canadien errant 59
Un castel d'antique structure 97
Un jour maître corbeau sur un arbre perché 251
Un soir le long de la rivière 131
Un sot qui veut faire l'habile 219

Vaillant français, pour notre indépendance 84
Valse (la) 168
Varsovienne (la) 103
Venez, O mes compagnes 179
Vengeance (la) Corse 145
Véritable (le) amour 143
Vieux (le) drapeau 302
Vieux (le) sergent 305

Vieux (le) caporal..... 278
Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête..... 322
Vigne (ma)..... 245
Violon (le) brisé..... 322
Vive la canadienne..... 5
V'là c' que c'est que d'êtr' papa..... 258
V'là c' que c'est que l' carnaval..... 114
Vocation (ma)..... 209
Vogue, beau marinier, vogue..... 73
Vois-tu cette troupe guerrière..... 315
Vole, mon cœur, vole..... 12
Voltigeur (le) 1812..... 19

Zoé..... 46

Notes..... 341

..... 278
..... 322
..... 245
..... 322
..... 5
..... 258
..... 114
..... 209
..... 73
..... 315
..... 12
..... 19

..... 46

..... 341